ZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio VI

Palchetto 5

Num.° d' ordine 12-a-3

NAZIONALE
B. Prov.
R. BIBLIOTECA
VITT.
13
NAPO

B. Pw.
II
1373

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

61060 4

GALERIE

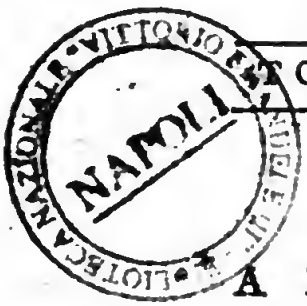
HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.



TOME III.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.° 23.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

AN XIII. — 1805.

CALIGULA.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Landon, direx.t

CALIGULA.

Les Romains croyaient que Tibère les avait mis à l'épreuve de tous les maux ; contens, pourvu que tout autre que lui régnât, ils reconnurent avec joie pour leur empereur Caligula, fils de Germanicus et d'Agrippine, né à Antium, l'an 12 ou 13 de J. C.

On a dit de ce prince qu'il fut bon esclave et mauvais maître, et on l'a peint en deux mots. Jeune, il épuisa tous les genres d'adulation auprès de Tibère, et façonna de bonne heure son ame à la dissimulation la plus profonde. Tibère l'avait deviné cependant : Vous aurez, lui dit-il un jour, tous les vices de Sylla, sans avoir aucune de ses vertus.

La première démarche de Caligula fut de faire casser le testament de son grand-père adoptif, qui lui associait Gemellus, son véritable petit-fils. Le sénat, en haine de Tibère, se prêta avec joie aux desirs du nouvel empereur, qui donnait au peuple romain de magnifiques espérances. Il rappelait les exilés, diminuait les impôts, chassait les dilapidateurs, rétablissait les comices, et abolissait ce crime de lèse-majesté que Tibère avait établi. On crut un instant au bonheur de Rome. Mais à la suite d'une maladie longue et dangereuse, Caligula passa tout-à-coup de la modération à la tyrannie. La sienne fut sans bornes. On le vit suc-

cessivement se bâtir un temple à lui-même, élever ses statues à la place de celles des dieux et des héros de la patrie, corrompre les mœurs par son exemple, outrager les lois de la nature en partageant sa couche avec ses trois sœurs, tenter d'affamer Rome par le monopole du bled, et porter la démence jusqu'à desirer que le peuple romain n'eût qu'une tête afin de la couper d'un seul coup.

La folie de Caligula fut égale à sa cruauté. Non content d'envoyer à la mort les personnages les plus recommandables, dans la vue de s'approprier leurs dépouilles, il prétendit élever son cheval, Incitatus, au rang de consul.

Le règne de Caligula offre peu d'événemens relatifs aux affaires du dehors. Le traité avec Artabane, roi des Parthes, et la restitution faite à Antiochus du royaume de Comagène, sont les plus importans. On connait les entreprises de Caligula en Germanie et sur les côtes de l'Océan: elles ne servirent qu'à mettre sa lâcheté dans tout son jour. Après avoir fait de grands préparatifs pour envahir la Bretagne, il se contenta d'ordonner aux soldats de remplir leurs casques de coquillages. C'est avec de semblables trophées qu'il revint à Rome demander les honneurs du triomphe. La terreur reparut avec lui. Les assassinats juridiques recommençaient, lorsque lassés de tant de crimes, quelques hommes courageux, ayant à leur tête Cherea, officier de sa garde, délivrèrent la terre de ce monstre, le 24 janvier de l'an 41 de J. C. DE L.

CALLOT.

A. Van-dyck pinx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Landon direx.t

CALLOT.

Jacques Callot, dessinateur, graveur et peintre, naquit à Nancy en 1595. Sa passion pour les arts lui ayant fait quitter la maison de son père qui le destinait à une autre profession, il partit furtivement pour l'Italie ; et, dépourvu de secours, se vit obligé, pour subsister en route, de s'attacher à une troupe de Bohémiens. Arrivé à Florence, il fut accueilli par un officier du Grand-Duc qui le plaça chez Canta Gallina où il copia les ouvrages des peintres célèbres. Reconnu par des marchands de Nancy, dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut reconduit chez son père. Echappé une seconde fois, et ramené par son frère, il obtint enfin l'agrément de sa famille pour retourner en Italie ; après avoir étudié quelque temps le dessin chez Jules Parigi, il se livra à la pratique du burin, sous la conduite de Philippe Thomassin. Passant par Florence, il fut présenté au grand-duc Côme II, protecteur des arts, qui le fixa près de sa personne ; et, après la mort de ce prince, il retourna dans sa patrie où Henri, duc de Lorraine, se l'attacha par ses bienfaits. Sa grande réputation, déja répandue dans toute l'Europe, le fit appeler en France, en 1628, pour dessiner et graver la vue du siége de la Rochelle et de celui de l'île de Rhé. Il avait précédemment

dessiné et gravé, à Bruxelles, pour le gouvernement des Pays-Bas, le siége et la prise de Breda par le marquis de Spinola; mais, après la prise de Nancy, en 1631, Callot ayant été mandé à Paris, pour éterniser par son burin le souvenir de cette conquête, il résista aux offres séduisantes du roi et aux menaces des courtisans. « Je me « couperais plutôt la main, répondit-il coura- « geusement, que de faire jamais quelque chose « de contraire à l'honneur de mon prince et de « ma patrie. » Louis XIII admira la grandeur d'ame de l'artiste, et reçut avec bonté son excuse: il lui offrit même une pension de 3,000 liv., s'il voulait s'attacher à son service. Callot préféra sa liberté. Epuisé par le travail, il mourut en 1635, âgé de 42 ans.

L'œuvre de ce maître contient près de 1600 pièces; les plus remarquables sont: les Supplices et les Malheurs de la Guerre, la Tentation de S. Antoine, le Carrousel, le Parterre de Nancy, et la grande et petite Foire de Florence. Quoique Callot ait gravé plusieurs portraits au burin, il doit toute sa célébrité à ses sujets à l'eau forte. Cet artiste était doué d'un génie si fécond, qu'il était obligé de faire ses figures extrêmement petites, afin de placer dans ses sujets tous les épisodes et les conceptions pittoresques que lui fournissait son imagination.

N. P.

CALVIN.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE-VITTORIO EMANUELE-
NAPOLI

CALVIN.

La doctrine de Luther et de Zuingle, répandue dans toutes les parties de l'Allemagne et de la Suisse, avait pénétré en France; mais elle y avait encore fait peu de progrès. La réforme ne parlant jusqu'alors que latin ou allemand y était à la portée de peu de personnes. L'esprit d'examen commençait bien à se manifester parmi les gens instruits, mais il produisait des opinions plutôt qu'une croyance. Pour rendre la réforme populaire, pour lui donner le caractère d'une véritable religion, il fallait un homme qui en réunît les principes en corps de doctrine, qui employât la langue vulgaire pour les répandre, et qui pût joindre à un symbole l'exemple d'un culte public et d'une discipline : cet homme fut *Jean Cauvin* dont le nom traduit en latin fit *Calvinus*, et retraduit en français fit CALVIN. Il naquit à Noyon en 1509. Son père, d'abord tonnelier, puis procureur fiscal de l'évêque de cette ville, le destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Il eut à 12 ans une chapelle dans la cathédrale de Noyon, et à 16 la cure de Marteville qu'il permuta deux ans après pour celle de Pont-l'Evêque; mais il ne fut jamais prêtre. Pendant qu'il possédait une cure en Picardie, il faisait ses humanités et sa philosophie à Paris, et étudiait le droit à Orléans sous *Pierre de l'Etoile*, et à Bourges sous le célèbre

Alciat. On peut remarquer que Calvin ne suivit point de cours régulier de théologie, et c'est peut-être la cause de sa supériorité sur tous les théologiens de son temps. Robert Olivetan, son parent, commença à lui inculquer les opinions nouvelles; Melchior Wolmar, allemand et luthérien, qui enseignait à Bourges le grec, le syriaque et l'hébreu, acheva de les lui faire adopter. Calvin, après s'être défait de sa cure, vint à Paris et y publia un Commentaire sur le Traité *de la Clémence* de Sénèque. Ses talens le firent bientôt connaître de ceux qui avaient secrètement embrassé la réforme, mais il n'imita pas leur réserve; son zèle impétueux les compromit, et poursuivi lui-même par le lieutenant criminel *Morin*, il fut obligé de se sauver d'abord à Poitiers puis à Nérac auprès de la reine de Navarre sœur de François I. Après avoir parcouru plusieurs provinces de France, il se rendit à Bâle et y publia en 1535 son célèbre Livre *de l'Institution chrétienne*. C'est un de ceux dont la réforme se glorifie le plus et avec le plus de raison. On y trouve un style pur et élégant, une dialectique serrée et subtile, un ensemble et une méthode qu'on chercherait vainement dans les écrits de Luther. Calvin y réunit tous les dogmes qu'il avait adoptés, et s'attacha à les présenter comme des conséquences nécessaires de ceux du christianisme. Rien de plus séduisant que la préface. Elle est faite sur le modèle des anciennes apologies de la religion chré-

tienne présentées aux empereurs qui la persécutaient ; elle semble dictée par la raison et par l'humanité. L'auteur, en s'adressant à François I auquel il dédie son livre, plaide avec éloquence la cause de la Tolérance et avec adresse celle de la Réforme. Le parlement de Paris fit brûler cet ouvrage en 1453. Le jésuite *Gauthier* y trouvait 100 hérésies tout juste ; le cordelier *Feu-Ardent* en trouvait 1400.

La nouvelle réforme, car celle de Calvin différait de celle de Luther sur plusieurs points de dogmes importans tels que la justification et la présence réelle, venait d'avoir un corps de doctrine, un symbole ; il ne lui fallait plus qu'un théâtre où elle osât se montrer. Genève fut pour Calvin ce que Wirtemberg avait été pour son prédécesseur. On y avait déja proscrit la religion romaine lorsqu'il y passa en 1536. Farel et Viret, prédicants enthousiastes, le firent associer à leurs travaux : mais ayant voulu changer trop brusquement les rits auxquels le peuple tenait encore, il fut chassé, et se retira à Strasbourg où il épousa la veuve d'un Anabaptiste, et fonda une église française qui s'accrut bientôt des nombreux protestans que la sévérité des loix forçaient de quitter leur patrie. Les Genévois le rappelèrent en 1541, et dès-lors il jouit parmi eux d'un crédit sans limite et s'arrogea un empire absolu. Il donna à la religion de Genève sa forme définitive, en régla la doctrine et le culte, établit

un formulaire de discipline, et une juridiction consistoriale à laquelle il attribua l'exercice des censures et des peines canoniques jusqu'à l'excommunication inclusivement. Vainement on se plaignit qu'il faisait revivre la tyrannie romaine : les talens et la fermeté de Calvin triomphèrent de toutes les oppositions. Eloquent dans ses écrits, infatigable dans ses travaux, austère dans ses mœurs, inflexible dans ses sentimens, audacieux et persévérant dans ses démarches, capable de tout sacrifier pour le soutien d'une pratique indifférente comme pour la défense d'une vérité fondamentale, il réunissait toutes les qualités qui subjuguent la multitude et les esprits faibles : il régna d'autant plus despotiquement qu'il affectait d'être en même temps le zélateur et l'appui de la liberté civile. Tout paraît contradiction et inconséquence parmi les hommes si l'on ne rapporte toujours leurs actions à leurs intérêts présens. Calvin qui avait écrit pour la tolérance, qui, dans la préface de *l'Institution*, faisait rougir François I de brûler des hommes pour des opinions, est le même qui, despote à Genève, proscrit *Castalion* dont il redoute les talens, persécute avec acharnement *Bolsec*, *Ockin* et *Gentilis* qui osent le combattre, fait brûler publiquement l'infortuné *Servet*, et publie après sa mort un Livre dans lequel il prétend prouver qu'il faut user du *droit du glaive* contre les hérétiques. Lorsqu'on a reproché aux Réformés

de reconnaître un pareil apôtre, ils ont répondu avec raison qu'ils adoptaient la doctrine de Calvin parce qu'elle leur paraissait conforme à celle de la primitive église, mais qu'ils ne canonisaient point et même ne prétendaient pas excuser la dureté de son caractère et la violence de ses passions. Pendant que Calvin affermissait sa réforme à Genève et travaillait à la répandre au dehors, il combattait sans relâche, d'un côté contre le Concile de Trente et les Catholiques, de l'autre contre les Luthériens et toutes les sectes sorties de la réforme; il trouvait encore le temps de commenter l'Ecriture Sainte, de professer la théologie, de prêcher, de visiter les malades, de donner des conseils à tous ceux qui lui en demandaient, de répondre à toutes les lettres qu'on lui écrivait. Il n'y a que la vanité d'être chef de secte, la seconde de toutes les vanités de ce monde, qui puisse inspirer le courage nécessaire pour se dévouer à tant de soins. Calvin était aussi désintéressé que laborieux; il mourut en 1564, âgé de 55 ans, épuisé par un travail continuel, et ne laissant pour toute fortune que la valeur de 120 écus d'or. Ses ouvrages ont été recueillis à Amsterdam en 9 vol. in-fol. — « Je ne sais, dit Bossuet, si le génie de Calvin se serait trouvé aussi propre à échauffer les esprits et à émouvoir les peuples que le fut celui de Luther; mais après les premiers mouvemens excités, il s'éleva dans beaucoup de pays et principalement en France au dessus de

Luther même. » Si Calvin est inférieur à Luther sous le rapport du génie qui ose entreprendre, il lui est sans doute supérieur sous celui des talens qui achèvent et perfectionnent. Le premier, étranger à toute littérature, ne peut être réclamé que par l'école; le second, raisonneur exact et méthodique, écrivain correct, précis et élégant, appartient à l'histoire littéraire de son temps. Quant au caractère et aux mœurs, Luther plus fougueux, mais aussi plus franc dans son orgueil et dans ses emportemens, était en même temps plus aimable dans son commerce; il avait des amis, cultivait la société et se permettait la gaieté. Calvin plus souple et plus fin, quoique non moins dur et opiniâtre, savait mieux cacher ses défauts sous le voile de la modestie et de la modération. Sobre et chaste, mais toujours malade, chagrin, rongé de vapeurs, il vécut retiré, ne connut d'autre plaisir que d'écrire et de dominer, fut estimé dans son parti, et en même temps y fut craint et haï. *Théodore de Bèze*, son historien, le plus dévoué de ses partisans et le plus célèbre de ses disciples, était à son égard ce que Mélanchton avait été à l'égard de Luther. Aussi, en comparant l'aigreur sauvage du maître, sa sécheresse caustique et atrabilaire avec la douceur affable et enjouée du disciple, disait-on, *qu'on aimerait mieux être en Enfer avec Théodore de Bèze, qu'en Paradis avec Calvin*. En fait de religion, on ne réussit guères chez les hommes en ne leur proposant que le simple et le

facile : voilà pourquoi les peuples ne changent de croyance que dans de certaines circonstances et surtout à une certaine époque de civilisation. Calvin établissait la prédestination, il ôtait aux hommes le libre arbitre et faisait Dieu auteur du péché ; sa religion sombre et austère, sa discipline sans hiérarchie, son culte dépouillé de cérémonies n'accordait rien aux sens ; Genève, sous sa direction, offrait l'image d'un grand séminaire où toute liberté, toute gaieté était proscrite : et cependant l'on courut à lui. En France la nouvelle réforme trouva de nombreux partisans depuis les marches du trône jusques dans les simples hameaux. Les rigueurs de François I, qui la proscrivit dans ses états tandis qu'il la protégeait chez ses voisins, ne servirent qu'à en accélérer les progrès ; et dès 1561, première époque des guerres religieuses dont elle fut pendant 36 ans la cause ou le prétexte, elle se vit en état de lever des armées pour sa défense. Six Cantons Suisses et plusieurs parties de l'Allemagne l'adoptèrent ; elle produisit la révolte et l'indépendance des Provinces-Unies, y devint la religion de l'état, y fut même, pendant quelque temps, la seule permise ; elle s'établit en Ecosse, y fut promptement dominante, et se signala par son fanatisme farouche et par ses fureurs : enfin elle forma en Angleterre cette secte célèbre des *Puritains* qui, comprimée sous Elizabeth, mais plus hardie sous ses faibles successeurs, renversa du trône et fit périr sur l'écha-

faud l'infortuné Charles I. Ainsi les dissentions religieuses amenèrent presque partout des dissentions civiles. Sans doute il serait injuste d'imputer uniquement à la Réforme des maux dont elle ne fut pas seule la cause ; mais si l'on examine avec attention et avec impartialité l'état de l'Europe au moment où l'introduction des opinions nouvelles, ranimant le fanatisme, détourna vers les querelles religieuses l'activité encore récente des esprits, on peut douter que ce grand événement ait contribué aussi efficacement que quelques écrivains l'ont pensé à accélérer le progrès des lumières et de la civilisation. Les mœurs devinrent peut-être plus sévères, mais elles devinrent en même temps plus âpres, plus dures, plus farouches et par conséquent plus difficiles à polir. La fureur des discussions théologiques réfroidit le goût naissant des sciences, des lettres et des arts, et fit négliger la véritable culture de l'esprit. Erasme s'en plaignait : *avant le nouvel Evangile*, disait-il, *les imprimeurs avaient plus tôt débité 3,000 volumes qu'ils n'en débitent présentement 600.* Un des bienfaits les plus incontestables de la réforme, ce fut sans doute de proclamer, et d'établir par de grands exemples, ce principe fécond en conséquences importantes, que puisqu'il est pour les hommes des intérêts supérieurs à toute crainte, il est nécessairement pour eux des droits supérieurs à toute puissance ; ce sont d'abord ceux de la conscience.

F.

CAMDEN.

Wite del.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NACIONAL

CAMDEN.

William Camden, né à Londres en 1551, fut un des plus savans hommes de son siécle, et mérita par ses ouvrages les surnoms de *Strabon*, de *Varron* et de *Pausanias* de l'Angleterre. Après dix années de travail, après des recherches assidues et des courses multipliées dans toutes les parties de la Grande Bretagne, il publia en 1586 son ouvrage intitulé *Britannia*, dans lequel il se propose de donner une description exacte des îles britanniques, et surtout de recueillir avec exactitude tout ce qui appartient à l'histoire des anciens peuples qui les ont habitées. La *Britannia* obtint les suffrages de toute l'Europe savante et fut fréquemment réimprimée en Angleterre et en Allemagne. Les meilleures éditions sont en latin celle de 1607, et en anglais, celle de 1732. Camden aussi modeste dans ses prétentions qu'infatigable dans ses travaux, s'était longtemps contenté de la modique place de sous-régent de l'école de Westminster. L'évêque de Salisbury lui donna, en 1588, la prébende d'Ilfarcombe, et la reine Elizabeth le nomma, en 1596, roi d'armes d'Angleterre sous le titre de *Clarence*. Camden consacra à la recherche des anciens historiens de sa nation le loisir que lui laissait son nouvel emploi, et en 1603, il en fit imprimer un recueil in-f.° qui fut reçu avec applaudissement. Dès 1597,

il avait entrepris, d'après les instances de lord Burleigh, d'écrire en latin les Annales du règne d'Elizabeth. Cet ouvrage dont le premier volume parut à Londres en 1715, et dont le deuxième ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, mit le sceau à sa réputation. Camden y est à la fois écrivain élégant et clair, historien exact et judicieux. On a prétendu cependant que le roi Jacques I sous le règne duquel ces *Annales* parurent, y fit faire plusieurs changemens en faveur de Marie Stuart sa mère : assertion qui, vraie ou fausse, entretient encore le Pyrrhonisme historique à l'égard des aventures de cette princesse. Non content d'avoir consacré sa vie entière au service de la république des lettres, Camden voulut encore y employer une partie de sa fortune, et fonda en 1622 une chaire d'histoire dans l'université d'Oxford. Il mourut l'année suivante, et fut enterré avec pompe dans l'abbaye de Westminster. Camden joignit aux talens de l'homme de lettres, les vertus du citoyen et du philosophe. Sincère, doux, affable, étranger aux sentimens de l'envie et de la haine, il haïssait, dit Bayle, la médisance de la langue et celle de la plume. Il fut assez modeste pour refuser le titre de chevalier, dédaigna de combattre quelques obscurs détracteurs, et vécut heureux et paisible malgré ses succès littéraires. Il comptait au nombre de ses amis les hommes les plus illustres de son temps, notamment notre célèbre historien *De Thou*.

F.

CAMOËNS.

J. Milan del.e — London direx.e

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CAMOENS.

Louis de Camoens naquit à Lisbonne, en 1524, de parens nobles, mais peu opulens. A peine avait il atteint sa treizième année qu'il passa à l'université de Coimbre, où il fit de rapides progrès dans les arts et dans les sciences. De retour à Lisbonne il passa quelque temps dans le loisir, dont il éprouva bientôt le danger pour un jeune cœur. Un commerce amoureux avec une dame de la cour lui attira le sort d'Ovide. Il fut exilé au bourg de Santarem, sur le Tage, d'où il ne sortit que pour aller servir à Ceuta, en Afrique. C'est là que se battant valeureusement il perdit l'œil droit dans un combat naval. Il revint ensuite à Lisbonne dans l'espérance de voir ses services récompensés; mais trompé dans son attente, il s'embarqua pour les Indes, en 1553, sur le vaisseau du commandant Fernand-Alvarès Cabral. Arrivé à Goa, et trouvant le vice-roi dom Alphonse de Norogna prêt à partir, avec une grande flotte, pour aller combattre le roi de Pimenta, ennemi de ceux de Cochin et de Porca, ses alliés, il se rembarqua pour servir dans cette expédition, dont les Portugais sortirent victorieux. Continuant l'exercice des armes, il passa en 1555 dans la Mer-Rouge, sur une autre flotte commandée par Emmanuel de Vasconcellos. Il y demeura quelque temps exposé à des fatigues consi-

dérables, dont il fait le tableau dans sa *X*e *Cançon*, qu'il écrivit de retour à Goa. Depuis, donnant trop libre cours à son humeur satyrique, aux dépens de quelques gentilshommes liés avec le gouverneur Francisco Baretto, celui-ci l'exila en Chine, où il servit en qualité de proviseur des défunts et absens, dans la cité de Macao, récemment fondée par les Portugais; c'est-là qu'il composa sa Lusiade. Ayant enfin appris que dom Constantin de Bragance venait de remplacer le dernier vice-roi, il résolut de retourner à Goa. Dans ce trajet, il fit naufrage à l'embouchure du fleuve Méhon sur la côte de Camboge. Comme un autre Jules-César, il se sauva à la nage, avec son poème. En 1561, de retour à Goa, il fut traité avec distinction par le vice-roi, et de même par son successeur, le comte de Redondo. Cette faveur ne put toutefois le délivrer de la prison, où il avait été mis d'après quelques fausses accusations: prêt d'en sortir, il y fut retenu par Michel Fios-Seccos pour dette. Dans cet embarras il recourut au vice-roi, qui, à la veille de partir, avec une brillante flotte, pour conclure la paix avec le Samorin, laissa ordre pour sa délivrance. Camoens alors, se trouvant dans la plus triste situation, et voyant tous ses efforts pour sortir de la misère frustrés, accepta la proposition du capitaine Pedro Barreto de l'accompagner à Sofala; mais les mauvais traitemens qu'il essuya de la part de ce capitaine, à son arrivée dans ce port, le dé-

terminèrent à passer sur un vaisseau de guerre qui venait d'y relâcher en retournant en Portugal. Alors Barreto le fit arrêter pour la somme de deux cents cruzades qu'il avait dépensée pour lui; mais quelques chevaliers qui se trouvaient à bord de ce bâtiment se hâterent de payer cette dette pour jouir de la société de Camoens dans leur passage. A son arrivée à Lisbonne, en 1569, il trouva cette ville ravagée par une maladie contagieuse, et le royaume désolé par les intrigues de la cour et la témérité fanatique de son jeune roi. Ainsi, loin d'y trouver les récompenses dues à ses services, ses malheurs ne firent que s'accroître. Sa misère en vint au point que son fidèle esclave Antonio allait tous les soirs mendier de porte en porte pour le nourrir. Il ne put long-temps résister à tant de maux, et mourut à l'âge de cinquante-cinq ans. Camoens était d'une taille moyenne et bien prise; il avait les yeux bleux et les cheveux châtains. Ses mœurs étaient pures, et ses manières engageantes; son tempérament était vif, mais d'une teinture mélancolique.

Le sujet du poème de *la Lusiade* est le voyage de Vasco de Gama, et la découverte des Indes orientales. Les grandes beautés de détails qu'on y trouve font oublier le défaut de liaison de l'ensemble, et les disparates bizarres dans lesquels l'auteur tombe beaucoup trop souvent en faisant intervenir à-la-fois les divinités du paganisme et les

objets du culte des chrétiens. Ce poème fait encore aujourd'hui les délices des Portugais, et l'épisode d'Inès de Castro, et la description du Génie du cap des Tourmentes, sont admirés par les gens instruits de toutes les nations. La traduction que M. de Laharpe a donnée de *la Lusiade* a fait oublier toutes celles qui l'avaient précédée.

CARACALLA.

Landon direx.t

NAPOLI

CARACALLA.

Ce monstre, digne successeur de Caligula, de Néron, et de Domitien, était fils de Septime Sévère. Il naquit à Lyon, le 4 avril 188, et porta dans sa jeunesse le nom de *Bassien*. Il fut nommé César, à l'âge de 9 ans, par son père qui lui donna les surnoms de *Marc-Aurèle-Antonin*. S'ils n'ont fait que rendre ses excès plus hideux, ils ne parurent pas d'abord trop inconvenans, parce que Caracalla, semblable en tout à Néron, commença par être doux et humain. Bientôt son caractère se développa. Impatient de régner, il attenta aux jours de son père : il allait le percer de son épée par derrière, lorsqu'un cri d'horreur des assistans le retint. Sévère lui dit le soir, en présence de Papinien, le plus célèbre des jurisconsultes romains, et d'un homme de confiance : « Tuez-moi « maintenant, il n'y a que deux témoins. » Caracalla, humilié, mais non repentant, vit enfin ses desirs accomplis en l'an 211. Il monta sur le trône impérial que la mort de Sévère lui laissait ; mais son frère Géta, devenu son collégue, ne fut plus à ses yeux qu'un ennemi dont la perte lui devenait utile. Caracalla le fit poignarder en sa présence, dans les bras de leur mère Julie. Géta semblait avoir prévu son sort quelques années auparavant. Voyant que Caracalla excitait contre

des captifs la rigueur à laquelle Sévère n'était que trop porté, il lui dit : « Quelque jour vous tuerez « votre frère ! » Caracalla, pour calmer les murmures, augmenta la paye des soldats, prétendit que Géta avait voulu le faire périr, et enfin le mit au rang des Dieux. Il voulut même que Papinien fît l'apologie de ce meurtre ; mais le célèbre légiste, loin d'imiter la bassesse de Sénèque en une circonstance semblable, lui répondit : « Il est « plus facile de commettre un pareil crime que de « l'excuser. » Ces mots courageux furent l'arrêt de sa mort.

Caracalla, seul maître de l'empire, montra combien il en était indigne. Il commença par aller dans les Gaules, qu'il traita plutôt en pays ennemi qu'en province alliée et soumise. Les Germains armèrent contre lui : au lieu de se défendre, il acheta lâchement la paix à prix d'argent ; mais il se consola de ce traité honteux, en prenant les surnoms de *Germanique*, de *Parthique*, d'*Arabique*. Il prit aussi celui d'*Alexandre*, ce qui ne l'empêcha pas de se montrer très-cruel envers les habitans d'une ville fondée par le monarque macédonien. Il fit massacrer le peuple d'Alexandrie qui avait osé murmurer de l'assassinat de Géta et plaisanter de son apothéose. Enfin l'an 217, un Centenier des Prétoriens lui donna la mort. Il avait régné 6 ans. le Sénat et le peuple couvrirent sa mémoire de malédictions.

D. D.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE CARAVAGE.

Caravage pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

LE CARAVAGE.

Michel-Ange Amérigi, surnommé le Caravage du lieu de sa naissance, naquit en 1569. Ce peintre doué d'un grand talent ne put, faute de goût, atteindre au rang que la nature semblait lui avoir marqué. La manière gracieuse du Giorgion le charma quelque temps; il imita et surpassa ce maître; mais le desir de se singulariser lui fit adopter d'autres principes: renonçant à plaire, il voulut étonner, et il y parvint par l'opposition outrée du clair et de l'ombre. Il séduisit par la force de son pinceau, la fierté de son dessin, le nsturel de ses attitudes; et l'on ne prit pas garde que le caractère ignoble qu'il donnait à ses productions par l'imitation servile d'une nature commune, dégradait un art sublime. Les sujets les plus tragiques étaient ceux qui convenaient le mieux à son génie; ce goût n'était en lui que le résultat d'une humeur violente et irrascible. Il fut d'abord manœuvre: employé à porter le mortier dont les peintres se servent pour les fresques, il se sentit du penchant pour la peinture; et consacra ses nuits à l'étude du dessin. Ses talens se développèrent, et une querelle que lui attira son esprit caustique et méprisant, l'ayant forcé de se réfugier à Venise, il acheva de s'y perfectionner. De Venise, il se rendit à Rome où le besoin le contraignit de servir le Josépin: heureusement un de ses tableaux plut

au cardinal *del Monte* qui le tira de l'indigence. Le Caravage travailla beaucoup, et en peu d'années obtint une grande célébrité. Mais il n'en fut que plus fougueux, et sans cesse il cherchait querelle à tous les peintres ses rivaux. Un jour, rencontrant le Josépin qu'il détestait, il l'injurie, tire son épée et tue un jeune homme qui veut secourir son adversaire. Obligé de fuir, il trouve un asile. On obtient sa grâce; mais à peine il est libre qu'il cherche le Josépin et veut se battre en duel avec lui; celui-ci refuse, en disant qu'il est chevalier; Michel-Ange, irrité de ce prétexte, part pour Malte, fait ses caravanes, et mérite par sa bravoure d'être armé chevalier servant. Prêt à quitter l'île, il insulte un des principaux de l'ordre, et on le jette dans une prison d'où il s'évade au risque de sa vie; des soldats le poursuivent, tirent sur lui, le blessent; il est repris et enfermé de nouveau. Il ne perd pas courage: il perce les murs de son cachot et parvient enfin à s'échapper. Une felouque le transporte sur les côtes de l'Italie; comme il touche le rivage, des gardes le prennent pour un pirate et le saisissent; l'erreur est bientôt reconnue; mais des voleurs lui enlèvent le peu d'argent qui lui restait. Tant de malheurs accumulés le livrent au désespoir: abandonné et sans ressources, il erre quelque temps sur un chemin; enfin se sentant attaqué d'une fièvre violente, il se traîne jusqu'à *Porto-Ercole* où il expira à 40 ans. L.

POLIDORE DE CARAVAGE

Polidore de Caravage pinx.t *Landon direx.t*

POLIDORE DE CARAVAGE.

Polidore est un des plus célèbres élèves de Raphaël, et on le cite comme le seul peintre de l'école romaine qui de son temps ait reconnu la nécessité d'étudier le clair-obscur, l'unique partie dans laquelle son maître n'ait pas excellé. Polidore prouva qu'il en avait l'intelligence, même dans les fresques, où, avec une seule couleur, il imitait les bas-reliefs antiques. Malheureusement le nombre considérable de celles que Polidore avait exécutées ont, comme toutes celles des autres peintres, été détruites par les injures de l'air. Polidore a moins souvent peint à l'huile, quoiqu'il le fît également avec succès. Tous les secrets de l'art lui furent connus, et malgré l'espèce de passion qu'il avait pour l'antique, dont il copiait les moindres restes, il ne négligea jamais l'étude de la nature. Son dessin est grand, noble et correct ; son pinceau moëlleux et léger; ses compositions sont simples, ses ordonnances pittoresques, et ses draperies ajustées avec goût.

Caldara est le véritable nom de cet artiste, né en 1495, au bourg de Caravage, qui depuis a vu naître Michel-Ange Amérigi. Ces deux peintres, qui ont eu une vie agitée et une fin malheureuse, furent tous deux réduits à servir les maçons avant de parvenir à manier les pinceaux. Polidore, à l'âge de 18 ans, aidait à préparer les murs destinés à recevoir les fresques de Raphaël dans le Vatican. La vue

des peintures déja commencées développa tout à coup son génie, et il conçut le projet de devenir peintre : cette idée plut aux élèves de Raphaël, qui le prirent pour leur domestique, et le mirent à portée d'étudier. Raphaël, étonné de ses progrès, les dirigea lui-même ; et, peu de temps après, Polidore exécuta sur l'enduit qu'il avait préparé pour d'autres, les sublimes conceptions du premier peintre du monde. A la mort de son maître, qui le chérissait, il se lia étroitement avec Mathurin de Florence, dont l'esprit était entièrement conforme au sien. Travaux, profits, succès, tout fut commun entre eux, et c'est la seule fois qu'on ait vu une pareille union régner entre deux artistes. Elle fait d'autant plus d'honneur à Polidore, qu'il avait un talent supérieur à celui de son ami. Ce dernier étant mort de la peste à Rome, en 1527, Polidore se retira à Naples, où son mérite fut méconnu, et il fut forcé de passer en Sicile. Il y perfectionna son coloris, et produisit un grand nombre d'ouvrages justement admirés. Il se signala aussi comme architecte, par l'érection de plusieurs arcs de triomphe lors du passage de Charles-Quint à Messine. Malgré les avantages qu'il trouvait en Sicile, Polidore se préparait à retourner à Rome, lorsqu'il fut assassiné par le domestique qui l'accompagnait, et que la vue de son or avait tenté. L'assassin porta son corps à la porte d'une Messinoise, maîtresse de Polidore ; malgré cette précaution le coupable fut découvert et livré à la justice. Polidore avait à peine atteint sa 48e année.

L.

CARDAN.

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAP

C. del.t Landon direx.t

CARDAN.

Jérôme Cardan naquit à Pavie en 1501, en dépit de sa mère dont il dévoilait l'inconduite; il hérita de ses mœurs, et le plaisir fut une des grandes occupations de sa vie. Né avec une excessive facilité pour le travail, il se livra à tous les écarts d'une ardente imagination, et à tous les rêves de l'astrologie judiciaire. C'était alors le beau siècle de cette science ridicule; Cardan parcourut toutes les universités d'Italie, pour y donner des preuves de son savoir; il n'y fit voir que sa folie. On l'enferma plusieurs fois, mais sans pouvoir le guérir de ses idées bizarres. Il fut encore persécuté pour avoir tiré l'horoscope de J. C., folie dont Pierre d'Ailli, cardinal et évêque de Cambray, lui avait donné l'exemple. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Cardan, attaqué sur ses horoscopes, aima mieux perdre sa tranquillité que de renoncer à l'honneur de son invention. Cardan fut pauvre pendant un grand nombre d'années. S'étant mis dans la tête qu'il ne vivrait pas au-delà de quarante-cinq ans, il disposa de sa fortune en conséquence; à quarante-six ans il ne lui resta rien. Cette leçon aurait dû le guérir de la manie de prédire; le contraire arriva. Il annonça, quelques années après, qu'il ne passerait pas soixante-quinze ans; mais la nature s'obstinant à le démentir, il se laissa mourir de faim

à l'époque indiquée; la gloire de l'astrologie lui étant plus chère que sa propre existence. Il vivait alors à Rome, d'une pension que le pape lui faisait.

C'est sans doute traiter favorablement Jérôme Cardan que de s'en tenir sur sa personne et sur ses ouvrages au jugement qu'en a porté M. de Thou : « Cardan, dit-il, semble quelquefois être au-dessus « de l'homme, mais plus souvent au-dessous d'un « enfant ». Sa devise était d'un homme d'esprit et sur-tout d'un homme de bon sens : *Tempus mea possessio, tempus ager meus.* Le temps est ma richesse, et c'est le champ que je cultive.

Si on blâme avec raison Cardan de sa manie pour l'astrologie, si on l'accuse de même d'avoir réveillé dans ces derniers siècles toute cette philosophie secrète et chimérique de la cabale et des cabalistes, on doit cependant avouer avec impartialité qu'il ne fut pas toujours un rêveur bizarre. L'homme qui prétendait que dans sa jeunesse il voyait clair dans les ténèbres, et qui se procurait des douleurs lorsque la nature ne lui en faisait ressentir aucune, cet homme, dis-je, était vraiment instruit dans les sciences mathématiques. Il avait abordé les profondeurs de la philosophie, et avait fait faire un grand pas à la géométrie. On lui attribue le perfectionnement de la théorie des problèmes du troisième degré; il paraît certain cependant qu'il s'aida dans ce travail des découvertes du célèbre Tartaléa.

Les œuvres de Cardan ont été recueillies en 1663, par Charles Spon, 10 vol. in-f°. De L.

BERTINOZZI.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

Delorme pinx.t *Landon direx.t*

CARLIN.

Si cet acteur n'eût été qu'un simple Arlequin, fameux par ses lazzis, il paraîtrait surprenant qu'on lui accordât l'honneur de figurer parmi les hommes célèbres, honneur qui doit être exclusivement réservé à ces acteurs privilégiés qui offrent dans leur jeu l'expression vraie des passions des hommes, et qui rendent à nos yeux la nature dans toutes ses nuances; mais Carlin eut un talent précieux, et au-dessus de son personnage; il fit voir dans tous ses mouvemens une grace et une facilité qui pouvaient servir de modèle aux meilleurs comédiens; il donna à son rôle un caractère tout particulier; il changea en un sentiment de bonté la niaiserie des Arlequins; leur gaieté, quelquefois forcée, devint chez lui un véritable comique, et il mit dans leur simplicité un naturel exquis. Successeur du célèbre Thomassin, qu'il surpassa de beaucoup en vivacité et en enjouement, il fit long-temps, comme son prédécesseur, les délices d'un public choisi. L'âge ne put rien sur son talent, et sa réputation sembla même s'accroître à la fin de sa vie : il brillait encore alors par ces saillies heureuses qui le firent si souvent applaudir.

Cet acteur, dont le vrai nom était *Charles Bertinazzi*, aussi estimé pour ses qualités personnelles qu'admiré pour son talent, mourut à Paris, le 4 septembre 1783, après avoir rempli depuis 1742 le

rôle d'Arlequin. Il était né à Turin, en 1713. L'épitaphe qu'on lui a faite a le double mérite de la vérité et de la concision : la voici.

De Carlin pour peindre le sort,
Très-peu de mots doivent suffire :
« Toute sa vie il a fait rire ;
« Il a fait pleurer à sa mort. »

Le *Dictionnaire historique* assure qu'on a de lui une comédie en trois actes intitulée *les Métamorphoses d'Arlequin*. On peut croire que son jeu en faisait tout le succès.

De L.

DON CARLOS.

E. del.t

Lyon dirext

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

DON CARLOS.

Il est des hommes qui deviennent un objet de pitié par la seule raison qu'ils ont été victimes de tyrans odieux. On n'examine point s'ils ont été coupables, s'ils ont commis des fautes; leur juge est condamné, et ils sont absous. Le Prince, habitué à commettre des injustices et des crimes, s'ôte le droit d'être cru lorsqu'il accuse justement, et celui d'être justifié lorsqu'il frappe de véritables criminels.

L'histoire nous peint Don Carlos comme un jeune prince d'un caractère fier, d'un esprit ambitieux, d'une ame ardente, et joignant à ces qualités et à ces défauts l'imprudence, l'indiscrétion; ne conservant pour Philippe II ni les égards que la piété filiale devait lui prescrire, ni les ménagemens que la prudence devait lui suggérer. Il lui était permis d'être mécontent de son sort sous la tutelle d'un semblable père; mais ses chagrins ne pouvaient légitimer sa révolte; il entretint des intelligences avec les Bataves insurgés, et leur promit de se mettre à leur tête.

L'Europe aurait offert, pour la première fois, le fils d'un despote combattant pour la liberté, et celui que le hasard de la naissance appelait

au trône, s'associant aux destinées d'une république. Un poète, qui a le droit d'agrandir ses héros par l'idéal, peut nous peindre la démarche séditieuse de Don Carlos comme l'effet de la haine contre la tyrannie, et d'un généreux dévouement à la cause des peuples; mais l'historien est plus assujetti aux probabilités morales; son rôle n'est point d'embellir la nature humaine, mais de la peindre sous ses véritables couleurs. Philippe était soupçonneux, comme le sont les hommes qui se rendent assez de justice pour savoir qu'il méritent d'être haïs. Des précautions que Dom Carlos prenait pour n'être point surpris inopinément éveillèrent la vigilance du monarque; il pénètre pendant la nuit dans l'appartement de son fils; l'ingénieux mécanisme de la serrure avec lequelle l'on avait scellé la porte, les armes qui se trouvaient dans la ruelle et sous le chevet du lit du prince, le désespoir qu'il manisfesta lorsque l'on saisit ses papiers, les efforts qu'il fit pour s'étouffer dans un brasier que l'on avait allumé dans la chambre à cause du froid, ne laissèrent plus de doute sur ses desseins audacieux. Un père sensible se serait efforcé de ramener un fils coupable, en lui faisant ouvrir les yeux sur l'énormité de son crime; il eût fait entrer le repentir dans son cœur par la clémence, la générosité; Philippe commença

dès cet instant le supplice de Don Carlos. Après lui avoir dit, avec cette ironie amère qui est envers les misérables le dernier degré de la dureté, que tout ce que l'on faisait était pour son bien, il fit démeubler son appartement, le fit couvrir d'habits de deuil, l'entoura des objets les plus lugubres et ordonna qu'il ne fût servi que par des hommes vêtus de noir. Le malheureux Prince se livre à tous les transports de la rage; il veut attenter à sa vie; mais la haine de ses bourreaux s'acharne à prolonger ses tourmens. On prononce enfin son arrêt de mort d'après les pièces réelles ou supposées que l'on avait saisies. Ce procès et ce jugement sont couverts d'un voile impénétrable, et qui permettent des doutes sur la réalité du crime. On ignore même quel fut le genre de sa mort qui eut lieu le 24 juillet 1568.

L'amour prête de l'intérêt aux plus tristes catastrophes, et comme cette passion est la plus générale de toutes, on peut sans beaucoup d'invraisemblance lui donner part à tous les grands événemens. L'on a pensé que la jalousie avait pu porter Philippe à cet acte de fureur. Il avait épousé Elizabeth de France qui avait été promise à son fils, et l'on prétend que cet hymen n'avait point éteint l'amour dans le cœur des deux personnes que les convenances de l'âge et les sentimens mutuels destinaient à s'unir. On ne

peut prononcer sur ce fait incertain qui ne ferait que rendre Philippe plus odieux, si l'on pouvait ajouter à l'exécration que sa mémoire inspire. Il est vrai qu'Elizabeth ne survécut point longtemps à Don Carlos. Un événement qu'on eût regardé ailleurs comme l'ouvrage de la nature, pouvait passer dans la maison de Philippe pour l'effet du crime.

La mort de Don Carlos a fourni le sujet de plusieurs tragédies. Celle d'Otwai est touchante et pathétique; celle de Schiller offre des beautés sublimes et des longueurs assommantes. La pièce d'Alfiéri est digne de son talent et de son siécle.

L....e

ANNIBAL CARACHE.

Annibal Carache pinx.t *Landon sculpx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

ANNIBAL CARACHE.

Annibal est le plus célèbre des Caraches; mais il serait injuste, en parlant de lui, de ne pas faire connaître la part de gloire que Louis et Augustin méritent, et les faits principaux de leur histoire qui naturellement fait partie de celle d'Annibal.

La peinture commençait à dégénérer, vers la fin du seizième siècle: l'exagération, le mauvais goût, les faux systèmes faisaient des progrès effrayans. Les principes de Michel-Ange et de Raphaël étaient méconnus, et l'on n'avait plus pour ces grands maîtres qu'une stérile admiration. Le Caravage et Josépin allaient achever la ruine de l'art, lorsqu'il sortit d'une pauvre famille de Bologne, trois hommes nés pour rendre à la peinture tout son éclat, toute sa grandeur, et surtout pour ramener leurs contemporains dans la bonne route qui semblait être abandonnée sans retour. Louis Carache, qui naquit en 1555, est le premier des trois qui se fit connaître: son père était boucher, et n'en fit pas moins donner à Louis une excellente éducation. Le jeune homme suivit son goût pour les arts, voyagea quelque temps, et, après avoir étudié Jules-Romain, le Parmesan, le Corrège et les peintres vénitiens, fit un choix dans leurs différentes manières, pour perfectionner celle qu'il tenait de Prospero Fontana, son

premier maître. De retour à Bologne, il découvrit dans ses deux cousins, Augustin et Annibal Caraches, les dispositions les plus précieuses. Ils étaient fils d'un tailleur d'habits qui, charmé de la pénétration du premier, le destina à l'étude des belles-lettres. Augustin, qui avait dans l'esprit autant d'inconstance que de vivacité, se livra tour-à-tour, ou plutôt tout à la fois, à la poésie, à la musique, à la danse, aux mathématiques; mais un penchant plus prononcé le portait particulièrement vers la gravure et la peinture; les soins de Louis et la vue des chef-d'œuvres de Parme et de Venise où il séjourna, achevèrent de déterminer son goût pour ces deux arts. Annibal, né en 1560, avait deux ans de moins que son frère: ce grand homme qui, en éclipsant les succès d'Augustin et de Louis, devint le premier peintre de son siécle, apprit d'abord l'état de tailleur. Il n'avait pas montré le desir de s'instruire; cependant il sentit en lui quelque chose qui l'appelait à être plus qu'un artisan grossier. Son père s'en aperçut, le plaça chez un orfèvre, et, pour le rendre plus habile, chargea Louis Carache de lui donner quelques leçons de dessin: ce hasard décida de son sort; dès qu'il sut tenir un crayon, il fit prévoir ce qu'il pourrait être un jour. Louis, qui ne cherchait que la gloire de son art, et qui ne craignait pas de se donner des rivaux, fut si charmé du talent qu'il

apercevait déja dans son cousin, qu'il le logea chez lui, pourvut à tous ses besoins, et, par ses leçons et ses exemples, le mit bientôt en état de partager ses occupations. Ne s'en tenant pas là, il lui fournit les moyens de voyager. Un double motif le portait à éloigner Annibal de Bologne où Augustin était revenu depuis peu: ces deux frères s'aimaient, et cependant ne pouvaient vivre dans un parfait accord; le moindre prétexte enflammait leur humeur que Louis avait beaucoup de peine à calmer, malgré sa prudence, sa douceur et l'empire qu'il avait pris sur eux. Annibal quitta donc Bologne, et c'est à compter de ce moment qu'il faut le placer à la tête des Caraches et de leur école. Les tableaux du Corrège lui révélèrent d'abord tous les secrets que Louis n'avait pu pénétrer, et il vit ce qu'il avait encore à faire pour atteindre à la perfection. Il trouva à Venise, où il se lia avec Paul Véronèse et le Tintoret, de nouvelles occasions de s'instruire, et l'on pense bien qu'il n'en laissa pas échapper une, lui qui fit de la peinture *son unique maîtresse*, comme il le disait quelquefois. Malheureusement il ne put pousser son voyage jusqu'à Rome où la vue des ouvrages de Raphaël et des statues antiques aurait dès-lors donné plus de correction à son dessin, comme cela eut lieu dans la suite. Plein du fruit de ses méditations, il revint à Bologne auprès de son cousin et de son frère. Louis était trop juste pour

ne pas reconnaître la supériorité que son ancien élève avait acquise, et à son tour il prit des leçons d'Annibal. Augustin, au contraire, ne voulant pas déchoir ainsi, ne se livra plus qu'à la gravure pendant un certain temps. Annibal et Louis produisirent dans leur nouvelle manière des ouvrages dans le plus grand goût, d'un dessin mâle, d'une composition admirable, et non moins remarquables par la noblesse que par la vérité. Les autres peintres bolonais ne manquèrent pas de dénigrer ces chef-d'œuvres, et Louis craignait de s'être trompé. Annibal, sûr de lui-même, persista dans ses idées et dissipa les doutes de son cousin. Ils furent d'abord obligés de donner gratuitement leurs tableaux ; mais enfin les connaisseurs en apprécièrent toutes les beautés, et l'ignorance et l'envie furent réduites au silence. C'est alors que se forma la célèbre Académie des Caraches, la gloire de Bologne. Le nom des fondateurs, et surtout celui d'Annibal, attira un nombre considérable de jeunes artistes avides de connaissances et de succès. Louis dirigea tout par ses conseils et son savoir ; Augustin enseigna la perspective, porta ses soins sur toutes les parties de l'art ; Annibal donna des exemples et communiqua à tous les élèves le fruit de ses réflexions profondes. C'est ainsi que la peinture fut sauvée du naufrage dont elle était menacée. En peu de temps sortirent de cette école le Dominiquin, le Guide, l'Albane,

le Guerchin, Spada, Lanfranc, Cavedone, etc. La gloire d'avoir produit de tels élèves dut exciter la jalousie, et l'on vit dans la suite François Carache, jeune frère d'Augustin et d'Annibal, tenter de renverser cet établissement. Il mourut sans réputation dans un âge peu avancé.

Cependant Annibal, malgré les occupations que Bologne lui fournissait, conservait le desir de voir Rome, où il espérait trouver encore à acquérir. Une occasion se présenta : le cardinal Farnèse voulut faire peindre la galerie du palais qu'il avait à Rome, et le duc de Parme son frère détermina Annibal à se charger de ce travail immense. Il partit avec un certain nombre d'habiles élèves et entreprit cette vaste machine, sans s'inquiéter du prix qu'on mettrait à ses travaux. Pour suppléer aux connaissances poétiques qui lui manquaient, il recourut à Agucchi, homme de lettres et son ami ; mais le littérateur et les élèves, tout fut subordonné à la science et au génie d'Annibal : il travailla pendant huit ans à cette galerie magnifique qui faisait dire au Poussin : « Annibal est le « seul peintre qui ait existé depuis Raphaël ; « dans cet ouvrage il a surpassé tous les peintres « qui l'ont précédé et s'est surpassé lui-même. » Le modeste Annibal craignait pourtant de s'égarer loin des yeux de Louis ; et celui-ci fut obligé, pour l'empêcher d'abandonner l'ouvrage, de venir de Bologne à Rome lui donner des applaudisse-

mens; puis il se hâta de retourner dans sa patrie où il vécut chéri et admiré jusqu'à sa mort arrivée en 1619. Louis a laissé une réputation presqu'égale à celle d'Annibal. Augustin vint aussi à Rome dans le même temps pour revoir son frère qui ne pouvait vivre avec lui, ni sans lui; il prenait une grande part à ses travaux, lorsque Tacconi, élève d'Annibal qui lui accordait sa confiance, suscita entre eux de nouveaux démêlés, le cardinal Farnèse fut obligé de séparer les deux frères. Il envoya Augustin à Parme, où de nombreux travaux ne purent distraire le malheureux artiste du chagrin que lui causa cette nouvelle séparation; d'autres sujets de peine se joignirent à celui-là, et enfin il succomba à la douleur en 1602. En se livrant à la peinture avec plus d'application, il eût pu surpasser Annibal; et peut-être ce dernier le redoutait-il. Quoi qu'il en soit, il pleura sincèrement Augustin, voulut lui faire élever un riche mausolée, et se chargea de l'éducation et de la fortune d'un fils naturel qu'il laissait. Ce fils, connu sous le nom d'Antoine, donna, grâces aux soins de son oncle, de grandes espérances, que sa mort prématurée ne lui laissa pas le temps de remplir entièrement.

Annibal acheva enfin sa vaste entreprise avec le plus grand succès; mais une horrible injustice fut le fruit de ses nombreux travaux. On lui offrit un salaire si modique et si outrageant pour tant de

chef d'œuvres réunis, que malgré son désintéressement qui était extrême, il en conçut la plus vive indignation. Il ne se plaignit pas, mais son chagrin n'en fut que plus violent. Renonçant, pour ainsi dire, à un art qui semblait livrer au mépris ceux qui l'exerçaient, il ne prit plus ses pinceaux qu'avec répugnance, et plus d'une fois il lui arriva de les briser de dépit. Le voyage de Naples qu'il entreprit ne put arrêter les progrès de sa noire mélancolie qui s'accrut encore à son retour à Rome. Pour s'étourdir, il commit quelques imprudences; une maladie en fut la suite funeste, et l'ignorance des médecins le fit périr à 49 ans, de la même manière que Raphaël auprès de qui il demanda d'être enterré; non, disait il, qu'il fût digne par son talent d'une telle sépulture, mais seulement par l'amour qu'il avait toujours eu pour ce grand peintre. On lui fit des obsèques auxquelles assistèrent les plus grands seigneurs de Rome. Ses élèves firent éclater les regrets les plus touchants. Ils ne devaient pas moins à un homme qui s'était plu à développer, à deviner même leurs dispositions, et qui leur procurait avec libéralité tous les moyens d'avancement. Annibal Carache, doux et modeste, sensible à l'excès, ennemi du faste, uniquement attaché à son art, fuyant la faveur des grands, joignait à tant de qualités un esprit vif et fécond en saillies. Josépin ayant appris qu'il s'était permis de plai-

santer sur ses ouvrages, voulut en avoir raison et vint le trouver dans le lieu où il travaillait pour lui proposer de mettre l'épée à la main : Annibal, sans se piquer d'une valeur inutile, prit un pinceau, et le montrant à son adversaire : « C'est « avec cette arme, lui dit-il, que je vous défie, et « que je veux vous vaincre. »

Souviens-toi que tu es fils d'un tailleur, répétait-il souvent à Augustin qui recherchait la société des grands. Un jour qu'il l'avait rencontré sur une place publique, entouré de riches seigneurs, il lui envoya le portrait de son père qu'il avait représenté avec des lunettes sur le nez et enfilant une aiguille.

Recommandable par la grandeur du style et la correction du dessin, la vigueur et la facilité du pinceau, souvent même par la vérité du coloris, Annibal Carache, sans être le peintre le plus parfait qui ait existé, est sans doute celui qui pour avoir constamment cherché l'union du beau idéal et de la nature, a marché dans la route la plus certaine; l'on peut s'en convaincre par le nombre considérable d'excellens élèves qu'il a formés; il est en cela supérieur à Raphaël même.

L.

CASAUBON.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Vander Werf pinx.t Landon direx.t

CASAUBON.

Isaac Casaubon naquit à Genève en 1559, et fut élevé à Crest, petite ville du Dauphiné. Son éducation fut tellement négligée, qu'à douze ans il ne savait pas lire ; mais son heureux naturel suppléa aux maîtres qui lui manquaient. Il s'instruisit seul dans les langues savantes ; et lorsqu'à vingt ans il alla achever ses études à Genève, ses connaissances étonnèrent ses professeurs. A vingt-trois ans son maître de grec, Portus de Candie, le jugea capable de lui succéder dans la chaire qu'il occupait. Casaubon enseigna la langue grecque pendant un grand nombre d'années à Genève et à Montpellier. Quelques injustices qu'il éprouva dans cette dernière ville l'engagèrent à la quitter ; et les invitations de ses amis et de ses protecteurs l'attirèrent à Paris, où il donna des leçons de grec, et où il fit imprimer plusieurs ouvrages. Son édition de *Diogène Laerce*, avec des notes, lui avait déja acquis la réputation d'un savant du premier ordre. Tout ce qu'il publia depuis ne fit que rendre son nom plus célèbre encore. Il eut l'honneur d'être présenté à Henri IV, qui le nomma son bibliothécaire ; mais l'amitié et les bienfaits de ce prince ne purent le fixer à Paris. On le harcelait sans cesse pour abjurer le calvinisme, auquel il était attaché : il était tolérant ; il détestait les disputes ; il se détermina à quitter la France, où on les aimait beaucoup, et à se rendre aux invi-

tations de Jacques Ier, qui l'appelait en Angleterre. Il fut bientôt chargé des bienfaits du roi, mais il n'en jouit pas long-temps ; une maladie douloureuse, causée par la mauvaise disposition de sa vessie, qu'on trouva double lorsqu'on ouvrit son corps, le conduisit au tombeau. Il mourut le premier juillet 1614, âgé de cinquante-cinq ans, et fut enterré à Westminster.

Isaac Casaubon fut un prodige d'érudition. Doué de la plus heureuse mémoire et d'une rare sagacité, profondément instruit dans toutes les langues savantes, il a fait faire de rapides progrès à la critique, et s'est placé au premier rang dans cette science difficile. On a de lui des commentaires sur plusieurs auteurs anciens, sur *Aristote*, sur *Polybe*, sur *Athenée*, sur *Théophraste*, sur *Strabon*, et dans tous on remarque une littérature immense et un jugement exquis. Différens traités de controverse, parmi lesquels on distingue *De Libertate Ecclesiastica*, et les *Exercitationes in Annales Baronii*, l'ont fait également accuser d'indifférence religieuse par les catholiques et par les protestans. Le recueil imprimé de ses lettres, *Casauboni Epistolæ*, contient des particularités intéressantes sur l'histoire littéraire du seizième siècle, et la candeur, la noble simplicité qui les ont dictées, donnent la meilleure opinion du caractère de leur auteur.

PH. L. R.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE - RÉSERVE
NAF 9.1

DOMINIQUE CASSINI.

Au moment où les savans commençaient à se réunir en France et en Angleterre, un homme s'élevait en Italie pour succéder à Galilée dans les découvertes du ciel, et pour être, comme Hipparque, le réformateur de l'astronomie. Ce fut D. Cassini, né en 1625, à Perinaldo, dans le comté de Nice. Au sortir de ses études, un livre d'astronomie lui tomba entre les mains, et sa vocation se déclara. Il commença par payer son tribut à des erreurs accréditées; comme *Tycho* et *Kepler*, il s'occupa d'astrologie; il suivait alors son siécle: bientôt il le précéda, et ne vit plus que la vérité. Nommé à vingt-cinq ans pour succéder à *Cavalieri* dans la chaire d'astronomie de Bologne, Cassini ne tarda pas à illustrer son nom par de brillantes découvertes et par de grands travaux. Il réforma la célèbre méridienne de Sainte Pétrone, devina la nature et la marche des comètes, démontra l'inégalité du mouvement de la terre, publia les premières bonnes Tables du Soleil et les premières Tables des Satellites de Jupiter, etc. Cassini était regardé comme le premier astronome de l'Italie et comme l'un des plus célèbres de son siécle, lorsqu'en 1669, les bienfaits de Louis XIV l'appelèrent et le fixèrent en France. Dans ce temps de renouvellement l'Académie des sciences s'occupait en quelque sorte du dénombre-

ment de nos connaissances : il s'agissait de tout revoir, de tout examiner, de tout vérifier. Cassini devint, pour l'astronomie, l'ame des délibérations et le chef des entreprises : son esprit les dirigeait toutes ; seul il valait plusieurs hommes, et suffisait à la science entière. Parmi ses nombreux travaux, on doit citer la découverte de trois Satellites de Saturne qui fut célébrée par une médaille, et le Tracé de la célèbre Méridienne qui traverse toute la France du Nord au Sud. Associé d'abord à cette immense opération que l'on commença en 1669, Cassini la dirigea seul, après la mort de Picard, et la termina en 1700. Cet infatigable astronome perdit la vue dans les dernières années de sa vie, et mourut en 1712, âgé de 87 ans et demi, sans maladie, sans douleur, par la seule nécessité de mourir. Il était simple et modeste, d'un caractère gai, égal et tranquille. « Les cieux, dit Fontenelle, qui ra-« content la gloire de leur créateur, n'en avaient « jamais plus parlé à personne qu'à lui, et n'avaient « jamais mieux persuadé. » Cassini arriva en France lorsqu'on achevait la construction de l'Observatoire. Il voulut y faire des changemens ; et, pour se conformer à ses idées, il fallut gâter l'escalier en le rétrécissant, et élever sur l'entablement un attique qui dénatura le style de l'édifice. Le fils, le petit-fils et l'arrière-petit-fils de ce grand homme ont été successivement astronomes et membres de l'Académie des sciences.

CASTIGLIONE.

Raphaël pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CASTIGLIONE.

Balthazar ou Baldassar Castiglioni naquit à Casatico, dans le duché de Mantoue, le 6 décembre 1478. Son père était d'une naissance distingnée, et sa mère sortait de l'illustre maison de Gonzague. Il s'adonna de bonne heure à des occupations qui paraissent assez peu compatibles : il voulut être à la fois homme de cour, auteur, militaire et politique ; et le succès justifia son audace. Envoyé par le duc d'Urbin en ambassade près de Henri VIII, roi d'Angleterre, il sut plaire à ce farouche monarque, et fut décoré par lui de l'ordre de la Jarretière. Jules II, Léon X, Louis XII, Charles-Quint, et Clément VII lui donnèrent des preuves de leur estime et de leur amitié. Léon X eut l'intention de le décorer du chapeau de cardinal. Clément VII le nomma son plénipotentiaire à la cour de Charles-Quint ; et cet Empereur le nomma évêque d'Avila. Charles avait précédemment témoigné une confiance sans bornes à Castiglione, en déclarant qu'il le prendrait pour son second, si son duel avec François I avait lieu. Il n'est pas probable que l'heureux adversaire du roi de France eut sérieusement le dessein de le combattre en champ clos ; mais cette anecdote prouve du moins quelle réputation Castiglione s'était acquise dans le métier des armes.

Avant d'entrer dans les ordres, Castiglione avait épousé Hippolyte Torella, célèbre par sa beauté et par ses talens poétiques. Cette union fut heureuse; mais elle fut rompue, après quatre années, par la mort de Torella. Le chagrin que Castiglione éprouva dans cette circonstance ne contribua pas peu à lui faire embrasser l'état ecclésiastique.

Castiglione a laissé plusieurs morceaux de poésie italienne ou latine, qui furent très-estimés dès l'instant qu'il les publia. Il ne faut pas, sans doute, souscrire tout-à-fait au jugement de J. C. Scaliger, qui, outré dans ses éloges comme dans ses critiques, affirme que Castiglione réunit la force de Lucain à la pureté de Virgile; mais on estimera toujours le tour noble et délicat qu'il donne à ses pensées. Ses élégies, en particulier, offrent de la grâce et du sentiment. Enfin, il est un des bons poètes qui ayent honoré le commencement de ce seizième siécle, où les Muses italiennes brillèrent du plus grand éclat.

Castiglione a écrit en prose *le Courtisan*, que les Italiens appellent un *Livre d'or*. Quand on ne connaîtrait l'auteur que par ce qui vient d'en être dit, on concevrait sans peine qu'il était très-capable de traiter un pareil sujet. L'ouvrage présente une suite de pensées fines ou profondes, exprimées avec un agrément qui se retrouve en partie dans la traduction française, quoique, selon l'usage, elle soit très-inférieure à l'original. — Castiglione mourut à Tolède, en 1529, âgé de 51 ans. D. D.

CASTRUCCIO.

C. del.t — Landon dirax.t

BIBLIOTECA NAZIONALE UN...

CASTRUCCIO.

Castruccio Castracani, l'un des plus grands généraux et des plus habiles politiques du quatorzième siécle, naquit à Lucques vers 1283, et ne connut jamais ses parens. Exposé dès le jour de sa naissance, il fut recueilli par un vieux chanoine et sa sœur qui prirent soin de son éducation, l'adoptèrent, et lui donnèrent le nom de Castracani, famille illustre de Lucques dont ils étaient les seuls restes. Castruccio montra dès son enfance le penchant le plus décidé pour les armes. Dès l'âge de 15 ans, il s'attacha à Cuinigi qui était à Lucques le chef des Gibelins, ou partisans de l'empereur; par sa conduite et ses talens, il mérita sa confiance et le remplaça après sa mort.

Avec le secours d'Uguccione, tyran de Pise, il chassa de sa patrie les Guelfes, ou partisans du pape, et se défit de ceux de ses ennemis qu'il redoutait le plus. A la tête des troupes de ce même tyran, il remporta une victoire signalée sur les Florentins. Ses succès excitèrent la jalousie d'Uguccione, et il ne chercha plus que l'occasion de faire périr Castruccio; mais celui-ci le prévint, l'obligea de prendre la fuite, et se fit nommer prince de Lucques et souverain de Pise, vers l'an 1320. Il affermit son gouvernement par la terreur, ne connut point la clémence, et ne se fit jamais un scrupule d'employer

le fer ou le poison, pour se débarrasser de tous ceux qu'il croyait pouvoir prétendre à l'autorité.

La ville de Pistoie était déchirée par deux factions; Castruccio traita avec les deux chefs, à l'insçu l'un de l'autre, les assassina tous les deux, fit massacrer les principaux de leurs partisans, et, par cette atroce perfidie, se rendit maître de la ville. Il alla ensuite à Rome rétablir le parti de l'empereur qui y avait le dessous, et y fut nommé sénateur. A son retour, il défit les Florentins qui, pendant son absence, avaient fait soulever Pistoie, et versa des flots de sang à Pise, où une conjuration s'était formée contre lui. Peu de temps après, il vainquit encore, au passage de l'Arno, les Florentins qui avaient réuni contre lui une armée de 40,000 hommes; à peine un tiers put-il échapper au carnage. La fatigue que Castruccio éprouva dans cette action, lui causa une maladie à laquelle il succomba en 1340, à l'âge de 47 ans, sans témoigner aucun remords sur les moyens atroces dont il s'était servi pour s'élever et se soutenir au rang suprême.

Machiavel a écrit la vie de Castruccio, et lui a donné les plus grands éloges, vraisemblablement dans le dessein de justifier par cet exemple ses maximes inhumaines et sanguinaires. Castruccio était digne par sa férocité et sa perfidie de servir de modèle au *Prince* du Politique florentin.

M.

CATHERINE DE MÉDICIS.

M. del.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EM... NAPOLI

CATHERINE DE MÉDICIS.

Catherine de Médicis, reine de France, eut de grands défauts et de grandes qualités. Elle était belle, d'une taille majestueuse et d'un abord prévenant; protectrice des arts qu'elle aimait, sa cour leur fut toujours ouverte, mais son imagination ardente et son avidité pour les plaisirs donnèrent à son règne un goût de galanterie qui fut poussé jusqu'à la licence. Catherine était plus circonspecte qu'entreprenante; au défaut de la mâle vigueur d'un chef, elle avait toute l'astuce de son sexe et de son pays. Elle ne fut ni méchante pour le plaisir de l'être, ni bonne par principe ou par une pente naturelle; ses vertus et ses vices dépendirent toujours des momens et des circonstances. Aujourd'hui favorable aux Religionaires demain renduc aux Guises, elle varia sans cesse dans ses projets et dans ses opinions. Fille unique et héritière de Laurent de Médicis, deuxième du nom, mort en 1519, elle naquit à Florence, le 13 avril de la même année. Son mariage avec Henri de France, alors duc d'Orléans, et depuis dauphin et roi, fut traité à Marseille en 1533, et consommé à Paris au milieu des fêtes. Ce ne fut qu'après dix ans de stérilité que Catherine eut des enfans. Déja le Calvinisme naissant se répandait dans le royaume, malgré les édits, les

menaces, les gibets et les buchers ; déja même il comptait plusieurs prosélytes à la cour, lorsque Henri II mourut en 1559, et laissa Catherine régente avec quatre fils en bas âge. François II l'aîné, âgé de 16 ans, occupa le trône sous la tutelle de sa mère qui nomma au ministère le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, oncles maternels du jeune roi. Les persécutions contre les Calvinistes, interrompues par le changement de règne, se renouvelèrent alors. L'un deux, Anne du Boug, conseiller au parlement, est pendu et brûlé ; son parti irrité prend les armes ; le dessein est formé d'enlever le jeune roi et de renverser le ministère. La conjuration se découvrit, et les coupables furent exécutés aux yeux mêmes de Catherine et de toute sa cour. Le prince de Condé, regardé comme chef de parti, fut arrêté, mis dans les fers, et se vit prêt à payer de sa tête les craintes qu'il inspirait à la reine. La mort de François II, arrivée en 1560, fit naître quelques soupçons contre Médicis ; mais elle ne fut jamais convaincue. Régente de nouveau sous Charles IX, elle fait sortir le prince de Condé de prison, pour gagner le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, qui promet soumission entière. Les disgraciés rentrent en faveur ; bientôt le parti des Bourbons demande l'éloignement des deux ministres. Sacrifier les Guises, c'était se mettre elle et ses enfans à la merci de leurs ennemis qui, soutenus d'une ligue trop puissante, lui

faisaient appréhender une révolution dans la religion et dans l'état. Catherine eut donc recours à ses moyens ordinaires; elle négocia, se proposa pour médiatrice, et gagna du temps. Mais, lorsqu'elle vit que les Guises, excités sourdement par le roi d'Espagne, gagnaient le roi de Navarre, se réunissaient au connétable de Montmorenci, et se mettaient en état de se passer de sa protection, elle montra des égards pour les Calvinistes, et accorda à leurs instances le colloque de Poissy, époque remarquable dans notre histoire. Il s'ouvrit, le 9 décembre, en présence de Charles IX, de Catherine, de la noblesse et du clergé, et se passa en vaines délibérations. Un an après, les Réformés eurent permission d'officier en public. Cette liaison de la Reine avec eux effraya les Catholiques; ils appelèrent à leur secours François de Guise, alors éloigné de la capitale. Son retour à Paris fait trembler la Reine qui craint d'être écrasée par sa puissance; elle se jette elle et son fils sous la sauve-garde du prince de Condé. Forcée, peu après, de se remettre entre les mains des Guises qui viennent chercher le roi à Fontainebleau où elle l'avait fait venir, elle favorise toujours Condé en secret; aussi les ordres de la cour aux gouverneurs des provinces n'avaient ni liaisons ni suite. Les lettres du Duc, dit Tavannes, portaient qu'il fallait tout tuer; celles de la Reine qu'il fallait tout conserver. Le parti des Réformés s'accroissait de jour en jour; les meur-

tres, les pillages, les incendies se succédaient. Catherine, qui vit les Calvinistes devenus formidables, se rangea de nouveau et pour toujours du côté des Catholiques; elle fit proposer des arrangemens qui ne furent point acceptés, et déclara ce parti qu'elle venait d'abandonner, criminel de lèse-majesté. Deux fois on en vient aux mains, deux fois la paix est conclue, et deux fois la violation des traités ramène la guerre. La Reine assiége en personne Rouen, lieu de ralliement des confédérés; emportée de vive force, cette ville est livrée au pillage pendant trois jours. Le roi de Navarre, blessé à ce siége, survit peu de jours à sa blessure, et Guise, atteint d'un coup de pistolet par Jean Poltrot, lorsqu'il poussait la prise d'Orléans par ordre de Médicis, meurt en 1563. Condé, prisonnier de nouveau, n'est rendu à la liberté que sous condition de dissiper son armée. La Reine fait déclarer alors son fils majeur au parlement de Normandie. Après de nouveaux combats et l'assassinat de Condé par Montesquiou, capitaine aux gardes, Catherine, à force de négociations, de belles promesses et d'intrigues, fait accepter la paix aux confédérés pour la troisième fois; mais, en la proposant, elle avait déja le dessein de la rompre de la manière la plus tragique. Le crime ne lui coûtait rien pour dominer. Charles IX, de bonne foi, se liait avec les Calvinistes; Catherine les noircit dans son esprit. Ils veulent abolir, dit-elle, la religion catholique, s'emparer de

l'administration des affaires, et laisser le roi sans pouvoir ; elle le conduit au point d'approuver l'assassinat de l'amiral Coligny. Ce chef des Protestans ne fut que blessé légèrement ; il se plaignit à la cour ; la reine promit de faire poursuivre les criminels, tandis qu'elle l'accusait encore auprès du roi de fomenter de nouveaux troubles. Charles IX se laissa persuader, et l'on arrêta enfin le massacre général des Calvinistes ; Catherine se chargea d'en ordonner l'exécution fixée par elle-même au jour de Saint-Barthélemy, 24 août 1572. Personne n'ignore les détails de cette effroyable journée, dans laquelle manqua de périr Henri de Navarre que Catherine avait attiré à la cour, en lui faisant épouser Marguerite sa fille. Les malheureux Protestans, échappés au fer des bourreaux, se rassemblèrent à la Rochelle ; la guerre se ralluma encore, et Charles IX, succombant à une maladie funeste, sa mère fut régente pour la troisième fois. Les premiers jours de sa nouvelle administration furent marqués par un acte de vigueur qui pouvait effrayer les ennemis qui lui restaient ; elle fit condamner à mort Montgommeri, l'un des chefs les plus accrédités des Protestans. La mort du cardinal de Lorraine lui fut aussi attribuée. Une nouvelle ligue se forma, et Médicis tenta de regagner le jeune roi de Navarre. On attendait Henri III qui venait de quitter la Pologne pour prendre en France les rênes du gouvernement ; la Régente

avait pour but de tenir les affaires en équilibre jusqu'à l'arrivée du Roi; elle y réussit. Henri arriva, les guerres recommencèrent; mais Catherine n'eut plus que peu de part aux décisions, ainsi qu'elle avait paru le prévoir avec douleur. La journée des Barricades, en 1588, la rendit un moment nécessaire; Henri de Guise, fier de l'attachement du peuple, semblait braver la cour et le roi; tandis que les Parisiens éclataient en murmures contre leur souverain, il se promenait au milieu d'eux, et, par des manières prévenantes, s'attachait les esprits aigris par la sévérité royale. Catherine entama avec lui une négociation qui ne réussit pas. Quelque temps après Guise fut assassiné par l'ordre de Henri III, malgré la Reine qui trouvait le coup impolitique. Elle mourut en 1589. Cette femme, qui fit tant de bruit pendant sa vie, expira presque sans qu'on y songeât. Elle survécut à trois de ses fils; et vit le sceptre prêt à tomber des mains du quatrième. Elle ne paraît pas avoir eu plus de religion que de bonne foi, et se livra souvent à des pratiques superstitieuses. Enfin de quelque manière que l'on considère son caractère et ses actions, il faut la regarder comme une femme ambitieuse, que le desir de régner occupa sans cesse, et qui, n'ayant jamais fait un noble emploi de son pouvoir, reste sans excuse pour tous les crimes qu'il lui coûta.

B. A.

CATHERINE II.
Houbraken pinx.t
J. Landon direx.t
NAPOLI

CATHERINE I.ere DE RUSSIE.

Les parens de Catherine Alexiowna étaient de pauvres paysans, et subsistaient du travail de leurs mains, près de Départ, petite ville de Livonie. Elle y naquit le 5 avril 1689, devint orpheline à 15 ans, fut accueillie par un respectable ministre luthérien que la mort lui enleva, et, plongée dans l'indigence, elle prit le parti d'aller à Marienbourg; mais à peine y était-elle parvenue que la ville fut assiégée et prise d'assaut par les troupes du Czar. Catherine s'était cachée dans un four, un soldat l'y découvrit, s'en empara, et la vendit au général Menzikoff qui la plaça chez sa sœur.

Ce fut là que Pierre-le-Grand la vit pour la première fois; elle servait à table, et la beauté de sa taille, les agrémens de sa figure, la vivacité de ses réponses le frappèrent au point qu'il en devint éperdument amoureux: bientôt, il lui jura de ne jamais s'en séparer, lui tint parole; rendit public, en 1712, le mariage secret qu'il avait contracté avec elle en 1707, et la couronna solennellement en 1724.

Catherine était nécessaire au bonheur, à la santé, à la grandeur même du Czar: elle seule avait le talent de le distraire, de calmer ses emportemens, d'adoucir les douleurs auxquelles il était sujet. Elle

connaissait tous ses projets, le suivait dans toutes ses expéditions, et, sans ses conseils, il perdait à Pruth et ses états et sa gloire.

Jalouse de transmettre le diadême à ses descendans, elle souffrit l'exécution du Czarowitz Alexis que, sans doute, elle aurait pu arracher à la mort. Trop courageuse et trop politique pour convenir de son infidélité, elle ne poussa pas un soupir, ne répandit pas une larme, lorsque le Czar la força de voir sur l'échafaud le corps sanglant du jeune Français auquel il venait de faire trancher la tête, parce qu'il soupçonnait Catherine de l'aimer.

Déclarée souveraine impératrice de toutes les Russies en 1725, à la mort de Pierre-le-Grand, elle maintint les lois qu'il avait dictées, protégea les établissemens qu'il avait formés ou commencés, fit abattre les roues et les potences, institua l'ordre de S. Alexandre de Newski, et mourut à 38 ans, le 17 mai 1727, d'une hydropisie causée, dit-on, par des excès de vin de Tokai.

Grande et bien faite, belle et spirituelle, Catherine avait l'ame noble, l'esprit fin, le caractère ferme. On ne parlera point de ses faiblesses; elles sont effacées par le bien qu'elle a fait à la Russie, en coopérant à celui que le Czar ne cessa d'y faire.

D. F.

CATHERINE II.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

N. del! *Landon direx.*

CATHERINE II.

Il n'y a pas encore dix ans que Catherine II est morte. C'est trop peu de temps, pour que le partage soit bien fait de ce qu'il y a à louer ou à blâmer, de ce qui mérite l'admiration ou une juste horreur, dans un règne comme le sien. La postérité n'existe donc point encore pour cette princesse. Notre tâche n'est pas de la devancer. Nous nous bornerons à choisir quelques faits principaux parmi ceux qui sont reconnus. On trouvera, dans l'Histoire du docteur Tooke, ce qui honore le règne de Catherine; dans le morceau d'histoire, de Rhulière, ce qui est relatif à l'espèce de révolution par laquelle cette princesse s'empara du trône; dans son Histoire, par Castéra, les détails de sa vie et de son règne, jusqu'aux anecdotes les plus secrètes; dans les œuvres du roi de Prusse, Frédéric II, et dans les Mémoires secrets sur la Russie, des témoignages, des particularités qu'il faut lire avec quelque défiance, mais qui ajoutent aux lumières acquises d'ailleurs.

Passer d'une obscure principauté d'Allemagne à l'expectative du titre d'impératrice de Russie; chanceler, pendant près de 20 ans, au premier degré du trône, et sur le point d'en être repoussée, s'y asseoir à côté de son époux; presqu'aussitôt en précipiter ce même époux qui l'y

avait élevée, et parvenir à régner seule par de grands crimes et de grands dangers : se montrer supérieure à tous les dangers, égale aux plus grands succès, inaccessible aux remords : voir les obstacles s'aplanir, les périls se dissiper : régner avec éclat, pendant 34 ans, sur le plus vaste empire, en accroître l'étendue, la puissance, la considération au dehors, la civilisation au dedans : s'emparer de toutes les trompettes de la renommée, se faire célébrer par les plus beaux génies de son siécle, telle est en abrégé la vie politique de Catherine II.

Cette esquisse seule aurait de la grandeur. Elle est susceptible d'en acquérir beaucoup, si on la développe avec art, en choisissant les traits. C'est ce qu'a fait Voltaire. Mais on lui reproche d'avoir été, pour Catherine, courtisan adulateur et non historien ; d'avoir voilé la vérité, outragé la morale, dans le récit de la fin tragique de Pierre III.

Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst, née, en 1729, dans la Poméranie prussienne et dans la ville de Stettin, dont le prince son père était gouverneur, épousa le duc de Holstein, son parent, que l'impératrice Elizabeth, fille de Pierre I, avait choisi pour héritier présomptif. Des circonstances indifférentes à l'histoire avaient décidé ce mariage qui était bien au dessus des espérances de la maison d'Anhalt-Zerbst. Quand il fut arrêté,

on fit abjurer à la jeune princesse le luthéranisme pour la religion grecque, et elle prit le nom de *Catherine Alexiewna.*

Le grand-duc et elle s'aimèrent, dès qu'ils se virent. Mais la petite vérole, dont le prince fut attaqué, l'ayant rendu presque hideux, de beau qu'il était, rompit le charme, pour la future grande-duchesse. Il n'aurait pas duré, sans cela, à cause des oppositions de goûts et de caractères. Catherine avait l'esprit cultivé: le grand-duc avait de l'esprit naturel, mais sans aucune culture. Il rougissait de la supériorité de sa femme; celle-ci sentait péniblement l'infériorité de son époux. Catherine aimait les arts libéraux, les jouissances de l'esprit; Pierre trouvait le suprême bonheur à porter l'uniforme prussien, à commander l'exercice à la prussienne, à copier, avec une affectation puérile, l'air, les manières, le ton du roi de Prusse, Frédéric II. Ces causes, et quelques autres encore, mirent bientôt du froid entre les deux époux, et dès la première année (1745) ils avaient de l'éloignement l'un pour l'autre. Les courtisans entretinrent ces principes. On indisposa l'impératrice contre le grand-duc, son neveu. Confiné dans la société de ses officiers, il y contracta l'habitude de s'enivrer. Des bizarreries et des ridicules aidèrent encore à le déconsidérer.

Jusqu'en 1752, Catherine paraît ne s'être occu-

pée que de se faire des partisans. Cette année est l'époque de sa première intrigue amoureuse. *Soltikoff*, un des chambellans du grand-duc, la rendit sensible. Aux grâces de sa personne, il joignait un esprit plus cultivé que la plupart des Rûsses de la cour. Cette intrigue a l'intérêt d'une première passion et rentre dans les faiblesses ordinaires. Elle dura environ trois ans ; et, quoiqu'elle eût été pénétrée, elle ne causa que des orages domestiques qui furent habilement écartés. Cependant l'amant fut éloigné, au grand regret de Catherine.

Le polonais Poniatowski lui succéda, en 1755. Cette fois Catherine ne garda plus de mesure. Après avoir été la seule personne de la cour qui l'ignorât, le grand-duc acquit enfin la preuve de ce désordre. Il en fut consterné : il sollicita l'impératrice de punir Poniatowski d'une manière éclatante, et renonça aux égards qu'il avait conservés pour sa femme. La cour s'attendant à des effets terribles du courroux du prince, s'éloigna de la grande duchesse, qui vécut dans l'isolement jusqu'en 1762. La force de son caractère l'ayant aidée à sortir de cette crise, elle s'occupa de ce qui devait arriver à la mort d'Elizabeth, dont la santé déclinait beaucoup. Alors enceinte, à l'insçu de son époux, Catherine se couvrait d'un grand voile, pour déguiser sa grossesse, et allait, tous les jours, dans les églises prier pour l'impératrice malade, affectant les pra-

tiques les plus minutieuses de la religion grecque, afin de se concilier la faveur populaire. Elizabeth mourut, en 1762, et le grand-duc lui succéda, sous le titre de Pierre III. Catherine, retirée dans un palais, à quelque distance de Pétersbourg, méditait les moyens de se mettre à la place du nouvel empereur. Celui-ci avait laissé percer l'intention de faire déclarer illégitime son fils Paul Pétrowitz, de répudier la mère, et d'épouser la maîtresse qu'il avait prise, depuis l'inconduite connue de la grande-duchesse. Catherine le devança. Elle enveloppait alors ses galanteries du plus profond mystère. Ayant reconnu de l'audace dans un de ses favoris, Grégoire Orloff, elle lui fit part du projet de détrôner Pierre III. Grégoire avait deux frères soldats dans les gardes : il les dirigea vers ce but. Une jeune femme de 18 ans, d'une audace inouie (la princesse Daschkoff, sœur de la maîtresse de l'empereur) faisait mouvoir une autre branche de la conspiration, et Catherine rattachait à son projet quelques anciens courtisans qui avaient des vues coïncidantes. La conspiration fut découverte à Pétersbourg, dans la soirée du 8 juillet 1762, par l'indiscrétion involontaire d'un soldat. Mais l'empereur était à une maison de plaisance. Les conspirateurs prirent le parti de brusquer, sur le champ, l'exécution. A 2 heures après minuit, la princesse Daschkoff et Grégoire Orloff envoyèrent chercher Cathe-

rine, qui s'évada du château de Pétershoff avec une femme seule : Alexis Orloff et un soldat l'attendaient avec une voiture; Alexis prend les rênes, et presse les chevaux; mais ils s'arrêtent en route, d'épuisement. Catherine court à pied, et dans une charrette de paysan. Elle arrive, à 7 heures du matin, à Pétersbourg, dans le carrosse de Grégoire Orloff que l'inquiétude avait fait courir à sa rencontre. Trois compagnies des gardes l'attendaient; elle dit à cette poignée d'hommes que l'empereur voulait la faire tuer, cette nuit même, et qu'elle vient réclamer leur protection. Dans l'espace de deux heures, deux mille soldats l'entourent et se prononcent en sa faveur. La multitude s'y joint. L'archevêque de Novogorod, qui était de la conspiration, sacre aussitôt Catherine impératrice. Sa petite armée s'avance au devant de l'empereur, qui rejette les conseils sages et énergiques, comme il avait négligé plusieurs avertissemens salutaires, et ne suit que sa faiblesse. Il s'en remet à la discrétion de Catherine : l'on obtient de lui une abdication : on lui promet de ne le garder que peu de temps aux arrêts : mais six jours après, Alexis Orloff et un nommé Téploff vinrent lui annoncer sa délivrance, et lui demander à dîner : pendant que son compagnon occupe l'empereur, Alexis Orloff verse un breuvage préparé par un médecin de la cour, nommé *Crousse*. Le malheureux Pierre le boit, et ne

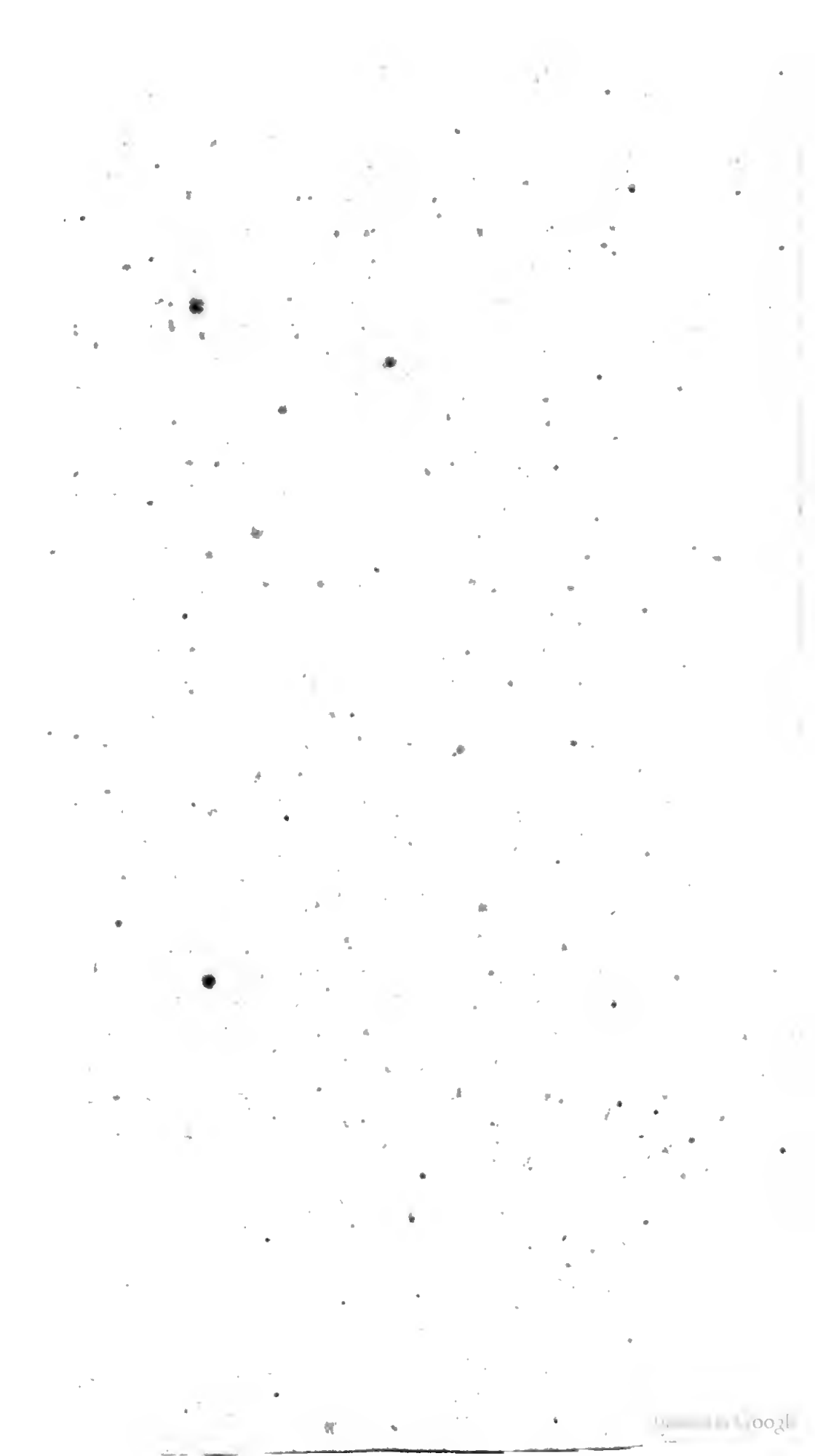
tarde pas à ressentir des douleurs violentes. Il en refuse un second verre. Alors Orloff le terrasse. Il lui pressait la poitrine avec les genoux, et lui serrait la gorge avec les mains, lorsque le plus jeune des princes *Baratinski* entra. Aidé de Téploff, il passa une serviette, avec un nœud coulant, autour du col de l'empereur, qui fut étranglé. Alexis Orloff courut apprendre à l'impératrice ce qui s'était passé. Elle allait se montrer à la cour: sa figure ne parut point altérée: elle fut gaie, dîna en public, et reçut le soir. Le lendemain, elle se fit annoncer, à table, la mort de l'empereur, répandit des larmes, et donna toutes les marques de la douleur. Catherine était alors âgée de 34 ans.

L'assassin Baratinsky fut nommé grand maréchal de la cour, et l'impératrice lui fit dans la suite épouser nne princesse, parente de ce même Pierre III qu'il avait étranglé. Ce n'est pas que Catherine n'ait manqué quelquefois de reconnaissance, même envers des chefs de la conspiration. Voltaire fut prié par elle de diminuer la part qu'y avait eue la princesse Daschkoff, de n'attribuer le succès qu'à la sagesse et au courage de Catherine, et Voltaire lui obéit.

L'assassinat du jeune prince Ivan, à qui le trône appartenait, est imputé à Catherine, comme celui de Pierre III, et n'est guères moins affreux. Il eut lieu, en 1764, dans la forteresse de *Schlue-*

serbourg. Catherine fut menacée plus d'une fois de subir le sort de son mari ; elle éprouva en public des témoignages très-prononcés de haine et de mécontentement. Mais elle employa toutes les ressources de son immense pouvoir, de son esprit et de son caractère, qui avaient de la force et de l'habileté, à couvrir, par la splendeur et l'éclat de son règne, les moyens qu'elle avait employés pour régner. Elle courtisa Voltaire, d'Alembert, Diderot, Buffon, etc., qui le lui rendirent. Elle fit des choses réellement grandes : une compagnie de savans rechercha, par ses ordres, dans toutes les parties de l'empire, des renseignemens propres à le faire prospérer. Elle améliora le sort de ses sujets, en réformant l'administration de la justice, d'après des principes d'équité et de philosophie. Elle augmenta la masse de la richesse industrielle, ouvrit de grands débouchés au commerce, créa, perfectionna, multiplia les établissemens d'instruction. Ses armées acquirent de la gloire sur terre et sur mer. Ses états s'agrandirent des dépouilles de la Turquie et de la Pologne. Ces imposans résultats sont mêles de crimes, de beaucoup de faiblesses et de désordre d'administration. Mais Catherine n'en ressemble pas moins à l'antique Sémiramis avec laquelle on l'a comparée justement. Elle mourut d'apoplexie, le 6 novembre 1796, âgée de 67 ans.

J.



CATINAT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Delarmessin del.t *Landon direx.t*

CATINAT.

Catinat réunit par un rare assemblage,
Les talens du guerrier et les vertus du sage.

Dans cette foule de génies célèbrès en tout genre, dit la Harpe, qui firent l'ornement d'un seul règne, on observe avec étonnement un homme qui, prenant sa place au milieu de tous ces grands hommes, sans avoir rien qui leur ressemble, et sans être effacé par aucun d'eux, forme seul avec tout son siécle un contraste frappant. C'est *Nicolas* de Catinat. Né à Paris, en 1637, d'une famille de robe, il fut d'abord avocat, perdit une cause qu'il croyait juste, et prit le parti des armes. Il était lieutenant de cavalerie en 1667, lorsqu'une action d'éclat au siége de Lille le fit remarquer de Louis XIV qui le plaça dans le régiment des Gardes; ce fut le commencement de sa fortune. Il fut élevé par degrés, mais rapidement, jusqu'aux premiers grades de l'armée, servit sous le grand Condé, et devint son disciple et son ami. Blessé à la bataille de Senef, le prince lui écrivit: *Il y a si peu de gens faits comme vous, qu'on perd beaucoup quand on les perd.* Catinat commanda en Italie en 1690. Il avait en tête Victor Amédée et cet Eugène déja célèbre, et qui depuis le devint encore plus par ses victoires sur les Français: il les battit à Stafarde et à la Marsaille, et fut fait maréchal de France en 1693. Luxembourg et lui étaient alors les deux généraux

les plus estimés de l'Europe. En 1697, il prit part aux négociations de Riswick, et conclud le traité de paix avec le duc de Savoie. La guerre de la succession le rappela en Italie. Il était le dernier de cette célèbre école de grands généraux auxquels Louis XIV avait dû tant de gloire. Le ministère avait changé; à Louvois avait succédé Chamillard; la composition et la discipline des armées n'étaient plus les mêmes. Catinat, estimé mais sans crédit, contrarié dans ses plans par un ministre ignorant et entêté, désobéi par ses généraux et trahi par Vaudemont, fut forcé, après le combat de Carpi, de reculer devant Eugène. On profita de cet échec pour le calomnier auprès du roi. L'hypocrisie et l'intolérance régnaient alors à la cour, et la réputation d'incrédulité avait déja fait perdre au maréchal une partie de la confiance due à ses talens : la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon, par des motifs différens, lui firent ôter le commandement que l'on donna à Villeroy. Catinat reçut cet affront sans murmurer ; *les méchans seraient outrés*, écrivait-il, *s'ils savaient jusqu'où va mon intérieur à ce sujet :* il fit plus encore, il servit avec zèle sous le général qui le remplaçait, et qui ne daignait pas même le consulter. Forcé d'attaquer à Chiari, il exécuta avec vigueur des ordres qu'il désapprouvait, et ramena plusieurs fois les troupes à la charge : *il est vrai que la mort est devant nous*, répondait-il aux

représentations de ses officiers, *mais la honte est derrière.* Quoique blessé dans l'action, il se chargea de la retraite, quitta ensuite l'armée, et vint à Versailles rendre compte de sa conduite, sans se plaindre de personne. Catinat s'était retiré dans sa maison de Saint-Gratien près Saint-Denis. Les instances du roi l'en tirèrent, et il consentit à aller prendre le commandement de l'armée d'Alsace. *Votre présence suffira,* lui dit Louis XIV, et il partit; comme il répondit *j'y vais,* lorsque ce prince lui témoigna le desir qu'il se rapprochât de Chamillart. Celui-ci ne servit pas mieux Catinat en Alsace qu'il ne l'avait servi en Italie. Villars, dont la conduite fut au moins justifiée par des succès, ne voulut agir que d'après ses vues, et le maréchal, désormais inutile, quitta l'armée. Rendu à sa demeure champêtre, il y porta son goût dominant, la réflexion et la simplicité, passa le reste de ses jours au milieu des habitans de la campagne, de sa famille et de quelques amis, et mourut en 1712. Le désordre des finances ayant fait suspendre le payement de sa pension de 12,000 liv., seul fruit de ses longs services, il ne lui resta pour vivre qu'un patrimoine modique qu'il n'avait point augmenté.

L'admirable simplicité de ce grand homme; son éloignement de toute ostentation, de toute brigue, de tout esprit de rivalité; son inaltérable égalité d'ame et sa raison supérieure lui assignent un

rang à part dans le siécle fameux auquel il appartient. Il s'était élevé par dègrés, sans cabale et sans intrigue, a dit l'historien de ce siécle; philosophe au milieu de la grandeur et de la guerre, ces deux grands écueils de la modération, libre de tous préjugés, et n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser. Il vécut toujours aussi ennemi de l'intérêt que du faste; la galanterie et le métier de courtisan furent ignorés de lui. Il n'y a peut-être jamais eu de guerrier qui ait donné à cette profession un caractère plus noble et plus respectable. Les troupes joignaient à leur confiance dans ses talens, une vénération profonde pour ses vertus et un tendre intérêt pour sa personne : elles l'appelaient *le père la pensée*, pour désigner cette justesse et cette maturité de vues, cette sûreté d'opérations qui, ne donnant jamais rien à la vaine gloire, semblait ne laisser à la fortune que ce qu'on ne peut lui ôter. Catinat avait dans l'esprit une application et une activité qui le rendaient capable de tout; ses ennemis avouaient qu'il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il refusa le cordon bleu; sa famille s'en plaignit, et il lui répondit : *si je vous fais tort, rayez-moi de votre généalogie.* C'est peut-être la seule fois qu'il ait laissé entrevoir le sentiment de sa supériorité. Ce grand homme, qu'on avait tant accusé d'impiété, mourut, en disant, *mon Dieu! j'ai confiance en vous.*

CATON LE CENSEUR.

NAPOLI

Landon direx!

CATON LE CENSEUR.

Caton, surnommé Marcus, naquit à Tusculum, vers l'an 234 avant J. C., d'une famille obscure qu'il rendit illustre. Son père, brave soldat et guerrier plébéien, lui avait ouvert la carrière de la gloire, en lui transmettant le souvenir et les preuves de distinctions honorables qui l'avaient tiré de la foule.

Comme la plupart des hommes extraordinaires il n'eut point d'enfance. Eloigné de Rome il en étudiait l'esprit, il acquérait les connaissances nécessaires pour y briller un jour. A dix-sept ans, et lorsque l'Italie tremblait sous Annibal, il se jeta au milieu des légions; une valeur intrépide, un son de voix qui portait la terreur dans l'armée ennemie, et qui ranimait la confiance de ses compatriotes, une physionomie qu'on eut prise pour celle du dieu Mars, une frugalité qui rappelait les premiers jours de Rome, le rendirent l'admiration des soldats, et annoncèrent aux chefs qu'il les remplacerait dignement.

Les plus petites circonstances servent quelquefois à développer un grand caractère. Caton habitait dans le voisinage de la métairie de Manius Curius, que trois triomphes et la gloire d'avoir chassé Pyrrhus de l'Italie n'avaient rendu ni plus opulent ni plus fastueux. Il voyait la chaumière qu'un grand homme avait ennoblie; et ce sanctuaire d'une pauvreté honorable augmentait en lui l'amour du travail, l'horreur de la mollesse, et la noble ambition de la gloire.

Il fut conduit à Rome par Valérius Flaccus, dont il devint bientôt le concurrent et le collègue. Le philosophe Longin a écrit, dans son *Traité du Sublime*, que les grands caractères se décelaient toujours par de grandes et sublimes pensées ; tel fut Caton. Ses discours étaient semés de traits qui se gravaient fortement dans la mémoire; ses sentences étaient pleines de force et de dignité ; et ses sarcasmes, ses traits de satire, accablaient ceux qui avaient le malheur de les mériter. Quelquefois aussi, par quelques mots pleins de sens et de raison, il empêchait une horrible injustice. Après la ruine de l'Achaïe, le sénat refusait aux exilés la satisfaction de revoir leurs pénates. « On croirait, dit Caton, que nous « n'avons rien à faire, lorsque l'on nous voit disputer « toute une journée pour savoir si les ossemens des « vieillards grecs seront couverts par nos fossoyeurs « ou par ceux de leur pays ». Lorsqu'il fut nommé consul, le commandement de l'armée d'Espagne lui échut ; il triompha des Barbares autant par la prudence que par les armes. Il fut forcé de prendre les Celtibériens pour auxiliaires : ceux-ci exigèrent une somme considérable, qu'il promit, et la victoire lui permit de remplir ses engagemens. Il se montra libéral envers ses soldats, auxquels il partagea tout le butin, sans se réserver rien pour lui. Le grand Scipion, ennemi des plébéiens, haïssait dans Caton un homme nouveau, qui effaçait les noms les plus illustres. A force de brigues, il parvint à le remplacer en Espagne ; mais il ne put lui ravir l'avan-

tage d'honorer les derniers jours de son pouvoir par la soumission des Lacéténiens. Il obtint le triomphe à son retour, et puisant de nouvelles forces dans de légitimes récompenses, il partit aussitôt pour combattre le roi Antiochus, et fit dans cette guerre, où il commandait sous le consul Glabrion, en qualité de tribun militaire, des prodiges de valeur, de prudence, d'audace, qui assurèrent la victoire aux Romains.

La censure était, de toutes les magistratures romaines, la plus imposante. On n'échappait à son pouvoir ni par le rang, ni par la naissance, ni par les services. Caton, dans ce poste difficile, dont la haine des nobles voulait l'exclure, se comporta avec une fermeté, un courage, une impartialité, qui lui acquirent une gloire immortelle. Il humilia l'orgueil des grands, flétrit les pervers, imposa le luxe; et le peuple reconnaissant lui éleva une statue, dont l'inscription portait, qu'il avait rétabli la dignité de la république, et lui avait rendu ses plus salutaires institutions. Caton provoqua la ruine de Carthage, contre l'avis de Scipion Nasica, et vit la troisième guerre punique s'allumer, mais ne fut témoin ni de ses brillans résultats, ni de la chute d'une république qui fit plus de mal à Rome en périssant qu'elle ne lui en avait fait dans toute sa gloire. Il mourut à 86 ans.

Caton l'ancien se distingua par tous les genres de mérite; il fut habile cultivateur, jurisconsulte profond, grand général, orateur véhément, ami passionné des sciences et des lettres. Plusieurs ouvrages

attestaient son talent et son érudition. Il eut les vertus d'un Romain, celles qui ne consistaient ni dans des passions douces ni dans l'amour de l'humanité, mais dans le mépris des autres peuples, dans un patriotisme qui n'était que le desir d'occuper un des premiers rangs dans une république dont les citoyens étaient les monarques d'une partie de l'univers. Dur jusqu'à la férocité, Caton fit périr en Espagne six cents soldats qui avaient quitté leurs drapeaux ; avare jusqu'au dernier degré de barbarie, il vendait ses esclaves qui avançaient en âge, pour ne point les nourrir lorsqu'ils étaient vieux ; implacable ennemi, il ne pardonnait point à ceux qui l'avaient offensé. Trop peu politique pour embrasser un vaste avenir, il ne vit point que la ruine de Carthage, qu'il provoquait, ôterait à Rome une rivale qui pouvait occuper l'activité et le génie de ses principaux citoyens, et les empêcher de tourner contre la patrie de dangereux talens : il aurait dû prévoir qu'un nouveau Scipion serait un César. Cicéron loue Caton l'ancien avec enthousiasme ; mais il est facile de saisir le motif de ces éloges sans restriction : c'était comme lui un homme nouveau ; comme lui il avait eu à lutter contre l'orgueil des patriciens ; tous deux avaient eu les anciennes institutions à défendre contre des ambitieux et des novateurs ; enfin Caton d'Utique, l'objet de l'admiration de Cicéron, était issu du même sang que Caton ; et la gloire du dernier neveu ajoutait à celle de l'aïeul.

L.....e.

CATON D'UTIQUE.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Landon direx.t

CATON D'UTIQUE.

Marcus Porcius Cato, arrière-petit-fils de Caton le Censeur, naquit l'an 660 de Rome, et donna dès son enfance des marques de cette inflexibilité de caractère qui le distingua par la suite. Il s'attacha principalement à l'étude de la philosophie stoïque; mais il ne négligea ni l'éloquence, qu'il croyait utile pour la chose publique, ni les exercices du corps, pour se mettre en état de supporter les fatigues de la guerre. Admirateur des mœurs antiques, il cherchait à les ramener par son exemple, et ne faisait usage de ses richesses, qui étaient considérables, que pour rendre service à ses amis. Sa tendresse pour son frère était extrême, et malgré le stoïcisme dont il faisait profession, la douleur qu'il témoigna de sa mort fut portée à l'excès.

Caton, nommé questeur, rétablit l'ordre dans le trésor public, fit rendre, par les assassins que Sylla avait employés dans ses proscriptions, les sommes qu'ils avaient reçues de lui, et même en fit condamner quelques-uns à la mort. Il se joignit à Cicéron lors de la conjuration de Catilina, s'éleva avec force contre César, qui voulait sauver les conjurés, et décida leur supplice. Caton, brûlant pour sa patrie du zèle le plus pur, et sans cesse en garde contre l'ambition de ceux qui cherchaient à l'opprimer, soutenait autant qu'il était en lui les lois et la liberté expirantes. Inaccessible à la crainte

et à l'espérance, il rejeta l'alliance de Pompée, en disant que Caton ne donnerait jamais d'otages contre sa patrie. Il osa seul s'opposer à César, lorsque celui-ci proposa la loi agraire : dans cette occasion Caton fut arraché de la tribune et traîné en prison; mais il fut inébranlable, et César, honteux lui-même de sa violence, donna ordre de le relâcher. Pour éloigner Caton, César et Clodius le firent choisir pour aller rétablir les bannis à Byzance, et prendre possession de l'île de Chypre, confisquée sur le roi Ptolémée Lathyrus, qui mourut sur ces entrefaites. Caton prit autant de précautions pour recueillir les trésors de ce prince que si sa probité eût été suspecte. Il ne s'en rapporta qu'à lui-même pour les conduire à Rome, et refusa les honneurs qui lui furent décernés à cette occasion.

Cependant le triumvirat s'était formé entre César, Pompée et Crassus. Caton demanda la préture pour s'opposer à leurs desseins. Il fut exclu par leurs intrigues, et, pour la seconde fois, arraché de la tribune, et traîné par les licteurs jusqu'aux portes de la prison. Il fut cependant nommé préteur l'année suivante, et fit rendre une loi contre la brigue. Cette loi mécontenta le peuple, qu'elle privait des libéralités des candidats, et Caton fut insulté jusque sur son tribunal. Un an après, forcé par les circonstances, et convaincu qu'un gouvernement quel qu'il soit est préférable à l'anarchie, il consentit à ce que Pompée présidât aux élections, et même à ce qu'il fût seul nommé consul, et ne lui refusa pas ses

conseils. Il sollicita lui-même alors le consulat, dans le dessein de rendre au sénat et au peuple l'autorité qu'ils avaient perdue ; mais le peuple, craignant sa sévérité, lui préféra ses compétiteurs. Caton n'en parut point affecté : il se refusa néanmoins aux instances de Cicéron, qui le pressait de se mettre de nouveau sur les rangs.

Peu de temps après, César marcha contre Rome. A cette nouvelle, Caton, qui depuis long-temps avait deviné ses projets, et les avait dévoilés au sénat et à Pompée, fut d'avis de remettre toute l'autorité entre les mains de ce dernier, et le suivit lorsqu'il abandonna la ville. Il était alors peut-être le seul entre tous les Romains qui fût encore attaché à la république ; et la prévoyance des malheurs que devait entraîner la guerre civile le plongeait dans la tristesse la plus pofonde. Chargé par Pompée de la défense de Dyrrachium, il ne se trouva point à la bataille de Pharsale. Après la défaite de ce général, il s'embarqua pour aller le rejoindre en Egypte ; et sur la nouvelle de sa mort, il se rendit à travers les sables de la Libye à la cour de Juba, roi de Numidie, où Metellus Scipion et Varus se disputaient le commandement. Caton termina le différent, en se mettant sous les ordres de Scipion, et soutint auprès de Juba la dignité du nom romain. Il sauva les habitans d'Utique que l'on voulait faire périr comme partisans de César, et se renferma dans cette ville. Il ne tarda pas à se repentir d'avoir cédé le commandement à Scipion. Celui-ci ayant dédaigné ses

avis, fut mis en fuite à Thapsus, et César marcha contre Utique. Caton voulut d'abord la défendre, mais il ne trouva personne qui fût disposé à le seconder. Résolu dès-lors à mourir, il employa tous ses soins pour assurer la retraite des sénateurs qui l'avaient accompagné. Il exhorta les habitans d'Utique à sauver leur ville, en se soumettant promptement, mais il leur défendit de parler de lui à César. Il soupa tranquillement, chercha à détourner ses amis de l'idée de son projet, donna ses ordres, et se mit à lire sur son lit le livre de Platon *de l'immortalité de l'âme*. Surpris de ne point trouver au chevet de son lit son épée, il la redemanda avec violence, s'emporta contre son fils qui l'avait fait ôter, et l'accusa de vouloir le livrer sans armes à César. On lui rendit son épée; il en examina la pointe, dit : « Je « suis à présent mon maître », puis il lut une seconde fois le traité de Platon, et s'endormit d'un profond sommeil. Vers le point du jour, après s'être assuré que tous ceux qui l'intéressaient étaient en sûreté, il se frappa de son épée, mais sans pouvoir se donner la mort. Son fils et ses amis accoururent au bruit; et un médecin, son affranchi, chercha à panser la plaie, mais Caton reprenant ses sens le repoussa, rouvrit sa blessure et expira à l'âge de quarante-huit ans. César se plaignit de ce que Caton lui avait envié la gloire de lui sauver la vie, et fit grace à son fils.

M.

CANDISH.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

N. pinx.t *Landon direx.t*

CANDISH.

Thomas Cavendish ou Candish, gentilhomme anglais, naquit dans la province de Suffolk; on ignore en quelle année, mais on sait que très-jeune encore il servit son pays avec distinction, et qu'en 1586 il entreprit un voyage autour du monde avec trois navires et cent vingt hommes. Après avoir essuyé les tempêtes les plus violentes, il aborda le continent de l'Amérique à quarante degrés de la ligne vers le sud, pénétra dans le détroit de Magellan, et relâcha sur un rivage qu'il nomma *le Port-Desiré*. De là, il fit voile vers les îles des *Pingouins*, et visita Philippeville, plage abandonnée, dans laquelle il trouva des canons que les habitans y avaient enfouis. Comme quelques années avant plusieurs espagnols y étaient morts de besoin, Cavendish, en partant, lui laissa le nom de *Port de Faim*, et donna celui d'*Elizabeth* à une baie de sable sur laquelle il séjourna. Après avoir passé le cap le plus austral de cette contrée, et qu'il appela le cap *Frauward*, il découvrit, à deux lieues de la baie dont on vient de parler, une rivière qui coule au milieu d'une plaine couverte d'un gazon toujours frais, d'un grand nombre d'arbres toujours verts, chose remarquable dans un pays hérissé de rochers et de montagnes. Elles étaient habitées par des sau-

vages qui vivaient de chair humaine, et l'on trouva dans leurs cabanes des couteaux, des sabres qui vraisemblablement avaient appartenu aux malheureux dont ils avaient fait leur affreuse nourriture.

Malgré toutes les contrariétés que Cavendish éprouva pendant ce voyage qui ne dura que deux ans, il rentra au port de Plimouth avec des richesses considérables : dans l'espoir de les augmenter, il se remit en route avec cinq bâtimens; mais un ouragan le jeta sur les côtes du Brésil où, bientôt après, il périt à la fleur de son âge, l'an 1591.

F. D.

CAYLUS.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Cochin Fils del.t *Landon direx.t*

DE CAYLUS.

Anne Claude Philippe de Tubière, comte de Caylus, naquit à Paris en 1692. Entré au service de bonne heure, pendant la guerre de la succession d'Espagne, il se distingua en Catalogne, et surtout au siége de Fribourg. Après la paix de Rastadt, De Caylus voulant mettre ses loisirs à profit, entreprit le voyage de Grèce et celui d'Italie. La vue des riches débris, et des précieux chef-d'œuvres que ces contrées renferment, ayant enflammé son imagination : des-lors l'étude de l'antiquité devint son occupation habituelle, et l'amour des arts sa passion favorite. Sédentaire par goût, la musique, le dessin, les belles-lettres, la gravure lui procurèrent de délicieuses jouissances. Né pour s'élever au dessus des connaissances d'un simple amateur, il écrivit et il grava. Reçu honoraire de l'Académie de peinture en 1731, il fonda un prix d'expression pour le dessin. L'Académie des inscriptions lui ayant ouvert ses portes en 1742, il enrichit les mémoires de cette illustre compagnie de plus de quarante dissertations intéressantes sur les arts et l'antiquité.

Dans le nombre des ouvrages sortis de la plume de ce savant érudit et laborieux, on distinguera toujours son *Recueil d'Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises.* On

lui doit la manière de peindre à l'encaustique des anciens, qu'il a retrouvée, celle d'incorporer les couleurs dans le marbre, ainsi que des recherches sur le papyrus, les laves des volcans, sur les embaumemens des momies chez les Egyptiens; enfin sur les moyens employés par ces peuples industrieux, pour transporter des masses énormes à des distances fort éloignées.

De Caylus a gravé à l'eau forte, avec beaucoup d'esprit et de goût, différens sujets, d'après Lucas de Leyde, Albert Durer, Bouchardon et autres maîtres célèbres. Il avait formé, à grands frais, une superbe collection d'objets d'antiquités fort rares qu'il a léguée, en mourant, au cabinet du roi.

Ce fut au milieu de ces différentes occupations que De Caylus termina une carrière utile et laborieuse en 1765, environné d'artistes, ses amis, et les fidèles compagnons de ses travaux. Une probité sévère, un grand éloignement pour la flatterie, une indifférence stoïque pour les honneurs, et une simplicité peu commune, formaient la base de son caractère. Les jeunes artistes trouvaient en lui un ami et un père; il savait prévenir les besoins de ceux à qui la fortune était contraire, et mettre dans ses libéralités, ce discernement et cette délicatesse recherchée plus précieuse et plus rare encore que la générosité.

N. P.

BURLEIGH.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Houbraken del.t *Landon direx.t*

CECIL BURLEIGH.

Guillaume Cecil, fameux ministre de la reine Elisabeth, naquit en 1521. Il s'attacha d'abord au duc de Sommerset, qui gouverna l'Angleterre sous le titre de protecteur, pendant une partie du règne d'Edouard VI. Il fut ensuite secrétaire d'état, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il l'aurait conservé sous la reine Marie si sa religion n'y eût mis obstacle. Quoique connu pour protestant, il eut le bonheur d'échapper à la persécution, pendant le règne de cette princesse, soit par la circonspection de sa conduite, soit à cause de son mérite distingué. A l'avénement d'Elisabeth, Cecil fut un des premiers conseillers qu'elle choisit, et celui qui contribua le plus au rétablissement de la religion anglicane. Il devint secrétaire d'état, et Elisabeth, qui ne conférait les dignités qu'avec la plus grande circonspection, le créa baron de Burleigh en 1571. Il eut bientôt après la place de grand-trésorier. Il était du nombre des ministres qui desiraient le mariage d'Elisabeth avec le duc d'Anjou, frère de Charles IX. Quelque confiance qu'eût la reine dans l'attachement de Cecil, elle dissimula avec lui dans cette occasion, et ce grand politique n'apprit qu'en même temps que le public les véritables intentions de sa souveraine. Devenu le principal ministre d'Elisabeth, il fut presque le seul qui dans le conseil d'état s'opposa à ce que Marie Stuart fût déclarée

héritière présomptive de la couronne d'Angleterre. Il découvrit la conjuration, formée par le duc de Norfolk en faveur de cette malheureuse princesse. Cecil fut un des commissaires chargé de juger la reine d'Ecosse; il fit en quelque manière dans cette circonstance l'office d'accusateur plutôt que celui de juge; sa partialité fut si marquée, que Marie l'accusa publiquement d'être son ennemi, et l'histoire reproche en effet au grand-trésorier d'avoir été un des principaux instigateurs de sa mort.

Il mourut en 1598, après avoir vu son fils nommé secrétaire d'état, malgré l'opposition du comte d'Essex. « C'était, dit Rapin-Thoiras, un homme d'un « rare génie, d'un jugement droit, capable de « grandes affaires, infatigable au travail, et d'un « secret impénétrable, tendant toujours à l'avan- « tage de la reine, et n'ayant que ce seul objet « devant les yeux. Il n'est donc pas étonnant qu'il « ait conservé sa faveur pendant toute sa vie, « sous une princesse qui connaissait parfaitement « ses intérêts. »

On a publié en Angleterre, en 1740 et 1760, un recueil des écrits de ce ministre sur les matières d'état. Sa devise était : *Prudens qui patiens.*

L. M.

CERVANTES.

BIBLIOTECA NAZIONALE TORINO

Joseph del Castillo del.t Landon direx.t

MICHEL CERVANTES.

Miguel Cervantes Saavedra, ou tout simplement Michel Cervantes, a fait des poëmes, des comédies, des nouvelles, le roman intitulé *les Travaux de Persilis et de Sigismonde*, le roman pastoral de *Galatée*, et le roman immortel de *Don Quichotte*. Plusieurs de ses nouvelles sont piquantes; la *Galatée*, telle que l'a arrangée Florian, est agréable; le reste ne se lit plus. Mais quand un auteur a produit un livre comme le *Don Quichotte*, il n'a pas besoin d'autre titre de gloire. Ce roman a été traduit dans toutes les langues. C'est le plus ingénieux, le plus original, le plus profond, le plus vrai, le plus gai des romans. Il est justement apprécié par une saillie d'esprit dont on fait honneur au roi d'Espagne Philippe III, et par S.-Evremont. Le roi apercevant à une fenêtre de son palais un jeune homme qui donnait des signes de grand plaisir en lisant, dit: *Ce jeune homme est fou, ou bien il lit Don Quichotte.* Philippe III disait mieux qu'il n'agissait, car il laissa l'auteur mourir de faim, et permit que son ministre le persécutât pour ce livre même.

Quant à S.-Evremont, *Don Quichotte* était le seul livre qu'il pût toujours lire, c'était son antidote le plus puissant contre l'ennui et le chagrin: en conséquence, il le conseille aux ministres

éloignés de la cour, aux amans absens, etc.

Nous l'avons déja annoncé, Michel Cervantes n'eut pas autant de bonheur que son nom a recueilli de gloire. Il déplut à un ministre vain et illibéral, au duc de Lermes, qui vit, ou auquel on fit voir, dans *Don Quichotte*, comme l'on vit plus tard dans le *Télémaque*, une satyre de la cour, une insulte faite à l'honneur national, que le ministre espagnol plaçait dans les manies chevaleresques. Malheureusement Cervantes n'eut pas, comme Fénélon, un exil opulent et honorable: on se contenta de le livrer à la misère. Il en éprouva les extrêmes rigueurs jusqu'en 1616, qu'il mourut à Madrid, âgé de soixante-neuf ans. Il était né dans la nouvelle Castille. Sa vie avait été fort agitée. Ses parens voulaient qu'il ne fît point de vers, et qu'il fût ecclésiastique. Il s'enfuit à Rome, où il fut réduit à être valet-de-chambre d'un cardinal. Ayant changé cette condition contre celle de soldat, il se fit remarquer comme brave, sur-tout à la bataille de Lépante, où il perdit la main gauche. Voulant rentrer en Espagne, après six ans de service, il fut pris par des pirates, et passa six autres années en servitude à Alger. Il faillit même y perdre la vie; car ayant échoué à s'évader avec d'autres Espagnols, il se déclara l'auteur du complot, pour sauver ses compagnons. Ce trait, ainsi que la lettre pleine de reconnaissance et de fermeté qu'il écrivit au duc de Lemos après avoir reçu l'extrême-onction, atteste un caractère généreux et élevé.

J.

R.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

London donx.t

Digitized by Google

CÉSAR.

Fier d'une origine que l'on faisait remonter jusqu'aux dieux, et poussé par le sentiment de ses forces, Caïus-Julius-César aspira dès ses premières années à l'autorité à laquelle il parvint. Ambitieux au sortir de l'enfance, il ne sut cependant pas tellement cacher ses projets sous les apparences de la mollesse, qu'ils ne fussent pénétrés par Sylla. Sans pitié pour sa tendre jeunesse, le dictateur l'avait compris dans la proscription. Il accorda néanmoins sa grace aux instantes prières de ses amis ; mais en leur disant qu'ils sauvaient celui qui détruirait un jour leur parti, *et que cet enfant valait à lui seul plusieurs Marius.* Il disait aussi : « Méfiez-vous de cet enfant dont la ceinture lâche semble annoncer la mollesse ; il n'est « rien moins que ce qu'il paraît ». En effet, César, dans le temps même où sa vie était le plus en danger, avait constamment refusé de répudier sa femme Cornélie, fille de Cinna. Cette fermeté parut encore lorsqu'étant tombé au pouvoir de quelques pirates, il ne les traita jamais que comme ses esclaves ; qu'il doubla la rançon qu'ils lui avaient demandée, et que faisant usage sur-le-champ de sa liberté, qu'il venait de racheter, il les prit et leur fit subir le genre de mort dont il les avait menacés lorsqu'il était leur prisonnier. La mort de Sylla ouvrit la carrière à son ambition. Il acquit, dit

Salluste, une réputation éclatante par ses largesses, en protégeant ceux qui avaient recours à lui, en se montrant toujours prêt à pardonner. Occupé des intérêts des autres, il négligeait les siens, et jamais il ne manquait l'occasion d'obliger qui que ce pût être.

La mort de Julie sa tante, veuve de Marius, fut pour lui un moyen de ranimer une faction depuis long-temps comprimée. Il osa produire les images de Marius, et lorsque les fêtes somptueuses qu'il donna pendant son édilité eurent disposé les esprits en sa faveur, il exposa au capitole les statues de Marius ornées de victoires et de trophées, défendit lui-même à la tribune cette action hardie, et força le sénat à garder le silence. L'année suivante il disputa et ravit, pour ainsi dire la dignité de souverain pontife à deux personnages consulaires, et dans le temps même où, à force debrigues et de largesses, il l'emportait sur eux, il employait dans le sénat toutes les ressources de son éloquence en faveur des complices de Catilina. L'adresse du discours que Salluste met dans sa bouche n'empêche point de reconnaître dans ses efforts en faveur des conjurés les liaisons secrètes qui l'unissaient à ces hommes couverts de crimes.

Le crédit dont il jouissait dans le peuple était le prix de profusions telles, que sans le cautionnement de Crassus, ses créanciers l'eussent empêché de partir lorsqu'il fut nommé préteur en Espagne. C'est dans cette province, qu'à la vue d'une statue

d'Alexandre, quelques années auparavant, César, alors questeur, avait versé des larmes, en pensant qu'il n'avait encore rien fait de mémorable à l'âge où ce prince avait déja conquis l'univers. A son retour, pouvant prétendre aux honneurs du triomphe, il y renonça sans hésiter, pour avoir la liberté d'entrer dans Rome afin d'y briguer le consulat.

César consul, se fortifia de l'alliance de Pompée auquel il donna sa fille en mariage, et sut encore accroître l'amour du peuple par de nouveaux partages des terres, qu'il ordonna en dépit de Caton et malgré le sénat, après avoir forcé son collègue Bibulus à une retraite absolue, qui laissa dans une seule main toute la puissance consulaire.

En sortant du consulat, César se fit donner le gouvernement de la Gaule. Ce fut alors qu'il déploya, les grandes qualités qui, du consentement de tous les siècles, l'ont fait mettre au premier rang entre les plus grands hommes de guerre. Intrépide au milieu du danger, toujours habile à saisir ses avantages, et prompt à réparer ses pertes, il savait animer ses troupes par son exemple, et se les attacher par ses largesses. Il employa neuf années à soumettre la Gaule et à dompter ces peuples féroces et belliqueux, si fortement attachés à leur liberté, et qui, sans cesse vaincus, faisaient sans cesse de nouveaux efforts pour se soustraire à un joug odieux. Cependant leur vainqueur suivait d'un œil attentif les mouvemens des factions qui

agitaient Rome, et profitait du temps où ses troupes étaient en quartier d'hiver pour se rapprocher de l'Italie.

La mort de Julie, fille de César et femme de Pompée, avait rompu le lien qui jusqu'alors avait uni deux hommes que tout concourait à rendre rivaux. La Gaule étant soumise et pacifiée, le sénat, dirigé par Pompée, après avoir rappelé deux des légions de César, rendit un décret qui lui enjoignait de licencier les troupes qu'il avait auprès de lui, et le déclarait ennemi de la république, dans le cas où il refuserait d'obéir. César, sûr de sa perte s'il se livrait sans défense entre les mains de ses ennemis, marcha vers l'Italie avec une seule légion. Il sembla balancer un instant sur les bords du Rubicon, qui faisait la limite de son gouvernement : « Le sort en est jeté », dit-il à ses amis. Il passa cette rivière, et la guerre civile fut déclarée.

Pompée, surpris sans défense par cet événement, qu'il aurait dû prévoir, abandonna Rome, et, suivi du sénat, se retira d abord à Brindes, puis s'y embarqua pour réunir dans la Grèce toutes les forces de son parti.

Cependant César, attentif à ménager l'opinion, renouvelait sans cesse des propositions d'accommodement ; il évitait avec soin la dévastation qui suit le passage des troupes, s'emparait des villes, joignait les garnisons à son armée, et laissait aux chefs la liberté d'aller rejoindre Pompée. Il ne s'é-

carta de cette modération que lorsqu'il se saisit du trésor public, malgré la courageuse opposition de Métellus. Ses lieutenans s'emparèrent de la Sicile et de la Sardaigne, si nécessaires pour la subsistance de Rome. Sûr de l'Italie, sans perdre de temps, César marcha vers l'Espagne, où les lieutenans de Pompée commandaient une armée nombreuse. L'avantage qu'ils parurent avoir d'abord sur lui ne servit qu'à augmenter la gloire de cette campagne, qui dans tous les temps a fait l'admiration des gens de guerre, et qui seule eût suffi pour assurer la réputation d'un général. Soigneux de ménager le sang des citoyens, César évita toujours d'en venir à une bataille; par d'habiles manœuvres, il sut deux fois se rendre maître du camp ennemi, et donna la vie à toute cette armée, dont le sort était entre ses mains. En revenant à Rome, il prit Marseille, qui à son passage avait refusé de lui ouvrir ses portes, et borna sa vengeance à s'emparer du trésor de cette ville et de ses vaisseaux. Il avait été créé dictateur pendant son absence, à son retour il se fit nommer consul, rappela les exilés, et rétablit dans leurs droits les enfans des proscrits.

Pompée avait eu le temps de réunir ses partisans et ses forces; César partit pour aller dans la Grèce disputer l'empire du monde à son rival. Nayant pu, faute de bâtimens, embarquer qu'une partie de ses troupes, l'autre fut long-temps retenue à Brindes par la flotte ennemie. Ce fut pour hâter son passage

que César, seul et déguisé, se hasarda dans une petite barque sur une mer orageuse. On a répété par-tou la manière dont il se découvrit au pilote découragé, en lui disant : « *Que crains-tu ? tu portes César et sa fortune.* »

Ce fut l'an 704 de Rome, 48 ans avant J. C., que César remporta à Pharsale cette victoire si mémorable par la renommée des chefs et l'importance de ses suites. Pompée, vaincu, prit la fuite, et les restes de son parti se soumirent. César n'imita ni Marius, ni Sylla ; il fut humain dans sa victoire, et contemplant avec douleur ce champ de bataille couvert de Romains, il s'écria : « Ils l'ont voulu ». Impatient de suivre Pompée, il passe l'Hellespont dans une barque, et tout cède à la terreur de son nom. A son arrivée à Alexandrie, on lui présente la tête de Pompée, et il verse des larmes sur le sort de son ennemi. Cléopatre le séduit par ses charmes : une nouvelle guerre l'expose à de nouveaux dangers, et fait encore briller ses talens. Vainqueur de l'Egypte, il s'arrache aux délices de cette cour, et n'a besoin que de paraître pour réduire Pharnace, roi de Pont, et soumettre l'Asie.

L'Afrique était la dernière retraite du parti de Pompée : César y vole, est vainqueur à Tapsus, et maître d'Utique après la mort de Caton, il se plaint de ce que celui-ci lui a envié la gloire de lui donner la vie. Scipion et Juba sont forcés de se tuer eux-mêmes, et la Numidie devient une pro-

vince romaine. César, de retour à Rome, y triomphe de la Gaule, de l'Egypte, de Pharnace et de Juba. Mais l'année suivante, il s'écarta de la modération qu'il avait montrée dans cette occasion, en triomphant du jeune Pompée, qui avait soulevé l'Espagne, et par-là il excita le mécontentement de ceux des Romains qui tenaient encore à la république.

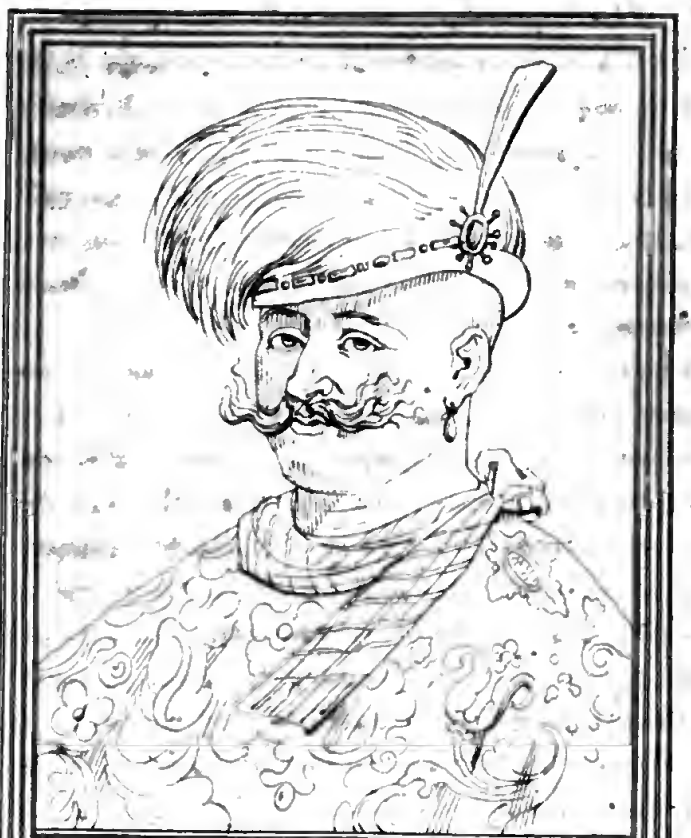
Maître de Rome et de l'univers, César formait encore de vastes desseins; mais, ni l'éclat de ses grandes qualités, ni ses libéralités, ni sa générosité et sa clémence, ne purent lui concilier le cœur de ceux qu'il avait vaincus. Aveuglé par la prospérité, séduit par les flatteries outrées du sénat, le titre d'*imperator*, de dictateur perpétuel, le droit de porter une couronne de laurier, ne suffisaient point à ses desirs. Les tentatives qu'il fit pour obtenir la royauté réveillèrent dans les cœurs l'amour de la liberté. Cassius, le premier, forme le projet d'assassiner le tyran. Brutus, que les liaisons de sa mère avec César faisaient regarder comme le fils de ce dernier; Brutus, dont il avait conservé les jours à Pharsale avec un soin paternel, envie l'honneur d'être le chef de la conjuration, et César, percé de coups au milieu du sénat, tombe et meurt aux pieds de la statue de Pompée. Peu de jours après, ce même sénat décerne à César les honneurs divins, et distribue des gouvernemens et des graces à ses meurtriers.

Ce grand homme périt à l'âge de cinquante-six

ans, au moment où il se disposait à aller faire la guerre aux Parthes, et à venger la défaite de Crassus. Toujours actif, dès que son autorité avait été établie, il s'était occupé du soin de ramener l'ordre dans toutes les parties du gouvernement. La réforme la plus importante qu'on lui dut fut celle du calendrier romain, dans lequel il régnait alors une confusion extrême. D'après les calculs de Sosigènes, astronome d'Alexandrie, à l'année lunaire, César substitua l'année solaire de 365 jours, dont il fixa le commencement au 1er janvier, jour où les magistrats annuels entraient dans l'exercice de leurs charges : au lieu des mois intercalaires, il introduisit l'usage des années bissextiles de 366 jours, de quatre en quatre ans. Ce calendrier a été suivi jusqu'en 1582, où il fut réformé par le pape Grégoire XIII.

César avait autant d'éloquence que de talent pour la guerre, et ses Commentaires ne sont pas moins recommandables par la simplicité et la beauté du style, que par les leçons utiles qu'ils renferment sur l'art militaire.

M.



SCHAH ABBAS I.er

N... del.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE

CHAH A'BBAS.

Ce n'est pas dans une simple et très-courte notice que nous pouvons donner une juste idée d'un règne à la fois aussi long et aussi brillant que le fut celui du grand A'bbâs. Nous nous bornerons donc à indiquer les événemens qui contribuèrent le plus à cimenter la juste renommée dont ce monarque jouit encore dans l'Orient et même en Europe.

A'bbâs, troisième fils de Khodâbendeh, et sixième roi de la dynastie des *Séfy*, monta sur le trône de Perse, en 994 de l'hégire (1585 de l'ère vulgaire), immédiatement après la mort de Châh Ismaël, son frère. Il était à cette époque vice-roi de Hérat, en Khoraçân, et occupé à disputer cette belle province aux Uzbeks qui s'en étaient emparés. Il parvint à les chasser, et poussa même ses conquêtes si avant du côté de l'Inde, qu'il prit parmi ses titres celui de *Pâdchâhi Sind* (monarque du Sind, province occidentale de l'Inde). Il s'empara même dans la suite de plusieurs autres provinces limitrophes et dépendantes de l'empire Moghol, telles que Kâboul, Qandahâr (en 1034 de l'hégire), etc. Ses armes furent moins heureuses contre les Turcs, car tandis qu'il était occupé du côté de

l'Inde, en 1618, ceux-ci firent une invasion dans le Mâzendérân, mais ils furent bientôt repoussés ; A'bbâs reconquit non-seulement le Mâzendérân et le Chyrvân, il chassa l'ennemi au-delà de Vân et de Teflys, prit Baghdâd et Bassorah. L'Arménie fut ravagée, et une grande partie des habitans transférée dans le Mâzendérân, pays qui jusqu'alors avait été un désert. Ce prince, *grand politique et grand conquérant*, suivant l'expression du voyageur Chardin, y transporta trente mille familles de chrétiens « qui, disait-il, ne pouvaient manquer d'y mul« tiplier, puisqu'ils y trouveraient en abondance « du vin et des pourceaux ; » ils avaient en outre la facilité de trafiquer par mer avec les Russes. La malignité du climat déconcerta les projets, et rendit inutiles les immenses travaux de A'bbâs. Cinqnante années suffirent pour réduire à quatre cents les trente mille familles transplantées dans le Mâzendérân. La colonie arménienne, transférée auprès d'Ispahan par le même souverain, fut plus heureuse, et subsista longtemps sous le nom de *Julfah*. En dépeuplant ainsi l'Arménie, dont il attirait les habitans au centre même de ses états, A'bbâs-le-grand avait un double projet. Les Ottomans avec lesquels il avait de fréquentes guerres ne manquaient jamais de fondre sur l'Arménie, où

ils trouvaient amplement de quoi subsister. La dépopulation de cette province leur devenait donc très-préjudiciable. Il savait très-bien aussi que la principale et première source des richesses, et conséquemment de la prospérité d'un grand empire, c'est le commerce ; il chercha donc à naturaliser et à *fondre*, pour ainsi dire, parmi les Persans, une nation peu considérable, à la vérité, mais justement célèbre, dans toute l'Asie, par son talent pour les opérations commerciales, et par les immenses relations qu'elle entretient dans les différentes parties de l'Orient les plus opposées.

Une nation qui rivalisait avec les Arméniens pour le commerce, et qui excitait alors l'admiration de l'univers entier par la hardiesse de ses marins, et par la bravoure de ses guerriers, les Portugais excitèrent l'inquiétude et la jalousie du monarque persan ; il les chassa, le premier mai 1622, de l'île d'Hormouz. Il fut aidé, dans cette expédition, par les Anglais avec lesquels il entretenait des liaisons amicales.

Nous regrettons de ne pouvoir pas donner quelques détails sur les nombreux exploits militaires du prince persan, sur tous les moyens qu'il employa pour faire fleurir, dans ses vastes états, le commerce, les arts, et même la littérature.

Pourquoi faut-il que le juste tribut d'éloges que nous nous plaisons à lui payer soit considérablement affaibli par des reproches que nous ne pouvons dissimuler? Quatre de ses fils furent victimes de son caractère ombrageux et sanguinaire. Il en fit périr deux; les autres furent plus malheureux encore que leurs frères, car on se borna à leur crever les yeux. S'il traitait ainsi ses propres enfans, on peut juger du sort qu'il fit éprouver à ses courtisans disgraciés ou aux princes que le sort des armes livrait entre ses mains.

Qu'on ne nous soupçonne pas de vouloir atténuer de telles atrocités; mais qu'il nous soit permis d'observer qu'elles étaient le résultat de l'éducation et de l'exemple, tandis que ses grandes qualités, ses vastes projets et ses talens, il ne les devait qu'à son génie. Nous croyons que, pour mériter le nom de GRAND aux yeux même des Européens, il ne lui manqua que d'être né en Europe.

Après un règne glorieux de 45 années lunaires, Châh A'bbas mourut à Qazoùyn, en 1038 de l'hégire (1629 de Jésus-Christ). Il était né en 938 de la même ère (1531-2 de Jésus-Christ). Il était de petite stature, avait l'air vif, les yeux petits, mais animés, sans aucuns cils, le front bas, le nez gros et aqui-

lin, le menton pointu et effilé à la manière des Persans, il portait des moustaches excessivement longues, épaisses, et très-frisées.

Il est digne de remarque qu'à la même époque les trois principaux trônes du monde étaient occupés par trois monarques également célèbres. Châh A'bbâs excitait l'admiration des Persans; Akbar-le-grand, dans l'Inde, acquérait des droits à la reconnaissance de ses sujets par sa sage administration, et aux éloges des véritables dispensateurs de la renommée par la protection spéciale qu'il accordait aux sciences et aux savans; enfin le bon Henri IV s'efforçait d'effacer, parmi son peuple, le souvenir de ses exploits par le nombre de ses bienfaits, et recommandait son nom à l'amour de la postérité.

Il existe à la bibliothèque impériale et à celle de l'Arsenal une Histoire de Châh A'bbâs extrêmement curieuse, écrite en persan, et formant un gros volume in-folio. Nous l'avons consultée pour la rédaction de cette notice, surtout pour les dates; et nous avons été d'autant plus heureux de trouver cet ouvrage, que tous les voyageurs qui ont parlé de A'bbâs-le-grand varient entre eux sur plusieurs de ces dates. Parmi ces voyageurs, nous ne pouvons nous empêcher de citer le chevalier Chardin, et nous nous plaisons à lui rendre la justice qui lui est due, en

attestant que la plupart des traits caractéristiques et des faits qu'il raconte, touchant le prince dont il s'agit, sont parfaitement conformes à ceux qui se trouvent consignés dans l'histoire persanne de ce monarque.

L...s.

LA CHALOTAIS
Quevedo del.t
Landon direx.t

LA CHALOTAIS.

Louis-René de Caradeuc de la Chalotais naquit en 1701. Son éducation fut soignée ; mais ses talens, et sur-tout l'ardente énergie de son ame, ne contribuèrent pas à la tranquillité de sa vie. Nommé à la place de procureur-général au parlement de Bretagne, il fut un des premiers à se signaler dans l'affaire de l'expulsion des jésuites. On se rappelle encore son compte rendu de leurs constitutions, qui parut en 1762, et qui se fait distinguer par la force du style et l'éloquence entraînante avec laquelle il est écrit. Une autre affaire plus importante pour lui vint l'occuper plusieurs années après. M. d'Aiguillon, gouverneur de la province, stimulé par M. de Laverdy, alors contrôleur-général, homme dur et d'un esprit assez borné, ayant tenté de détruire quelques-uns des priviléges dont jouissait cette province, il éprouva une grande résistance de la part des états et du parlement. M. de la Chalotais développa dans cette occasion toute l'énergie dont son ame, naturellement amie de la vérité, était susceptible. M. d'Aiguillon, irrité contre lui par une plaisanterie assez piquante qu'il s'était permise sur son compte lors de la journée de Saint-Cast, l'ayant peint à la cour comme un factieux, le ministre envoya l'ordre de l'arrêter, ainsi que son fils et trois autres conseillers. Ce coup d'autorité, peu fait pour calmer les esprits, ayant exaspéré toutes

les têtes, et la fermentation étant parvenue à son comble, la cour se détermina à sévir contre les prisonniers. Le nouveau parlement qu'on avait substitué à l'ancien n'ayant pas voulu prononcer de jugement, le ministre créa une commission formée de juges plus dociles au gouvernement. Cette commission, assemblée à Saint-Malo, condamna la Chalotais. Il eût péri victime de l'oppression et d'une vengeance particulière, si M. de Choiseul, en faisant valoir les vigoureuses remontrances du parlement de Paris, ne l'eût soustrait à l'échafaud. Arraché à la mort, M. de la Chalotais fut exilé, ainsi que son fils. Il revint ensuite dans sa patrie, oublier au milieu de ses amis les persécutions qu'il avait éprouvées. Ce courageux magistrat mourut en 1785.

Entre tous les mémoires sortis de sa plume pendant le cours de sa célèbre et malheureuse affaire, on distingue l'exposé justificatif de sa conduite. Dénué de tout secours dans sa prison, il écrivit l'un de ses mémoires avec un curedent trempé dans de la suie délayée dans l'eau; c'est ce qui a fait dire à Voltaire que *son curedent gravait pour l'immortalité.* On a encore de lui un *Essai d'Éducation nationale*, imprimé en 1763. Son fils, aussi procureur au même parlement, périt en l'an 2, victime de la fureur révolutionnaire.

N. P.

Ph. de Champagne pinx.t *Landon direx.t*

PHILIPPE DE CHAMPAGNE.

Philippe de Champagne naquit à Bruxelles, en 1602. Son père le vit avec regret suivre une carrière où rarement on rencontre à la fois la célébrité et la fortune. Ses moyens ne lui permettaient pas de placer son fils dans l'école de Rubens qui exigeait de ses élèves une somme assez considérable; mais déja Philippe ambitionnait de faire un voyage en Italie; et, avant de l'entreprendre, ayant résolu de séjourner quelque temps à Paris, il y arriva en 1621, âgé de 19 ans. Après avoir travaillé chez quelques peintres médiocres qui l'occupaient à faire des portraits et des paysages, il fut employé à peindre des ornemens au palais du Luxembourg, sous les ordres de Duchesne, homme de peu de génie, qui était obligé de recourir, pour ses compositions, à des artistes plus habiles que lui. Champagne dut se consoler de cette servitude, en voyant le Poussin la partager. Ils étaient faits pour être amis, et les conseils du Poussin qui, malgré sa pauvreté, avait déja parcouru l'Italie, durent être d'un grand secours à Philippe de Champagne. Celui-ci fut bientôt forcé de quitter un travail qui, en lui attirant les suffrages des connaisseurs, excitait la jalousie de Duchesne. A peine est-il de retour dans sa patrie, avec le dessin de voyager, qu'il apprend la mort

de Duchesne, premier peintre de la reine mère, Marie de Médicis. On lui mandait, en même temps, que cette princesse venait de le nommer à cette place. Il revint aussitôt à Paris. On lui donna un logement au Luxembourg, une pension de 1200 l. et il épousa, dans la même année, la fille de son prédécesseur.

Champagne fit un grand nombre d'ouvrages, non-seulement pour la reine, mais encore pour différentes églises et pour le cardinal de Richelieu. Après de nombreux travaux, il fut élu recteur de l'Académie de peinture; et, par un désintéressement rare, il distribuait aux artistes les moins fortunés les émolumens de cette place.

Outre les travaux qu'il a exécutés dans les maisons royales, Champagne a peint plus de 60 tableaux capitaux. On admire entre autres l'Apparition de S. Gervais et de S. Protais; un Christ qu'il peignit pour les Carmelites du faubourg S. Germain, et le tableau où il a représenté sa fille, religieuse du Port-Royal, accablée d'une maladie mortelle, et priant avec une autre religieuse du même couvent. On lui reproche de la froideur et une imitation quelquefois trop servile de la nature; mais on ne peut disconvenir que sa composition est noble et sage, son dessin correct, sa couleur vraie, son pinceau large et moelleux, et que ses portraits surtout sont de la plus grande beauté. Il mourut à Paris, le 8 août 1674, âgé de 72 ans. L.

CHAPELLE

Desrochers pinx.t *Landon direx.t*

CHAPELLE.

Claude-Emmanuel Luillier, surnommé Chapelle, était fils naturel de François Luillier, maître des comptes. Boileau l'a mis au rang des plus beaux esprits de son siécle, dans un temps où ce titre n'était encore regardé que comme un éloge. Sa vie voluptueuse, son génie facile et libertin, la singularité et l'enjouement de son caractère, et surtout ses liaisons intimes avec nos plus grands écrivains, ont contribué à sa réputation autant que ses ouvrages. Il était né en 1616. Son père prit un soin particulier de son éducation, et lui fit étudier la philosophie sous Gassendi. Chapelle, incapable de remplir d'autres devoirs que ceux de la société, ne put jamais consentir à faire à l'ambition le sacrifice de sa liberté, et choisit pour état, de s'occuper uniquement de ses plaisirs, d'être un homme aimable et un bon convive, de faire avec facilité des vers quelquefois pleins de gaieté, et de donner de bons conseils à ceux qui en faisaient de meilleurs que les siens. Après une vie constamment heureuse, il est mort en 1686. La plus remarquable des productions de Chapelle, c'est le Voyage qu'il composa avec Bachaumont, homme d'esprit et de goût. On ne sait pas ce qui appartient à l'un ou à l'autre dans ce charmant ouvrage; mais Chapelle a été le plus heureux des deux; son nom a étouffé celui de son associé. S'il n'a pas employé, le premier, les

rimes redoublées, il est certain qu'il réussit mieux que les autres, dans ce genre qui a de l'harmonie et de la grâce. On lui reproche cependant d'avoir préféré quelquefois une abondance stérile de rimes, à la pensée et au tour; aussi, Voltaire lui fait-il dire par la Critique, dans le Temple du Goût :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui, chez Richelet étalées
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Le même auteur, dans une lettre à Chaulieu, peint avec autant de grâce que de vérité, le talent de Chapelle. Il évoque son ombre, et lui demande comment il s'y prenait

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'Amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin;
Puis à Chaulieu l'Epicurien
Je servis quelque temps de maître:
Il faut que Chaulieu soit le tien.

Le dernier élève de cette école a été bien supérieur à ses maîtres. Chapelle, ami de Boileau, de Racine, La Fontaine et Molière, passa sa vie dans le commerce de ces grands hommes, qui le consultaient sur leurs ouvrages, et ne purent le corriger de son penchant à l'ivrognerie.

CHAPPE D'AMTEROCHE.

Fradeu pinx.t *London direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CHAPPE D'AUTEROCHE.

Jean Chappe d'Auteroche naquit à Mauriac, dans la haute-Auvergne, en 1722. Il fit d'excellentes études au collége Louis-le-Grand. A huit ans on le nommait le mathématicien ; toutes ses idées étaient des calculs, et ses amusemens des combinaisons. Au sortir du collége il embrassa l'état ecclésiastique et se livra exclusivement aux sciences. Son penchant pour l'astronomie le fit connaître du célèbre Cassini dans lequel il trouva un maître, un protecteur et un ami. La traduction des *Tables astronomiques* d'Halley, qui parut en 1752, avec des augmentations qui les rendaient plus précieuses, fit connaître l'abbé Chappe à l'Europe savante. Le gouvernement employa ses talens en l'envoyant lever plusieurs plans dans le comté de Bitche, en Lorraine. Le jeune astronome s'acquitta de cette mission comme un homme qui est supérieur à son travail, c'est-à-dire qu'il fit plus qu'on ne lui avait demandé. Il rendit d'importans services à la géographie en déterminant la véritable position de plusieurs points mal connus jusqu'alors. Une place d'adjoint-astronome à l'académie des sciences récompensa ses services. Depuis ce moment, le goût de l'abbé Chappe pour l'astronomie se changea en une véritable passion. Le passage de Vénus sur le disque du soleil était attendu depuis plus d'un siècle : c'était le 6 du mois de juin qu'il devait

avoir lieu. Tobolsk et l'île de Rodrigue furent désignés comme lieux d'observation. Pingré partit pour la dernière, et l'abbé Chappe fut envoyé à Tobolsk. Il fit ce voyage au milieu des dangers de toute espèce. Il pensa vingt fois être englouti dans des neiges profondes ; il eut à essuyer les piquures cruelles des insectes ailés ; mais il fut récompensé de son zèle astronomique par le succès de son observation. Le 6 juin fut un jour magnifique. L'abbé Chappe, auprès du gouverneur et de l'évêque de Tobolsk, et au milieu d'une garde nombreuse, put à son aise examiuer, calculer et écrire. Pendant cette opération, les pauvres habitans, qui prenaient l'astronome pour un sorcier, s'étaient réfugiés dans les églises ou cachés dans leurs maisons, priant Dieu en attendant la fin du monde.

A peine de retour en France, ce savant infatigable s'élance jusqu'en Californie pour y observer un second passage de Vénus. Arrivé à Cadix, il s'aperçoit que la flotte s'armait lentement ; le temps pressait : il sollicite alors et obtient la permission de s'embarquer sur un petit brigantin, avec son monde et ses instrumens. *Plus il est léger, plus il ira vîte,* disait-il à ses amis, qui, sur le rivage, frémissaient de le voir franchir l'océan sur un bâtiment si frêle.

Ce ne fut que pour traverser l'Amérique qu'il fut obligé de suivre le pas lent des mules, pendant trois cent lieues, dans des chemins qui manquaient d'eau,

à travers des sauvages indomptés. Dans sa route près de Molino, un phénomène fixe ses regards; il voit clairement la vapeur de la foudre s'élever de la terre pour éclater vers le haut des nnages. Ce fut une source de remarques utiles.

Sur nne mer également dangereuse par ses calmes et ses orages, il arriva en Californie, dévastée par une maladie contagieuse. Les officiers espagnols, auxquels le vice-roi du Mexique l'avait recommandé, l'engagent à s'éloigner; *Le temps presse*, leur répondit-il, *il ne s'agit pas de vivre, mais d'observer.* Personne n'osa l'abandonner; le ciel couronna son courage par une sérénité qui lui permit l'observation la plus complète.

Mais bientôt l'abbé Chappe fut atteint de la maladie épidémique, dont il eut peut-être guéri si, trop emporté par son zéle, une médecine daus l'estomac, il ne se fût appliqué à observer une éclipse de lune. Son goût pour l'astronomie lui coûta la vie; il expira le 1er août 1769, au milieu de ses compagnons fondant en larmes, souffrant encore le même mal, et incertains s'ils lui échapperaient. Cette fin ne dut ni effrayer ni surprendre l'abbé Chappe, il avait dit en quittant sa patrie et sa famille, *Si j'étais sûr de mourir le lendemain de mon observation, ce ne serait point un motif pour me détourner de ce voyage.*

Ses travaux ne furent pas perdus pour l'Europe savante; son ingénieur-géographe M. Pauly, qui avait partagé toutes ses fatigues, rapporta ses pa-

piers, et les remit à M. de Cassini, qui les publia en 1772, sous le titre de *Voyages en Californie*, 1 vol. in-4°. Un an avant son départ pour l'Amérique, l'abbé Chappe avait donné son *Voyage en Sibérie*, 3 vol. in-4° et atlas in-folio. Cet ouvrage, qui fut vivement critiqué dans le temps, et qui méritait à bien des égards les reproches qu'on lui faisait, n'est plus recherché aujourd'hui que pour la beauté de son exécution.

De L.

CHARDIN.

NAPOLI

Loggan del.t *Landon direx.t*

CHARDIN.

Jean Chardin, né à Paris en 1643, a vécu dans un temps où les lumières, plus concentrées et plus rares, rendaient les voyages, et sur-tout les relations, moins communes. La vérité seule suffisait alors pour exciter l'intérêt; il lui fut fidèle, et ses écrits en portent le caractère. Moins versé dans les sciences naturelles que ne le sont les voyageurs modernes, il ne néglige rien de ce qui peut contribuer à faire connaître les mœurs et les usages des pays qu'il a parcourus. Il traversa la Circassie, la Géorgie, la Mingrelie, et séjourna plusieurs années en Perse. Les détails qu'il donne sur cette dernière contrée sont exacts, curieux et très-circonstanciés. Le commerce des pierreries, qui était l'objet de son voyage, lui donna les moyens de s'introduire par-tout; il traita avec les personnages les plus importans, et ses récits ne donnent une idée avantageuse ni de la noblesse de leurs procédés ni de leur bonne-foi. Le roi, lui-même, ne dédaignait pas d'employer, par l'organe de son premier ministre, les ruses et les menaces pour obtenir quelque diminution dans le prix des objets qu'il desirait acheter. Chardin ne crut pas devoir condescendre à ses volontés, et n'en reçut pas moins le titre de marchand du roi de Perse. Il eut besoin dans la Mingrelie de toute sa présence d'esprit, pour sauver ce qu'il avait de précieux de la rapacité des grands, et sur-tout de celle

d'une princesse qui, après avoir accepté ses présens, lui fit enlever jusqu'à son linge et ses habits.

Chardin revint en Europe en 1681. Né protestant, il passa en Angleterre, et y fut accueilli par le roi Charles II, qui lui conféra le titre de chevalier. Il vécut à Londres généralement estimé, et y mourut en 1713, âgé de soixante-dix ans.

Les voyages de Chardin sont très-rares et très-chers. L'édition la plus recherchée est celle d'Amsterdam, 1735, 4 vol. in-4°. On estime également l'édition publiée dans la même ville, en 10 vol. in-12, 1711.

M.

CHARLES-MARTEL.

N. pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

CHARLES MARTEL.

Charles Martel, troisième duc d'Austrasie, fils de Pepin Héristal et d'Alpaïde sa maîtresse, naquit vers l'an 691. Les grands talens qu'il annonça dès sa jeunesse lui méritant l'amour de son père, lui attirèrent la haine de Plectrude, femme légitime de Pepin, qui voyait avec envie cet enfant naturel partager avec ses fils la tendresse et la puissance de son époux. Celui-ci, depuis longtemps maire du palais des rois de Neustrie, régnait sous leurs noms, et, ayant séparé l'Austrasie de leurs possessions, y gouvernait seul en souverain. Plectrude, ambitieuse et jalouse, voulut conserver pour elle et ses fils toute l'autorité dont jouissait Pepin. Sa vengeance éclata dès que la mort eut privé Charles de la protection de son père. Elle le fit enfermer dans une étroite prison à Cologne, tandis qu'elle, sous le nom de son fils Théobald, qui avait succédé à Pepin dans la charge de maire du palais, gouverna la Neustrie et l'Austrasie. Mais les seigneurs neustriens s'ennuyèrent du joug d'une femme; ils engagèrent Dagobert III, leur roi, à se réunir à eux pour attaquer Plectrude. Ce jeune et faible monarque écouta leurs conseils, et n'en sut point profiter, car, étant à peine délivré de l'esclavage où le retenait l'épouse de Pepin et son fils, il laissa nommer un autre maire du

palais; Rainfroy occupa cette place, et porta bientôt le fer et la flamme jusques dans l'Austrasie encore soumise aux enfans de Pepin. Mais Charles, échappé de sa prison, accourut au secours de sa patrie, se fit reconnaître par les Austrasiens, fut nommé duc, et Rainfroy eut à combattre un ennemi aussi valeureux qu'habile. Dagobert III étant mort, Chilpéric II monta sur le trône; aidé de Rainfroy, et de Radbode, duc de Frise, il défit Charles près de Cologne. Ce grand homme se vit forcé de céder au nombre, et c'est la seule fois qu'il ait été vaincu. Le triomphe de Chilpéric ne fut pas de longue durée. Charles l'atteignit, le battit à Vinchy, et mérita d'être compté, dès-lors, parmi les plus grands capitaines: ne croyant pas sa puissance assez établie, et connaissant l'amour des Austrasiens pour le sang de Clovis, il leur donna Clotaire IV pour roi, et poursuivit, sous son nom, le cours de ses exploits. Sa présence était toujours le signal de la victoire. Clotaire qu'il faisait triompher de tous côtés, chassa Chilpéric de la Neustrie et de la Bourgogne dont Charles le fit proclamer roi. Mais ce règne ne dura point: Clotaire mourut; les Français desirèrent un nouveau maître; Charles rappela Chilpéric qu'on nomma souverain de toute la monarchie, et ne conserva pour lui que le titre de maire du palais. Cette apparente modestie cachait cependant de grands desseins; et Charles paraissait mépriser les honneurs du trône, pour s'en assurer plus

solidement la puissance. Grand guerrier, habile politique, il possédait à la fois le génie qui fait concevoir, et le caractère qui exécute. Sa vie offre une suite non interrompue de victoires, qu'il ne souilla par aucun crime, et son ambition fut utile à son pays, exemple bien rare dans l'histoire! Vainqueur des Saxons sous Chilpéric, il le fut des Sarrasins, avec plus d'éclat encore après la mort de ce roi, sous Thierry IV, dit de Chelles, qu'il avait placé sur le trône de France. Ces peuples avaient passé, de l'Espagne dont ils étaient maîtres, dans les provinces du midi de la France. Leurs rapides progrès répandaient le plus grand effroi dans ce royaume, et dans toute la Chrétienté. Rhodès, Castres, Toulouse, Bordeaux, et bientôt Tours et Poitiers furent en leur pouvoir; Charles marche contre eux, les rencontre auprès de Poitiers, l'an 732, met leur armée entière en déroute, tue Abderame leur chef, et dissipe cette nuée de barbares, qui, sortis de l'Afrique, allait inonder l'Europe et détruire sa religion. Ce fut à cette bataille qu'il reçut le surnom de *Martel*, soit à cause de la rapidité des coups qu'il porta aux Sarrasins, soit qu'il se fût servi d'une arme semblable à un marteau. A cette même époque il fonda l'ordre de *la Genette*. Les ornemens en étaient aussi simples que la légende. On n'y lisait que ces mots: *Exaltat Humiles*. De nouvelles révoltes appelèrent Charles à de nouveaux exploits. Le duché de Frise, l'Aquitaine de-

mandèrent successivement sa présence ; mais il parut, et tout rentra dans l'ordre. Il aurait pu jouir de quelque repos, si la trahison de Maurontе, gouverneur de Marseille, n'eût rappelé les Sarrasins en Provence. Charles court à la défense de ces provinces malheureuses ; il bat les ennemis, et les poursuit jusques à leurs vaisseaux qu'il fait brûler. Tout fut tué, pris, ou noyé. Peu de temps après les Saxons tentent de nouvelles incursions en France, et Charles les défait encore. La mort de Thierry IV suspendit les hostilités. La France reconnaissante aurait peut-être compté sans peine Martel au nombre de ses souverains ; mais il ne crut pas devoir en prendre le titre ; et, ne jugeant point nécessaire de nommer un autre roi, il se contenta d'être reconnu duc des Français. Alors il put jouir en paix du fruit de ses victoires. Craint au dehors, respecté au dedans, il ne songea plus qu'à finir tranquillement sa vie. Attaqué par une maladie mortelle, il mourut le 22 octobre 741. Ce grand homme gouverna glorieusement la France pendant 25 ans, commença réellement la seconde race de nos rois, et posa les bases de la grandeur et de la puissance qui rendirent si éclatans les règnes de Pepin et de Charlemagne.

M.

CHARLEMAGNE

REALE BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Crisp. Passeus pinx.t *Landon pinx.t*

CHARLEMAGNE.

Charles, à qui la postérité a confirmé le surnom de *Grand*, était fils de Pépin-le-Bref, et de Berte. Il naquit, vers 742, au château d'Ingelheim, près de Mayence.

« L'empire français, étendu jusqu'à la mer Baltique en Allemagne; jusqu'à l'Ebre en Espagne; jusqu'au Volturne en Italie; la couronne impériale d'Occident affermie dans la maison royale de France; le royaume illustré pendant quarante-six ans, par un glorieux enchaînement de victoires; la nation policée par les loix les plus sages; les lettres ressuscitées; les arts rétablis, cultivés, protégés; c'est, en peu de mots, le précis et l'éloge du règne à jamais mémorable de Charlemagne, ou Charles-le-Grand. » *Velly*, t. 1, p. 383.

Il n'y a qu'un trait à ajouter à ce magnifique tableau, c'est qu'il est exactement vrai dans toutes ses parties; et que l'auteur s'est borné à le tracer sous les yeux sévères de l'histoire, qui va nous confirmer rapidement tout ce qu'il avance à la gloire de Charlemagne.

Après la mort de Pépin, la mauvaise politique du temps divisa son royaume entre ses deux fils, Charles et Carloman. La Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine, tel fut d'abord le partage de

Charles : mais la mort de son frère le laissa bientôt possesseur unique des états de Pépin, et il ne songea plus qu'aux moyens d'en étendre les limites, et d'en augmenter la gloire et la puissance. Ses premiers regards se portèrent sur les Saxons, voisins turbulens et ennemis dangereux, dont il était urgent de réprimer l'audace et d'arrêter les progrès. Ils fatiguèrent plus d'une fois la patience de Charles, sans jamais rebuter son courage. Toujours prêt à pardonner ; et, plus jaloux de les captiver sous le joug d'une religion qui eût adouci leurs mœurs et dompté leur férocité, que de les soumettre à son empire ; il employa tour-à-tour et la force des armes, et les voies de la persuasion. Mais l'un et l'autre de ces moyens restèrent longtemps infructueux ; et ce ne fut qu'au bout de trente-trois ans d'une guerre sanglante, mais honorable pour la monarchie, qu'il parvint à les subjuguer complètement. Pour leur ôter même, avec l'espoir de se révolter de nouveau, les moyens de le faire avec succès, il les dissémina sur les divers points du royaume, les plus éloignés entre eux ; et ce même Witikind, qui avait si souvent disputé, à Charles lui-même, l'avantage de la victoire, devint l'un des plus zélés défenseurs de l'état.

Tandis que l'opiniâtreté des Saxons, toujours vaincus, jamais domptés, retenait le héros sur les bords du Wéser, l'Italie, faible, déchirée, et

n'attendant qu'un maître, qui daignât s'en emparer, appelait à son secours la valeur de Charles. Il franchit les monts, prend Vérone, entre dans Pavie, et place sur son front la couronne de fer des rois lombards.

Au bruit de ces exploits, les peuples, les princes mêmes s'empressèrent de se ranger sous la protection puissante d'un monarque, dont l'Europe entière admirait la sagesse ou redoutait la valeur. L'impératrice Irène lui offre sa main; et Nicéphore qui, dans le même temps, détrône cette princesse, brigue l'amitié de Charlemagne, lui envoye des ambassadeurs, et partage avec lui le titre d'Auguste. Le calife Aaron, capable d'apprécier le mérite de Charlemagne, parce qu'il en avait lui-même beaucoup, lui fait de magnifiques présens; Rome le proclame empereur des Romains, et les Sarrazins lui font l'hommage de ce qu'ils possédaient alors en Espagne.

Maître de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, et arbitre du reste de l'Europe, Charles s'occupa des moyens de faire fleurir, dans ses états, les lettres et les arts, qui amènent nécessairement à leur suite les bonnes mœurs et la tranquillité domestique. Il sut attirer et fixer auprès de lui tout ce que l'Europe lui offrait de savans distingués dans tous les genres; entre autres le célèbre Alcuin, qu'il combla d'honneurs, et de témoignages non suspects de l'estime la plus vraie. Il aimait lui-même

l'étude, lui consacrait le peu de momens que lui laissait l'administration de ses vastes états; et il est résulté, de ses conversations avec Alcuin, une espèce de *Grammaire*, qui n'est pas le monument le moins singulier, ni le moins précieux d'un siécle extraordinaire en tout. Le code des loix de Charlemagne a été longtemps ce qu'il y avait de mieux à consulter en ce genre; et, si de nouvelles circonstances y ont introduit par la suite des changemens ou des améliorations nécessaires, on n'en est pas moins frappé, encore aujourd'hui, de la prodigieuse supériorité d'un homme si élevé au dessus de son siécle. Son génie s'étendait à tout, et ne concevait rien que de grand et de sublime. C'est lui qui, le premier, avait projeté la jonction de l'Océan et du Pont-Euxin, par le moyen d'un canal qui eût réuni le Rhin et le Danube. Idée magnifique, et dont il est impossible de calculer l'influence postérieure sur les destinées de l'Europe; mais le siécle de Charles était trop loin de lui, pour en sentir le prix et en seconder l'exécution.

Ce grand homme fut plus d'une fois exposé au danger des conspirations; il les déjoua toutes par sa prudence et par sa fermeté. Une seule affligea sensiblement son cœur; ce fut celle que dirigeait un de ses enfans, Pépin-le-Bossu. Dans cette circonstance si délicate pour un père, et si importante en même temps pour un roi, Charlemagne

sut concilier les sentimens de l'un avec les droits de l'autre, et borna à une prison perpétuelle dans un cloître, tout son ressentiment contre un fils ingrat et rebelle.

Charles ne s'était élevé à ce haut degré de gloire et de puissance, que parce qu'il réunissait à la vaillance du grand guerrier, les talens du législateur habile; parce que son génie, aussi vaste que profond, embrassait à la fois toutes les parties de l'administration; s'élevait sans effort aux plus sublimes conceptions, et descendait avec une égale facilité aux détails, en apparence les plus minutieux.

L'Envie, qui ne loue jamais sans une maligne restriction, a fait à ce grand homme le reproche de trop aimer les femmes; et, comme il n'y a qu'un pas, du reproche à la calomnie, on a été jusqu'à l'accuser d'inceste avec ses propres filles. Ceux qui ont forgé ou admis sans examen, des accusations aussi graves, auraient dû se borner à une simple réflexion; c'est que de pareils excès n'ont, pour l'ordinaire, ni témoins ni confidens, et que ceux mêmes qui se flatteraient d'avoir été l'un ou l'autre n'en seraient que plus suspects encore, aux yeux et au tribunal de l'histoire.

Les écrivains contemporains se sont plûs à nous donner une idée de ce que la nature avait fait pour Charlemagne. Ils s'accordent tous à dire qu'il

était très-grand ; quelques-uns même lui donnent jusqu'à sept pieds.

Quant au caractère, ce grand prince était, nous disent-ils encore, naturellement doux, prodigue de son amitié et de ses bienfaits, qu'il savait placer avec un égal discernement.

Charlemagne mourut à Aix-la-Chapelle, en 814, âgé de 72 ans. L'église en a fait un saint, dont elle cite les vertus ; et l'histoire un héros, dont elle offre les exploits pour modèles.

A. D. R.

CHARLES V.

Delarmessin del.t. *Landon direx.t*

VITTORIO EMANUELE
POLI

CHARLES V.

Charles V, qui mérita d'être surnommé *le Sage*, était fils aîné du roi Jean : c'est le premier prince qui ait pris le titre de *Dauphin*. Il fut couronné à Reims, en 1364, pour le bonheur et la gloire de la France ; il avait 27 ans. A la fois restaurateur et législateur de son pays, il soutint et remplit également ces deux titres. Son nom seul suffit pour intéresser quiconque est né français. Mais, pour se former une idée juste de l'importance des services qu'il rendit à la France, il est indispensable de se reporter un moment aux jours de douleurs qui précédèrent et qui suivirent la naissance de ce grand prince. Elle se trouva placée entre deux époques bien fatales à la nation : les journées de Crécy et de Poitiers. Cette dernière laissa la France dans un tel état d'épuisement et de désolation, qu'il fallait tout le génie d'un grand homme, pour fermer des plaies aussi profondes, et si souvent r'ouvertes.

Les provinces désolées par l'étranger, la terre, sans moissons, sans cultivateurs, arrosée de sang, et couverte de cadavres ; partout la force repoussée par la force, et le meurtre par le meurtre ; plus de bornes aux calamités du plus

faible, ni de limites aux barbaries du plus fort; tel est le spectacle douloureux qui affligea les premiers regards de Charles V. Mais, loin que des maux, en apparence sans remède, fissent naître le découragement dans son ame, ils lui inspirèrent, au contraire, cette énergie vigoureuse à laquelle rien ne résiste, parce qu'elle a tout su prévoir, et que le sentiment de ce qu'elle peut, est la seule mesure de ce qu'elle ose. Les effets ne tardèrent pas à justifier la sagesse des mesures adoptées par le roi. Les Anglais, victorieux auparavant dans tous les combats, furent battus partout. Du Guesclin, dont Charles avait su distinguer le mérite, et honorer la valeur du titre de connétable, s'illustra alors par une campagne, entièrement semblable à celle qui, dans des temps postérieurs, plaça Turenne au rang des plus grands capitaines du monde. Le Maine, l'Anjou, le Poitou, la Saintonge, rentrèrent successivement sous l'obéissance de la France; et l'on sut gagner par adresse les villes qui refusaient de se rendre à la force.

Charles avait trouvé la France sans flottes: la marine était négligée depuis S. Louis; il voulut, et elle sortit de ses ruines; bientôt les ports de la Normandie retentirent des apprêts d'un armement formidable. Le roi présidait lui-même à la construction de ses vaisseaux; et l'Angleterre,

témoin de ces préparatifs, n'eut ni le temps, ni les moyens de les prévenir. La flotte française se porta successivement dans le comté de Kent, à l'Ile de Wigth et à Plymouth, multipliant partout les traces de la dévastation et de la terreur : tristes vengeances, représailles affreuses! mais que le droit de la guerre semblait autoriser contre des ennemis qui avaient tant de fois abusé de leurs avantages.

C'est ainsi que, par une suite de son activité qui s'étendait à tout, et de sa prudente économie, ce même monarque, qui, vingt ans auparavant, avait à peine de quoi entretenir une garde pour sa personne, se vit à la fois une flotte, qui porta la guerre jusqu'en Angleterre; et des armées, qui ne laissèrent aux Anglais, en France, que la seule ville de Bordeaux, celle de Calais et quelques forteresses.

Ce qu'il y a de plus admirable, dans l'histoire de ce règne, et ce qui confirme surtout le glorieux surnom donné à Charles V, c'est que toutes ces grandes choses s'opérèrent, sans qu'il fût nécessaire d'accumuler les impôts, et de fatiguer incessamment le peuple par de nouveaux subsides. Le premier soin de Charles, en arrivant au trône, fut d'en ordonner la diminution; et le dernier acte de son autorité, fut une ordonnance expresse, qui en supprimait un grand nombre.

Il est peu de souverains dont on en puisse dire autant ; aussi en est-il bien peu dont on puisse commencer l'éloge, par ces belles paroles de M. de la Harpe : « Je vais vous parler d'un homme qui « fut nommé *Sage ;* et ce *sage* était *roi.* »

Charles V mourut en 1380, dans la quarante-troisième année de son règne, des suites présumées d'un poison que lui avait fait donner le roi de Navarre, lorsqu'il n'était encore que dauphin.

A. D. R.

CHARLES VII.

Grignon del.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE VITTORIO EMANUELE III - ROMA
NAP. II. I

CHARLES VII.

Ce Roi, qui fut surnommé *le Victorieux*, n'eut cependant point les qualités guerrières. Ami des plaisirs, il n'aurait pas sans doute été célèbre, s'il eût régné à une époque plus paisible; mais il fut obligé de disputer son trône à des ennemis puissans; et les événemens de sa vie forment une partie très-intéressante de notre histoire. Comme Henri IV, Charles vit ses droits méconnus, ses jours même en danger; et, s'il n'est point d'ailleurs comparable à l'immortel Béarnais, il eut du moins comme lui le bonheur de commander à des capitaines braves et dévoués, et le talent de savoir les employer à propos.

Charles VII, fils du malheureux Charles VI, naquit à Paris, le 22 février 1403. Isabelle de Bavière, mère aussi dénaturée que coupable épouse, ne rougit pas de faire proclamer roi de France, à l'exclusion de son fils, et contre toutes les lois, Henri VI, roi d'Angleterre, encore enfant. Charles, qui s'était fait nommer régent par ses partisans, en 1418, fut sacré à Poitiers, en 1422; mais il lui fallut soutenir ses droits par la force, et combattre les Anglais, maîtres de la plus grande partie du royaume. Les commencemens de la guerre lui furent très-défavorables, il fut battu à Crevant près d'Auxerre, en 1423; et à Verneuil,

l'année suivante. Les grands vassaux de la couronne n'étaient alors pour Charles que des ennemis plus ou moins déguisés, qui favorisaient l'étranger, pour se rendre indépendans à la faveur des troubles. Le roi lui-même, livré à son amour pour Agnès Sorel, paraissait comme insensible à sa situation; Dunois, La Hire, La Trimouille, et quelques autres preux chevaliers semblaient faire d'inutiles efforts pour arrêter la chute de la monarchie.

Enfin, le sort devint plus favorable à Charles: le duc de Bourgogne, mécontent des Anglais, les abandonna. Dans ce même temps, les chefs de l'armée française, sentant le besoin de relever le courage du soldat, par quelque moyen extraordinaire, firent paraître à la cour de Charles une jeune fille nommée *Jeanne d'Arc*. Elle se dit, et se crut peut-être inspirée du ciel, et destinée à faire sacrer le roi à Reims. Dunois, enfermé dans Orléans, défendait cette place, dernière ressource de Charles, et, malgré des prodiges de valeur, il se voyait sur le point de se rendre, lorsque Jeanne se jette dans la ville, y fait entrer des provisions, et la délivre après un siége de sept mois. Auxerre, Troyes, Soissons et Reims sont soumis avec rapidité; et le 7 juillet 1429, le roi est sacré dans cette dernière ville, comme la *Pucelle d'Orléans* le lui avait prédit. Ce fut le terme des succès de l'héroïne.

Cette même année, Henri quitta Londres, et vint se faire couronner à Paris. Cependant la guerre se continuait sur plusieurs points de la France avec des succès partagés. La reddition de Paris, qui eut lieu en 1437, commença à faire pencher la balance en faveur de Charles. Parfaitement servi par les braves dont on a parlé, par le connétable de Richemond, par le duc de Bourgogne lui-même, devenu l'un des plus redoutables ennemis des Anglais, le roi reconquit la plus grande partie de ses états. La bataille de Fourmigny, qu'il gagna en 1450, assura encore à ses armes une supériorité qu'elles ne devaient plus perdre.

Au milieu de ses triomphes, il eut un cruel sujet de chagrin, par la révolte du Dauphin son fils, depuis si connu sous le nom de Louis XI. Charles se rendit maître de la personne du rebelle, et par un acte de générosité qui ne toucha point l'ame dure de Louis, il lui pardonna et lui rendit toute sa confiance.

Ces malheurs domestiques n'empêchaient point les généraux de Charles d'affermir et d'étendre sa domination. Ils soumirent la Guyenne et la Normandie, provinces opulentes et belliqueuses, dont les forces avaient souvent été fatales à la France, tant que les Anglais en avaient disposé. Le plus fameux des généraux ennemis Talbot qui défendait la Guyenne, fut vaincu et tué à la bataille de Castillon. Enfin de tout ce que les rois d'Angleterre

avaient possédé en France, il ne leur resta plus que la ville de Calais.

A cette époque où Charles paraissait devoir goûter les douceurs de la paix, son fils qui déguisait sous des plaintes peu fondées l'impatience de régner, se révolta de nouveau contre lui, et se retira près du duc de Bourgogne. Charles ne put résister à ce nouveau trait d'ingratitude. Il se défiait de tous ceux qui l'approchaient : il craignait qu'ils ne fussent gagnés par son fils pour terminer ses jours par le poison. Ces inquiétudes perpétuelles détruisirent sa santé, et, après avoir langui quelque temps, il mourut à Mehun-sur-Yèvre, en Berry, le 22 juillet 1461. Plusieurs écrivains ont même rapporté qu'il se laissa mourir de faim, soit que ses malheurs lui eussent rendu la vie insupportable, soit que la crainte d'être empoisonné eût aliéné sa raison.

Charles, d'un caractère doux et bienfaisant, fut d'autant plus regretté de son peuple que le règne de son successeur ne s'annonçait pas sous des auspices bien favorables.

C'est à Charles que se rapporte l'établissement de la *taille perpétuelle*. Considérant cet impôt comme le seul remède d'un mal souvent intolérable, il l'établit pour assurer la paye des troupes qui, pendant les désastres du royaume, ne s'étaient que trop accoutumées à vivre de rapines.

D. D.

CHARLES VIII.

N. pinx.t

Landon dinx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

CHARLES VIII.

C'est moins par ses qualités personnelles que par les événemens importans qui eurent lieu sous son règue, que Charles VIII mérite d'être compté parmi les personnages célèbres. La nature ne lui avait point donné les qualités qui font les hommes extraordinaires ; mais il gouverna la France à une époque remarquable, et il appartient à l'histoire, quoique sa vie ait été d'une courte durée.

Fils et successeur de Louis XI, l'un des plus odieux tyrans qui ayent pesé sur l'humanité, Charles naquit à Amboise, en 1470. Il ne reçut qu'une éducation peu soignée. Louis s'était révolté contre son père, il craignit que son fils ne l'imitât, et pensa que le moyen le plus sûr de s'en faire obéir était de le tetenir dans l'ignorance. Charles monta sur le trône à l'âge de 13 ans. Les minorités sont presque toujours orageuses : celle-ci fut signalée par les dissentions qui s'élevèrent entre la dame de Beaujeu, sœur aînée et gouvernante de Charles, et Louis, duc d'Orléans, premier prince du sang, qui lui disputait la régence. Charles, devenu majeur, rendit à ce prince (qui lui succéda sous le nom de Louis XII) la liberté qu'il avait perdue à la bataille de Saint-Aubin, en 1488. La maison

d'Armagnac, fameuse par la part qu'elle avait prise aux troubles de la France, et par ses malheurs récens, dut à Charles la restitution de ses biens. Le mariage du roi avec Anne, souveraine du duché de Bretagne, fut le plus heureux événement de son règne, et un de ceux qui marquent le plus dans l'histoire de la monarchie. Il mit fin à des guerres cruelles, et réunit aux forces de la France celles d'un peuple fier et généreux. On eut l'attention de stipuler dans le contrat que si Charles mourait sans enfans, avant la duchesse, elle épouserait le successeur de ce prince. Elle fut en effet mariée dans la suite à Louis XII, qui l'aimait depuis longtemps. La patrie voyait cicatriser ses plaies, lorsqu'une résolution que la prudence n'avait pas conseillée la replongea dans de nouveaux malheurs. Charles résolut de faire valoir ses droits à la couronne de Naples; il passa les Alpes à la tête d'une armée considérable, et parcourut l'Italie en conquérant. Sa marche ne fut retardée par aucun obstacle. « Il « semblait, disait le pape Alexandre VI, qu'il « était venu, la craie à la main, pour marquer « ses logemens. » Charles exerça dans Rome même une puissance absolue. Le pontife, cédant à la nécessité, lui donna l'investiture du royaume de Naples et même celle de l'empire d'Orient. Ferdinand, possesseur du royaume des Deux-Siciles, céda pour un instant à la fortune du

monarque français. Celui-ci fit dans Naples une entrée triomphante. Mais tandis qu'il s'enivrait de ses succès, un orage terrible se formait contre lui. Le pape, l'empereur, les rois d'Arragon et d'Angleterre, le duc de Milan et la république de Venise se liguèrent pour empêcher son retour. Charles, dont l'armée avait été affaiblie par plusieurs causes, regagnait la France, à la tête de 8 mille hommes seulement, lorsque, le 6 juillet 1495, l'armée des puissances ennemies, forte de plus de 40 mille combattans, l'attaqua près de Fornoue. La présence du monarque, la valeur française, et sans doute aussi la nécessité de vaincre ou de mourir, donnèrent aux guerriers de Charles une victoire longtemps disputée; mais si ce roi rentra triomphant dans ses états, il perdit les pays dont il venait de se rendre maître, en aussi peu de temps qu'il en avait mis à les conquérir. En vain d'Aubigny gagna la bataille de Séminare, les vœux des Napolitains et l'habileté de Gonsalve de Cordoue, général de Ferdinand le catholique, roi d'Espagne, rendirent à Ferdinand, fils d'Alphonse, la couronne des Deux-Siciles. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'effet que produisit, dans l'esprit de Charles, la révolte de ses sujets d'Italie. Les uns assurent qu'il tourna toutes ses vues vers l'administration intérieure de son royaume; d'autres veulent qu'il ait conçu le projet

de soumettre une seconde fois les Napolitains. S'il forma cette dernière résolution, la mort ne lui permit pas de l'exécuter. Une maladie termina ses jours, en 1498, au château d'Amboise; il n'avait encore que 27 ans. Ceux qui l'approchaient pleurèrent un maître plein de douceur. On rapporte que deux de ses officiers moururent de douleur, en voyant passer son cercueil. Ce trait, sans doute, est l'éloge le plus complet du caractère de Charles, et suffirait pour faire aimer sa mémoire; mais le peuple ne partagea point les sentimens des serviteurs de ce prince, et ne regretta que faiblement un roi qui avait prodigué, dans une entreprise lointaine et hasardeuse, le sang et les trésors des Français.

D. D.

CHARLES IX.

Delarmessin del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE DI ROMA

CHARLES IX.

Le nom de Charles IX ne rappelle qu'un fait, mais c'est le plus horrible de notre histoire, *le massacre de la S. Barthelemy !* Les mémoires de Sully portent à plus de 70,000 le nombre des protestans égorgés dans cet immense assassinat ; l'archevêque de Paris, Péréfixe, le porte à près de 100,000 ; Bossuet dit : « qu'on voyait les rivières « traîner avec les corps morts l'horreur et l'infec- « tion dans tous les pays qu'elles arrosaient. »

Toutes les circonstances qui accompagnent ce crime en augmentent l'atrocité : telles sont la longue et froide préméditation, la dissimulation profonde, le mariage de la propre sœur de Charles IX, concerté pour envelopper dans un seul piége tous les grands personnages et l'époux lui-même, le grand Henri, au milieu des fêtes de son mariage ; enfin la cause de Dieu donnée pour motif.

L'odieuse mère de Charles IX, Catherine de Médicis, et les Guises partagent l'horreur de cet attentat. Catherine, veuve de Henri II, était impérieuse, cruelle, superstitieuse, dissimulée, ambitieuse : elle voulait retenir le pouvoir. La mort de Henri II avait été un malheur pour la France. Ses faibles fils, François II et Charles IX, furent dominés par Catherine et par les Guises qui réunissaient tout ce qui produit les troubles, les grands

crimes, les catastrophes politiques. Ils amenèrent la guerre civile qui dura trente ans. François II ne tint pas le sceptre 17 mois. Ce furent le duc de Guise et son frère, cardinal de Lorraine, qui régnèrent sous lui. Les princes du sang, les grands du royaume, éloignés et maltraités par Catherine et les Guises qui n'étaient pas français, devaient les haïr; et, dans des temps comme ceux-là, il en résultait nécessairement des conspirations.

Les mécontens, ayant pour chef le prince Condé, firent donc la *conspiration d'Amboise*, dont l'objet était de perdre les Guises. Ceux-ci, à qui elle fut révélée, remplirent d'échafauds et de potences la petite ville d'Amboise, et y firent périr, dans un mois, *plus de douze cents* complices de la conspiration.

Dans cet état de choses, la religion réformée fournit un aliment inépuisable aux haines, aux intérêts des factions. Condé devait passer dans le parti qui haïssait le plus les Guises : c'était celui de la religion réformée qu'ils persécutaient. Il se fit protestant, pour faire cause commune avec le prince de Navarre, l'amiral de Coligni, Dandelot, etc.

D'un autre côté, Catherine de Médicis, craignant que la réunion du vieux connétable Montmorenci et du maréchal Saint-André avec les Guises ne la dépouillât de l'autorité, pencha elle-même vers les protestans. Elle les favorisa et les opprima tour-à-tour, selon qu'elle crut en avoir besoin, ou pouvoir

s'en passer. De cette manière, elle mit les armes aux mains des uns et des autres. Les choses en étaient là, en 1562, la seconde année du règne de Charles IX, alors âgé de 12 ans.

Pour donner toutes les causes de la Saint-Barthelemy, il faut ajouter que le Saint Siége poursuivait et faisait poursuivre les protestans; que l'abominable Philippe II, le plus puissant prince de l'Europe, dépassait, s'il se peut, la haine et les intentions de la cour de Rome contre les protestans, et que ceux-ci étaient au nombre de deux millions environ, en France.

Dans le cours de cette année, 1562, l'insulte faite par les gens du duc de Guise à des Calvinistes qui chantaient leurs psaumes, dans une grange de *Vassi*, en Champagne, produisit une rixe, à la suite de laquelle un assez grand nombre de ces calvinistes furent massacrés, en présence du duc. La guerre civile commença aussitôt. Les dix années suivantes sont marquées par les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour, par l'assassinat du duc de Guise et par de fausses pacifications, qui ne pacifiaient rien et n'étaient que des repos ou des piéges ménagés par la cour, et, pour les protestans, que des trèves acceptées, pour se réparer. Le traité de paix qui succéda à la bataille de Moncontour avait accordé *la liberté de conscience* aux protestans, ainsi que des places fortes pour leur sûreté. Charles IX et son conseil

affectaient la tolérance, et faisaient punir les catholiques qui la violaient. On donnait des emplois et des grâces aux protestans, et comme leurs chefs soupçonnaient de la perfidie dans ce changement étrange, Charles IX et Catherine firent, pendant deux ans, toutes sortes d'avances pour dissiper les soupçons: ils semblèrent négocier une alliance avec Elizabeth d'Angleterre, la protectrice des réformés, et feignirent de vouloir faire la guerre à Philippe II, le plus acharné persécuteur de ces mêmes réformés: enfin le mariage de la sœur de Charles IX avec le jeune roi de Navarre (Henri IV), le chef des calvinistes, devait achever de rassurer. Charles IX d'ailleurs était d'un caractère emporté, ce qui semblait exclure la dissimulation.

La noblesse calviniste se rendit donc à Paris, pour le mariage de Henri, qui fut célébré le 18 août 1572. Trois jours après, dans la nuit du 23 au 24, au signal donné, commença le massacre de la Saint-Barthelemy. On n'épargna ni femmes enceintes, ni enfans.... 700 maisons furent pillées dans Paris. On y massacra, pendant plusieurs jours. Charles, dit-on, tira avec une arquebuse, d'une croisée du Louvre, sur les *huguenots* (c'est ainsi que les catholiques nommaient les protestans). Il alla au gibet de Montfaucon se repaître la vue du cadavre de l'amiral Coligni qu'on y avait attaché, après avoir exercé sur lui tous les outrages d'une grossière férocité. Cependant lorsque l'amiral était arrivé à la cour

de Charles, ce prince l'avait comblé de caresses, et lui avait dit, en l'embrassant : *voici le plus beau jour de ma vie.* Le 22, l'avant-veille du massacre, l'amiral n'ayant été que blessé par un gentilhomme apposté pour l'assassiner, Charles IX avait été le visiter à son hôtel, lui promettre une éclatante vengeance, et lui avait dit encore : *mon père, la blessure est pour vous, et la douleur pour moi.* Ce ne sont point les écrivains calvinistes que nous suivons, de crainte que leur trop juste ressentiment n'ait chargé les peintures ; ce sont *les Bénédictins* et les mémoires les plus modérés.

On a cru que le massacre des calvinistes avait été prémédité, pendant deux ans, et convenu avec Philippe II. D'autres historiens disent qu'il ne fut arrêté que l'avant-veille de son exécution, et ils le font décider de la manière suivante : Catherine et le duc d'Anjou voulaient persuader à Charles IX de faire tuer l'amiral : le roi résistait. Il fut non-seulement ramené subitement à l'opinion de sa mère et de son frère, mais il la dépassa, en disant : « Madame, puisque vous trouvez bon qu'on tue « l'amiral, je le veux, mais aussi tous les huguenots « de France, afin qu'il n'en demeure pas un qui « puisse me le reprocher, et donnez-y vos ordres « promptement. Il sortit en disant ces mots.... Le « reste du jour et une partie de la nuit furent « employés aux préparatifs de la scène affreuse

« qui devait se jouer. »..... *Art de vérifier les dates.*

Le 26 août, Charles IX se rendit au parlement, pour y déclarer que le massacre s'était fait *par ses ordres*. On en avait expédié de semblables dans toutes les provinces. Des gouverneurs et autres officiers eurent le vertueux courage de désobéir dans plusieurs. Nous ne citerons que le vicomte d'Orthe, commandant de Bayonne, à cause de la belle réponse qu'il fit à Charles IX.

« J'ai communiqué le commandement de votre « majesté à ses fidèles habitans et gens de guerre « de la garnison : je n'y ai trouvé que bons citoyens « et fermes soldats, mais pas un bourreau. C'est « pourquoi eux et moi supplions très-humblement « V. M. de vouloir employer en choses possibles, « quelque hasardeuses qu'elles soient, nos bras et « nos vies. »

On dit que les remords abrégèrent la vie de Charles IX, et qu'ils allèrent jusqu'à lui aliéner l'esprit. Il mourut du moins deux ans après la Saint-Barthelemy, âgé de 24 ans. Il en avait régné 13 et demi.

« Il était grand de taille, mais un peu voûté, « avait le visage pâle, les yeux jaunâtres, bilieux, « et menaçans, le nez aquilain, et le col un peu « de travers. »..... *Mémoires de Castelnau.*

J.

CH.LES LE TÉMÉRAIRE

Snyderoef del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE.

De tous les surnoms que les contemporains de ce prince lui donnèrent, celui de *Téméraire* qui le caractérise le mieux, est le seul qui ait été conservé par la postérité.

Les ducs de Bourgogne tinrent longtemps le premier rang parmi les grands vassaux des rois de France, et ils étaient plutôt, pour ces monarques, de redoutables adversaires que des sujets soumis. Charles naquit à Dijon, l'an 1433. Il était fils du duc Philippe qui, par la douceur de son caractère, et une administration paternelle, mérita d'être appelé *Le Bon*. Charles avait donné en plusieurs occasions, et surtout à la bataille de Mont-Lhéri, des preuves d'un courage impétueux, lorsqu'en 1467, il hérita des états de son père. Il commença par soumettre les habitans de Gand et de Liège; mais bientôt, ouvrant à son ambition une plus vaste carrière, il combattit ouvertement le roi de France, Louis XI. Les démêlés de ce prince avec le duc de Bourgogne forment une époque importante dans son histoire. Enfin, à force de politique et de prudence, Louis parvint à vivre en paix avec un voisin pour qui le repos semblait une fatigue. Il eut même l'adresse de se faire livrer le comte de Saint-Pol qui s'était

réfugié auprès de Charles. Celui-ci, par un traité infame que l'on n'aurait pas attendu de son caractère audacieux et plein de franchise, obtint quelques villes et les biens du proscrit. Faible dédommagement pour la honte dont cette trahison a couvert sa mémoire!

En paix avec la France, mais toujours plein de projets chevaleresques, le duc de Bourgogne tourna ses armes contre les Suisses. Ce peuple avait brisé le joug de l'Autriche, et ne paraissait pas susceptible de crainte; cependant, pour conserver ses mœurs agrestes et sa liberté, il essaya de conjurer l'orage qui le menaçait. Il offrit des satisfactions à Charles pour des griefs imaginaires; il alla jusqu'à lui représenter que la conquête de la Suisse entière ne vaudrait pas ce qu'elle lui coûterait. Charles fut sourd à toutes ces remontrances, et commença la guerre en assiégeant la petite ville de Granson. Il fit passer au fil de l'épée les 400 hommes qui la défendaient, et la détruisit entièrement: crime impolitique qui força ses ennemis à n'attendre leur salut que de leur désespoir. Les Suisses lui livrèrent, en 1466, près de Morat, une de ces batailles décisives qui fixent pour des siécles la destinée d'un état; Charles y fut complètement défait, et y perdit l'élite de ses troupes. Les vainqueurs consacrèrent le souvenir de cette

action par un monument singulier, plus digne sans doute des sauvages habitans du nord de l'Amérique que d'un peuple déja avancé dans la civilisation. Ils construisirent, avec les ossemens des Bourguignons tués dans le combat, une pyramide qui a été longtemps connue sous le nom d'*Ossuaire de Morat* (elle a subsisté jusqu'à la fin du dix-huitième siécle où elle fut détruite, le jour anniversaire de la bataille, par un corps de Bourguignons faisant partie de l'armée française qui pénétra dans la Suisse).

Le butin que firent les Suisses à Morat fut immense, et répandit chez eux des richesses dont ils avaient jusqu'alors ignoré presque entièrement la valeur et l'usage. Un diamant que Charles portait à son épée, et qui fut trouvé parmi son bagage, fut vendu un écu, parce que celui qui s'en empara ne le regarda que comme un morceau de verre. C'est ce joyau qui a depuis appartenu aux grands ducs de Toscane, et que l'on a toujours regardé comme le plus précieux de l'univers, après celui qui ornait le trône des souverains du Mogol.

Le malheur n'avait point corrigé Charles. Toujours porté aux entreprises hasardeuses, il attaqua le duc de Lorraine, en 1477, un an après le désastre de Morat, et vint mettre le siége devant Nancy. Pour défendre sa capitale, son ennemi tenta le sort d'une bataille, et Charles fut encore vaincu,

mais moins par sa faute que par la trahison d'un de ses principaux officiers, napolitain de naissance, à qui il avait accordé une confiance absolue. Charles fut tué dans sa fuite, le 5 janvier de cette même année, à l'âge de 44 ans. Il ne laissa qu'une fille nommée Marie. Cette princesse épousa l'archiduc Maximilien, et porta ainsi dans la maison d'Autriche, dès-lors très-puissante, d'immenses domaines qui devinrent l'objet de guerres longues et sanglantes entre la France et l'Allemagne.

D. D.

CHARLES-QUINT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

Vander Werf pinx.t *Landon direx.t*

Digitized by Google

CHARLES-QUINT.

Une des époques les plus intéressantes de l'histoire, est sans doute celle où l'on vit régner à la fois, François I, Henri VIII et Charles-Quint. L'Europe, presque entièrement partagée entre ces puissans monarques, eut à gémir de leurs longues dissentions, et dut s'étonner également de leurs vertus, de leurs vices et de leurs talens.

Né, le 24 février 1500, de Philippe-le-Bel, archiduc d'Autriche, et de Jeanne de Castille, Charles-Quint se trouvait possesseur de domaines plus étendus, qu'aucun monarque n'en avait jamais réuni. Archiduc d'Autriche après la mort de son père en 1506, roi d'Espagne en 1517, il disputa l'empire à François I, en 1519. Sa grande jeunesse éloignant les craintes que pouvait donner son ambition, il fut élu, et François I lui déclara la guerre en 1521. Charles chassa les Français d'Italie; et, favorisé par la trahison du Connétable de Bourbon, il remporta sur eux les plus grands avantages. A Biagras, ils perdirent Bayard; et à Pavie, en 1525, leur monarque fut fait prisonnier. A cette nouvelle, l'Empereur ne se livra point à la joie, et défendit les réjouissances publiques; sous les dehors affectés d'un vif intérêt, il cacha le projet d'abuser cruellement de la position de François I, et ne lui rendit sa liberté

qu'en 1526, aux conditions les plus dures, et quand la santé défaillante du Prince français lui fit craindre de perdre, par sa mort, tout l'avantage de sa détention. Le pape Clément VII, touché des malheurs de la France, et peut-être effrayé de la puissance de Charles-Quint, se déclara contre lui; mais il paya cher cette imprudente générosité: Rome fut pillée, et le pape prisonnier dans le château Saint-Ange. Charles développa encore dans cette occasion toute la fausseté de son caractère; il fit ordonner des prières publiques pour la délivrance du Souverain Pontife que lui seul retenait captif, et fit prendre le deuil à toute la cour.

Le traité de Cambray, en 1529, ayant pacifié l'Europe pour quelque temps, l'Empereur tourna ses armes contre d'autres ennemis. Il passe en Afrique, prend la Goulette, défait le fameux Barberousse, se présente en vainqueur devant Tunis, et rétablit sur le trône Mulley-Assan. A peine revenu de cette brillante expédition, la guerre se déclare de nouveau entre la France et l'Empire. François I cherche à reprendre le Milanais; l'Empereur s'y oppose, entre en Provence, et s'avance jusqu'à Marseille, tandis qu'une armée, commandée par le prince de Nassau, ravage la Picardie et la Champagne. Une trève de dix ans, conclue à Nice en 1538, arrêta les progrès de cet effrayant vainqueur; mais bientôt les Flamands révoltés lui donnent de nouvelles alarmes.

Charles était en Espagne ; comptant sur la générosité de François I, il osa demander à traverser la France pour arriver plus promptement dans les Pays-Bas. François, dont l'ame noble et franche ne soupçonnait point la perfidie, acquiesce à cette étonnante propositiou, sur la seule parole de l'Empereur, de donner à l'un des fils de France l'investiture du Milanais. Charles arrive à Paris, y reçoit l'accueil le plus flatteur, ne parle point de remplir sa promesse ; et le Roi, craignant de l'outrager, en paraissant douter de sa bonne foi, le laisse paisiblement quitter ses états, sans lui rappeler la condition mise à ce voyage. A peine sorti de France, l'Empereur se ligue avec Henri VIII pour combattre le Monarque généreux dont il venait de recevoir les plus touchantes preuves de confiance ; mais ses armes, si injustement tournées contre la France, n'eurent plus le même succès : les Espagnols furent battus à Cérisoles, et Charles se vit obligé de conclure la paix à Crépi, en 1548.

Une seconde expédition qu'il avait faite à Alger quelque temps auparavant n'avait pas été plus heureuse.

Charles-Quint s'était constamment opposé aux progrès rapides que faisait, en Allemagne, la doctrine de Luther. Il entretenait une guerre continuelle avec les princes protestans ; l'électeur de Saxe et le landgrave do Hesse furent prison-

niers à la bataille de Mulhausen, en 1547. Charles serait peut-être parvenu à détruire la liberté de l'Empire, et à former une monarchie universelle, héréditaire dans la maison d'Autriche, si les princes protestans n'eussent demandé l'assistance de Henri II, monté sur le trône de France après la mort de François I. Les troupes de l'Empereur furent battues en Allemagne, et elles n'eurent pas un meilleur succès devant Metz, dont le duc de Guise les força de lever le siége. Ce fut alors que Charles, affligé de ces revers, et fatigué peut-être du poids de sa puissance, se décida à remettre l'empire entre les mains de son frère Ferdinand, et la couronne d'Espagne sur la tête de son fils Philippe II; en 1555, il se retira dans le monastère de Saint-Just, en Estramadure. Pour dernière singularité, il voulut faire faire ses obsèques lui-même, et y assister, enveloppé d'un linceul. En sortant de cette lugubre cérémonie, la fièvre le prit, et il expira le 21 septembre 1558. « Jamais, dit l'Esprit de l'His-« toire, jamais un grand monarque ne parut, plus « que Charles-Quint, être appelé à une monar-« chie universelle; activité, talens, génie, il sem-« blait avoir reçu tous les moyens de s'y main-« tenir. Méditant ses projets avec habileté, il « employait jusqu'à la perfidie dans leur exécu-« tion, et le bonheur l'accompagna dans toutes « ses entreprises. La journée de Pavie, si fatale

« à la France, fit tomber entre les mains de « Charles le seul rival qui eût osé lutter contre « sa puissance, et paraissait assurer à jamais sa « supériorité, mais la fortune produisit en lui « l'aveuglement; elle lui avait donné beaucoup, « il lui demanda plus : ses refus lui parurent in- « tolérables; et, après un siècle entier de gloire « et de succès, il cacha dans l'obscurité d'un cloî- « tre la douleur de quelques contradictions. »

On peut comparer à ce portrait de Charles-Quint, qui n'est pas sans quelques défauts, celui que trace M. Gaillard, dans l'*Histoire de la Rivalité de France et d'Espagne :* « Ce Charles- « Quint, dit-il, cet ambitieux par excellence, ce « grand potentat, si accusé d'aspirer à la monar- « chie universelle, n'aspirait plus depuis quelque « temps qu'à descendre de tous les trônes qu'il « avait occupés avec tant de gloire; il ne lui « restait plus rien de cette vigueur de la jeu- « nesse, qui l'avait, pendant le cours de son « règne, montré tant de fois à ses nombreux « états, et même à des contrées ennemies, dans « l'appareil de la grandeur et de la puissance; « qui l'avait transporté neuf fois en Allemagne, « sept en Italie, six en Espagne, quatre en « France, dix dans les Pays-Bas, deux en An- « gleterre, deux en Afrique, et qui lui avait fait « traverser jusqu'à onze fois la mer. Nos vœux

« suivent nos besoins et s'y conforment ; il ne « desirait plus que la retraite et le repos ; le « monde lui échappait, et toutes ses vues se tour- « naient vers l'éternité. » Tant d'activité, de puissance et de talens auraient placé Charles-Quint au dessus de tous les grands hommes de l'histoire, s'il avait eu assez de grandeur d'ame pour mépriser la politique perfide qui déshonora son caractère.

M.

CHARLES I.

Vanden Werf pinx.t Landon dir.ex.t

NAPOLI

CHARLES I.er

Arbitres du monde, instruisez-vous ! s'écria Bossuet, en commençant l'oraison funèbre dans laquelle il trace le tableau des malheurs de Charles I et de sa famille. L'application de ce passage de l'écriture était déja un grand trait d'éloquence. En effet, sous quelque point de vue qu'on considère le sort de Charles I, soit qu'on regarde, avec madame Macaulay et les républicains, la mort de ce roi comme juste, quoique non légale; soit qu'on pense, avec les historiens plus modérés, que ce prince n'a été victime que des circonstances, de quelques erreurs, et surtout de sa propre faiblesse; soit qu'on attribue, avec l'orateur chrétien, « à celui qui règne « dans les cieux et de qui relèvent tous les em- « pires, le droit de faire la loi aux rois et de leur « donner, quand il lui plaît, de grandes et de « terribles leçons.... De leur montrer que toute « leur majesté est empruntée...» il est toujours vrai que la chute de Charles I instruit ceux qui gouvernent.

Quand Jacqnes Stuart, son père, succéda à la reine Elisabeth, il trouva le royaume d'Angleterre dans un état florissant. L'autorité royale y était environnée de toute sa majesté et du respect des peuples. Non-seulement elle s'affaiblit, pen-

dant les 22 ans de règne de Jacques I, mais elle était entamée et circonvenue, quand elle passa à son fils. Sous celui-ci, elle déclina jusqu'à l'avilissement. Il est évident déja, sans avoir besoin de la série des faits, que ces deux princes eurent au moins le tort de ne pas savoir régner. Ce ne fut point en négligeant les droits du sceptre, qu'ils le laissèrent avilir; ce fut en les exagérant, en prétendant que leur autorité était de droit divin, et que leur volonté devait être respectée comme une émanation de ce droit. Le corps de l'épiscopat soutenait cette doctrine; mais l'appui était trop faible. A cette époque, il s'était fait en Europe une sorte de révolution dans les idées : « Toutes les parties « des gouvernemens gothiques, dit Hume, qui « semblaient endormies, depuis plusieurs siécles, « commencèrent de toutes parts à se remuer, et « formèrent des entreprises l'une sur l'autre. » Les Stuarts ne surent ni connaître, ni mesurer, ni contenir, ni diriger cette révolution. Ils se tinrent toujours en opposition avec les idées dominantes, avec les passions, les préjugés, l'esprit de la nation anglaise. Les sectes des réformés, des Presbytériens, des Puritains ou indépendans transportèrent leur zèle ardent dans la discussion des droits de la nation et dans les tronbles politiques qui s'ensuivirent. Ce fut un levier d'une force immense pour soulever et renverser le trône. Charles aurait dû le sentir s'ébranler sous lui,

et l'étayer avec prudence, s'il ne pouvait pas le soutenir autrement. Après le malheur de n'avoir jugé ni l'état de l'Europe, ni l'esprit de leur nation, ni ce qui donne la véritable force à l'autorité souveraine, les principales fautes des Stuarts furent, de s'abandonner aux favoris et surtout au duc de Buckingham; le mariage de Charles I à une princesse de France, malgré la haine très-exaltée de l'Angleterre contre le catholicisme, et l'insurmontable antipathie contre les Français: à cette faute grave, il faut ajouter celle d'avoir laissé trop d'influence à cette princesse, qui en usa de manière à aigrir davantage les esprits; enfin, la faiblesse de Charles I d'avoir consenti au supplice du comte de Strafford, son ministre dévoué, et le seul homme capable de le défendre lui-même.

Charles, né en 1600, monta sur le trône en 1625. La même année, il épousa Henriette-Marie de France, fille de Henri IV. Dès cette première année, le parlement accueillit des demandes en réformes d'abus. Il fut dit, dans la chambre des communes, que l'imprévoyance et le défaut d'ordre étaient les seules causes des besoins de l'état. On y rappela le droit des parlemens de censurer les dilapidations de la cour, et les ministres dilapidateurs. On annonça l'intention de n'accorder de subsides qu'en proportion de la réforme des abus. Charles congédia ce parlement, et fit des emprunts.

Les parlemens et le roi suivront la même marche jusqu'en 1640. En 1626, un second parlement est convoqué ; il montre les mêmes principes que le précédent, et de plus commence le procès du duc de Buckingham. Charles menace, puis fait interpréter et adoucir ses menaces ; bientôt il les réalise par l'emprisonnement de deux membres des communes, qu'il se croit obligé de relâcher aussitôt, en avouant qu'il avait été trompé. Cependant il donne une pairie à leur accusateur. Ce second parlement est dissous brusquement. Charles a recours aux taxes arbitraires et aux emprunts. Londres refuse de lui prêter 100,000 liv. L'année suivante, le roi convoque un troisième parlement, avec la résolution de tenir ferme contre la chambre des communes. Il en avait détaché un des membres les plus redoutables, Wenworth : il le fit comte de Strafford et ministre. Le discours du trône, à l'ouverture de la session, fut menaçant. Loin d'être intimidées, les communes firent de nouvelles plaintes et reprirent le procès de Buckingham. Charles change de ton et flatte la chambre, pour tâcher de sauver son favori. Il revient aux menaces, et il établit, comme principe, *qu'en lui réside la plénitude du pouvoir judiciaire et le droit d'interpréter les lois.* Le parlement est dissous, et sept membres des communes rigoureusement emprisonnés. La nation murmura. Des proclamations royales défendirent les murmures. Depuis cette

époque, 1629, jusqu'en 1640, le roi ne convoque plus de parlemens. Buckingham venait de périr assassiné. La reine, Strafford et l'archevêque Laud avaient hérité de son influence. Ils poussèrent Charles, avec la force de leurs caractères, à marcher dans la ligne de ses prétentions, sans lui permettre de rétrograder. Quand ce prince en fut à la guerre civile d'Ecosse, pour la cause de l'épiscopat, et à des embarras inextricables, il fallut bien, après onze ans d'intervalle, convoquer un quatrième parlement qui, montrant les mêmes principes que les autres, fut dissous aussitôt. Mais l'opinion et la nécessité commandaient, et dans la même année, 1640, il en assembla un cinquième, plus entreprenant encore, qui commença par mettre en accusation le ministre Strafford, dont Charles eut la faiblesse de laisser tomber la tête. Jusqu'ici le roi, la reine, les ministres et les évêques soutiennent un système que repoussent les communes et l'opinion publique, celles-ci gagnant toujours du terrein, et Charles en perdant également, par la violence et la faiblesse.

Au commencement de 1642, Charles I quitta Londres, ne s'y croyant plus en sûreté. Le parlement s'empara des milices. Le 23 novembre 1643, il y eut, entre l'armée du roi et celle du parlement, une bataille indécise. L'année suivante, la guerre prit plus d'énergie; et, en 1644, Charles

perdit la bataille décisive de Naseby. Il chercha alors à s'accommoder ; mais, apprenant qu'on voulait se saisir de sa personne, il se retira en Ecosse d'où sa famille était originaire, et où il croyait avoir ses plus fidelles sujets. Les Ecossais le vendirent et le livrèrent au parlement, en 1647, pour la somme de 400,000 livres sterlings d'arrérages qui leur étaient dûs. Il s'échappa, et crut trouver un asile dans l'île de Wigth. Il en fut enlevé par un officier de l'armée de Cromwel, en 1648, et transféré au château de Windsor d'où il ne sortit que pour subir sa condamnation et son supplice, au commencement de 1649.

Ce n'est qu'au dénouement de sa catastrophe que ce prince intéresse. Il fut grand par la résignation, la dignité, la modération avec lesquelles il supporta les outrages de son procès et la rigueur de sa destinée. Rien n'est plus touchant que les trois derniers jours de sa vie. Ses mœurs étaient douces, son esprit était orné, son caractère faible et incapable de tyrannie, si l'on entend par ce mot l'usage cruel du pouvoir.

CHARLES II.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Vander-Werff pinx.t *Landon dessc.t*

CHARLES II.

Charles I avait eu la tête tranchée, le 9 février 1649. Aussitôt la chambre des communes s'était emparée du gouvernement, avait aboli la royauté et la chambre des pairs, d'après la maxime que les communes seules représentent le peuple en qui réside la souveraineté. Depuis le mois de février 1649, jusqu'au rétablissement de Charles II, en 1660, le gouvernement d'Angleterre porta le nom de *République*. Mais il ne fut réellement qu'anarchie démagogique, jusqu'en 1653 que Cromwel usurpa le pouvoir souverain; que tyrannie, pendant son règne, et anarchie militaire, depuis sa mort. Le parlement et la nation se jetèrent au devant de Charles II, et prévinrent ses desirs en tout. On lui accorda plus d'autorité et d'argent que son père n'en avait desiré. On combla de bienfaits la famille royale, et l'on n'imposa aucune condition au nouveau roi. Les derniers maux éprouvés étaient ceux de l'anarchie : on ne prit de précautions que contre elle. Charles II, qui avait à venger la mort de son père et la majesté royale, montra plus de clémence que le parlement qui aurait dû l'exiger. Ce fut le parlement qui fit exhumer les corps de Cromwel, d'Iréton son gendre, de Bradshaw, et qui les fit attacher à des potences. De 80 acteurs prin-

cipaux dans le procès du feu roi, 25 étaient morts naturellement, 29 étaient en fuite, 19 se rendirent en prison, quelques-uns furent pris, fuyant, 10 furent exécutés pendant les fêtes de l'avénement; 3 furent arrêtés deux ans après, en Hollande, et subirent le même sort. Le peuple insulta à leur malheur, comme il avait insulté à celui de Strafford et de Charles I; 7 obtinrent une clémence entière; les autres furent emprisonnés ou bannis.

Charles II avait donc non-seulement recouvré son royaume, mais l'accès lui en avait été ouvert par l'épuisement des factions, par la fatigue que produit l'anarchie, par le besoin de gouvernement, bien plus que par les talens médiocres du général Monk. Tout ayant concouru à fortifier le pouvoir royal, il semble que Charles II aurait dû le raffermir pour des siécles. Cependant il chancelait déja à la mort de ce prince, et son successeur fut chassé.

Charles II, âgé d'environ 19 ans, lorsque périt son père, avait d'abord essayé d'opposer quelque résistance à Cromwel, et s'était sauvé avec beaucoup de peine après la défaite des siens. Pendant 12 ans, il avait promené son infortune sur le Continent, paraissant peu affecté de son sort, et se livrant à l'insouciance et aux plaisirs. Le cardinal Mazarin lui avait refusé sa nièce en mariage. Quand il eut recouvré la cou-

ronné, il s'abandonna à son indolence naturelle et à la volupté. Il remplit sa cour de maîtresses et de bâtards, épuisa les finances pour les unes et les autres. On lui reproche d'avoir fait à la Hollande une guerre impolitique, dispendieuse et peu honorable, pour obtenir un subside qu'il employa en dissipations voluptueuses; d'avoir vendu Dunkerque à Louis XIV; d'avoir reçu de ce roi une pension annuelle de cent mille livres sterlings; d'avoir fait banqueroute; d'avoir, par aversion des affaires, laissé prendre la principale influence dans le gouvernement au duc d'Yorck, son frère, homme borné, dur, cruel et catholique déclaré, ce qui, plus que tous les vices, rendait un prince odieux aux Anglais. Charles II n'avait point d'enfans de l'infante de Portugal qu'il avait épousée, en 1662, et le duc d'Yorck se trouvait héritier du trône : mais la nation redoutait un roi *despote* et *papiste*. La chambre des communes voulut l'exclure de l'hérédité. Plusieurs fois Charles II fut obligé de le faire passer sur le Continent, et il paraît qu'il allait y être renvoyé de nouveau, quand le roi mourut. La mésintelligence s'était renouvelée entre les parlemens et la couronne, ainsi que les troubles religieux, quoique le roi fût sans religion. Il y avait eu des conspirations et des supplices. L'aversion contre l'autorité absolue avait succédé à l'abandon. Il ne manquait

plus qu'une occasion pour déterminer une fermentation générale. On fit fermer les lieux de rassemblemens où le mécontentement s'exhalait. C'était à ce point que Charles II avait ramené la royauté, lorsqu'il mourut presque subitement, en 1685, après un règne de 25 ans. Son affabilité et l'amabilité de sa personne le préservèrent de la haine publique, mais ne peuvent le garantir de la sévérité de l'histoire.

Son règne fut signalé par deux grandes calamités réunies dans la même année et sur la ville de Londres : la peste qui moissonna 100,000 individus, et un incendie qui dévora 13,200 maisons.

Parmi les bâtards de Charles II, les plus distingués furent les ducs de Montmouth, de Cléveland, de Grafton, de Saint-Albans, de Richemond. Charles s'avilit dans le choix de ses maîtresses. Celle dont l'empire fut le plus long et le plus dispendieux était française et dévouée au cabinet de Versailles. On a même dit qu'elle lui avait été donnée par les ministres de Louis XIV. Il eut aussi publiquement pour maîtresses deux comédiennes.

CHARLES XII.

Crafts pinx.t

London direx.t

NAPOLI

CHARLES XII.

Charles XII, roi de Suède, que quelques auteurs ont surnommé l'Alexandre, et d'autres le Don Quichotte du Nord, et qui ne mérita

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité,

naquit le 17 juin 1682. Il annonça, dès ses plus jeunes années, des inclinations martiales, un amour excessif de la gloire, un caractère ferme et une volonté inflexible. A 7 ans, il maniait un cheval avec hardiesse. Les exercices violens auxquels il se plaisait, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les plus longues fatigues. Un de ses principaux amusemens était la chasse aux ours : il les poursuivait armé d'un simple épieu, et avec si peu de précaution qu'il fut un jour forcé de lutter corps à corps contre un de ces animaux féroces. Il n'est pas prouvé que ce fut la lecture de *Quinte-Curce* qui fit germer dans le cœur de ce jeune prince la passion des conquêtes : mais il est certain que l'éducation toute militaire qu'il reçut, le caractère belliqueux de la nation suédoise, les applaudissemens qu'elle prodiguait aux premières saillies de son courage, le souvenir encore récent des victoires de Gustave Adolphe, et surtout les fausses maximes de la cour, les préjugés d'un pouvoir

absolu que son père même se plut à lui inspirer, au lieu de l'instruire de la constitution et des intérêts de son royaume; tout dut fortifier les penchants qu'il tenait de la nature, et le conduire à croire que le champ de bataille est pour un roi le seul théâtre de gloire, et que les peuples sont nés pour obéir aveuglément aux volontés d'un maître, le suivre à la guerre, combattre et mourir pour lui.

Charles XII succéda à son père en 1697; il n'avait que 15 ans: bientôt après les états le déclarèrent majeur. Non-seulement la Suède jonissait alors d'une paix profonde; mais, en intervenant comme médiatrice dans les négociations de Riswick, elle avait la gloire de terminer la guerre qui s'était rallumée entre les principales puissances de l'Europe. Ainsi l'époque la plus brillante de ses annales est fixée par le premier événement d'un règne qui devait lui coûter si cher. Cette heureuse situation dura peu. En 1700, le Danemarck, la Russie et la Pologne se liguèrent contre Charles, sans qu'il eût provoqué cette redoutable coalition. Le conseil intimidé délibérait longuement devant lui sur les moyens de conjurer l'orage; il interrompt tout-à-coup ses ministres, et leur dit: *Messieurs, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Mon parti est pris: j'irai attaquer le premier qui se déclarera.* Ce fut le Danemarck. Charles s'embarque avec son armée, quitte Stock-

holm qu'il était destiné à ne plus revoir, descend en Sélande, attaque et met en fuite les Danois, investit Copenhague, propose la paix, et force son ennemi à l'accepter. Cette expédition, qui ne dura pas six semaines, fut le plus beau moment de la vie de Charles XII. Il était vraiment roi : en faisant admirer son courage personnel, la discipline et la bravoure de ses troupes, il faisait bénir sa modération et son humanité. Il avait combattu à la tête de l'armée ; et ce fut alors qu'entendant pour la première fois le sifflement des balles, il lui échappa ce mot célèbre : *ce sera là désormais ma musique.* Débarrassé d'un ennemi, Charles courut au second : c'était le Czar Pierre I. 80,000 Russes assiégeaient Narva, en Esthonie : le roi de Suède, avec 8,000 hommes, les attaque dans leurs retranchemens, et après un combat opiniâtre les force à mettre bas les armes. Le vainqueur ayant eu deux chevaux tués sous lui pendant la bataille, disait gaiement en montant sur le troisième : *ces gens là me font faire mes exercices.* Il renvoya les prisonniers, parce que son armée n'aurait pas suffi pour les garder. Restait Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe. Après avoir hiverné à Laïs, ainsi qu'il l'avait annoncé en marchant à Narva, Charles passe en Livonie, défait les Polonais et les Saxons dans plusieurs batailles, s'empare de la Courlande, parcourt en vainqueur la Lithuanie, et pénètre en Pologne.

Des succès si rapides et si constans étaient pour un roi de 22 ans un dangereux écueil. Charles, ébloui par la victoire, oublia bientôt qu'il n'avait pris les armes que pour maintenir l'intégrité de ses états et assurer le repos de ses sujets : il voulut vaincre encore, non pour garder ses conquêtes, mais pour le plaisir d'ôter et de donner des couronnes. Après avoir tenté sans succès la voie des armes, Auguste tenta inutilement celle des négociations. Charles fut inflexible : il se rendit maître de Varsovie ; et secondé par les intrigues du Cardinal Primat, fit élire roi, en 1704, le jeune Palatin de Posnanie, Stanislas Leczinski, qui fut depuis duc de Lorraine et beau-père de Louis XV. Non content d'avoir détrôné le roi de Pologne, il le poursuit bientôt dans son électorat, traverse la Silésie sans daigner seulement faire avertir la cour de Vienne, passe l'Oder, met la Saxe à contribution ; contraint Auguste à reconnaître Stanislas et à livrer l'infortuné Patkul qu'il fait périr sur un échafaud, et vient camper près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave Adolphe. *J'ai tâché de vivre comme toi*, dit Charles XII, en contemplant la tombe de ce héros, *Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse.* Le roi de Suède fixait alors les regards de l'Europe entière, et recevait dans son camp les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Armés

les uns contre les autres pendant la guerre de la Succession, ils observaient avec inquiétude la conduite d'un homme qui devait infailliblement donner la supériorité au parti qu'il eût embrassé. l'Allemagne tremblait devant lui ; l'Empereur s'empressait de satisfaire à toutes ses demandes ; *Vous êtes bien heureux*, disait celui-ci à l'internonce du pape, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien ; car je ne sais pas ce que j'aurais fait.* Marlborough, aussi habile négociateur que grand capitaine, voulut s'assurer par lui-même des dispositions de Charles, vint le voir, et réussit à pénétrer ses projets. Il vit que la politique n'y entrait pour rien, et qu'ils étaient uniquement inspirés par la vengeance et l'opiniâtreté. Le roi de Suède frémissait au nom du Czar ; aveuglé par la haine, il se flattait d'opérer en Moscovie une révolution aussi rapide que celle qu'il avait faite en Pologne, et voulait détrôner Pierre I comme il avait détrôné Auguste. En octobre 1707, il quitta la Saxe à la tête d'une armée nombreuse et florissante, traversa la Pologne, s'empara de Grodno, passa le Borysthène et défit les Moscovites. Pierre I, lassé de tant de revers, et voulant terminer une guerre qui pouvait renverser ses grands desseins, fit hasarder des propositions de paix. *Nous traiterons dans Moscou*, répondit le roi de Suède, qui n'était plus qu'à cent lieues de cette capitale. Quand on rapporta au Czar

cette réponse hautaine : *mon frère Charles*, dit-il, *prétend faire toujours l'Alexandre ; mais il ne trouvera pas en moi un Darius.* Une faute inconcevable donna la victoire aux Moscovites. Au lieu de marcher droit à Moscou, Charles s'enfonça dans les déserts de l'Ukraine, et y perdit les deux tiers de son armée et toute son artillerie pendant le terrible hiver de 1709. Trop faible désormais pour abattre un ennemi qui d'ailleurs avait su mettre à profit ses défaites, il se vit enfin enlever à Pultava le titre d'invincible acquis par neuf années de succès. La Sibérie fut le tombeau des Suédois qui survécurent à cette fatale journée. De ce moment le rôle de conquérant fut fini pour Charles XII: celui d'homme extraordinaire lui restait encore ; il ne le quitta qu'avec la vie. Réfugié chez les Turcs qui lui donnent un asile généreux, il ne s'occupe pendant cinq ans que du projet d'armer la Porte contre la Russie, se refuse à toutes les propositions qui tendent à un retour paisible dans ses états, fatigue le ministère ottoman de ses hauteurs et de ses intrigues, lasse enfin sa patience, est assiégé par l'ordre du Grand Seignenr dans une maison sans défense, et se bat avec 40 domestiques contre une armée entière. Transféré de Bender à Démotica, il y reste 10 mois dans son lit, se détermine enfin à quitter la Turquie, fait à cheval 572 lieues en 15 jours, arrive à Stralsund, s'y voit assiégé, se signale encore par des prodiges de valeur,

et lorsque la ville n'est plus qu'un monceau de cendres, s'échappe dans une frêle barque pour voler à de nouveaux combats. Ce fut pendant ce siége qu'une bombe tombant sur la maison qu'il occupait, vint éclater avec fracas à côté du cabinet où il dictait une lettre à son secrétaire. La plume échappa des mains de celui-ci : *Pourquoi n'écrivez-vous pas?* lui dit le Roi d'un air tranquille. Le Secrétaire ne put répondre que ces mots : *eh ! Sire, la bombe ! Hé bien*, reprit le Roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ! Continuez.* La situation où se trouvaient les affaires de Charles XII le forcèrent de renoncer à ses projets de vengeance contre le Czar ; mais ce fut pour adopter ceux de son ministre le baron de Gortz, qui, lié avec le célèbre Albéroni, voulait rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre. Pendant que l'on s'occupait des préparatifs de cette grande entreprise, le roi de Suède alla dans le cœur de l'hiver assiéger Fréderichshall en Norwège, et fut tué en visitant la tranchée, le 11 décembre 1718. Il avait alors 36 ans. On a prétendu que Charles XII périt victime de la haine qu'il avait inspirée à ses sujets ; et cette opinion n'est pas destituée de fondement. Les Suédois séduits par les belles qualités de leur roi, et longtemps éblouis de la gloire de ses armes, lui eussent peut-être pardonné les malheurs que causait son opiniâtreté : mais ils se rappelaient encore qu'ils avaient été libres, et ils ne pouvaient lui pardonner son despotisme. La lettre dans laquelle,

après ses revers, il mandait aux sénateurs *que s'ils prétendaient gouverner en son absence, il leur enverrait une de ses bottes, et que ce serait elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres*, fut sans doute longtemps présente à leur mémoire; et le ressentiment de cette insolente bravade put provoquer un crime. — Charles XII est jugé, comme roi, lorsqu'on considère qu'il trouva la Suède riche, heureuse et puissante, et qu'il la laissa ruinée, dépeuplée, sans défense et forcée d'acheter la paix par le sacrifice de ses plus belles provinces. Il fut sans doute aussi habile capitaine que soldat intrépide; mais pour être conquérant, il lui manqua d'être bon politique, de savoir régler ses desseins sur la disposition actuelle des choses: il n'était pas Alexandre, dit Montesquien, mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre. C'est principalement comme homme qu'il excite l'étonnement et souvent l'admiration. Il fut un des plus vertueux de son siècle, le seul peut-être dans les temps modernes qui vécut sans faiblesse. Il semblait prendre plaisir à vaincre en tout la nature: c'était un corps de fer gouverné par une ame inébranlable. Malheureusement il porta toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Voltaire a écrit la vie de cet homme extraordinaire: son ouvrage est un des meilleurs morceaux d'histoire que nous ayons dans notre langue, et présente une des plus utiles leçons que l'on puisse donner aux princes. F.

Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

C. EMMANUEL DE SAVOIE.

Charles, Emmanuel, duc de Savoie, né en 1562, a été surnommé le *grand*, et le *père des soldats*. Cinquante années de guerres et de négociations lui valurent la réputation d'habile capitaine et de politique profond. Mais, pour obtenir ce genre de célébrité, il épuisa ses états d'hommes et d'argent, il les exposa à des dévastations continuelles, et finit par risquer de les perdre : il lui en eût moins coûté pour mériter le titre de père du peuple, et il aurait fait le bonheur de ses sujets. Il succéda, en 1580, à son père, Emmanuel Philibert. En 1588, profitant des désordres de la France, il s'empara du marquisat de Saluces. Bientôt, la mort de Henri III le rendit plus entreprenant : en qualité de petit-fils de François I, par sa mère, Marguerite de France, il se mit au nombre des prétendans à la couronne, pénétra en Provence, et se fit reconnaître à Aix en qualité de comte. Lesdiguières arrêta ses progrès, lui enleva ses conquêtes, et l'obligea de défendre ses états. Après dix années de guerres, de traités et de trèves, le duc, abandonné de ses alliés, le Saint-Siége et les Espagnols, se vit contraint de recevoir la loi que lui imposa Henri IV. Dévoré d'ambition, formant sans cesse de nouveaux projets de conquête, et persuadé qu'il pouvait sup-

pléer par ses talens à la faiblesse de ses moyens, Charles Emmanuel ne sut pas jouir des douceurs de la paix. Il fit plusieurs tentatives pour surprendre Genève, mais elles furent sans succès; il pratiqua des intelligences dans l'île de Chypre pour s'en rendre maître, et n'y réussit pas: enfin, après la mort du duc de Mantoue, l'espérance de s'emparer de Montferat lui remit les armes à la main. Il commença les hostilités; et la guerre qu'il alluma ouvrit les portes de l'Italie à une foule de nations qui la dévastèrent pendant une longue suite d'années. Le duc de Savoie, après de nombreux combats, des succès et des revers, vit ses campagnes dévastées, ses villes ruinées, ses peuples accablés: victime de ses alliés comme de ses ennemis, trompé par Spinola, trop faible pour lutter contre Richelieu, il succomba sous le poids de ses chagrins, et mourut en 1630. En reprochant à ce prince son malheureux penchant pour la guerre et pour les intrigues politiques, et surtout son peu de fidélité à remplir ses engagemens, on doit convenir qu'il eut des vertus et des talens vraiment dignes d'éloges. Il aimait les sciences et les lettres, et même il les cultivait au milieu du tumulte des camps. Il était catholique zélé; mais, du moins, sa sévérité contre la réforme n'alla jamais jusqu'à la cruauté.

BIBLIOTEC. NATIONALE

CHARRON.

Pierre Charron, né à Paris, en 1541, était fils d'un libraire de cette ville qui eut 25 enfans. Une chose remarquable, c'est que dès 1607, il n'existait plus de postérité masculine de cette nombreuse famille. Charron étudia d'abord le droit civil, et se fit recevoir avocat. Après avoir exercé quelque temps cette profession, il y renonça pour se livrer à l'étude de la théologie et à l'éloquence de la chaire. En peu de temps, il s'acquit une réputation brillante dans cette nouvelle carrière, et devint successivement prédicateur de Marguerite de Valois, théologal de Buzas, grand vicaire de Cahors et, en 1595, membre et secrétaire de l'assemblée générale du clergé. Son livre des *trois Vérités* le faisait alors regarder par les catholiques comme un des plus illustres défenseurs de la foi. Il avait fait, à Bordeaux, la connaissance de Montaigne : ses talens, son caractère aimable, franc et ouvert, et surtout son aversion pour le pédantisme de l'école lui acquirent promptement l'estime et la confiance de ce grand philosophe. Charron devint son élève et son ami ; il adopta en partie sa doctrine, et la reproduisit dans le Traité *de la Sagesse*, publié en 1601. C'est à cet ouvrage qu'il doit sa célébrité. Le frontispice en est remarquable : on y voit la Sagesse sur un piédestal, avec ces deux devises, *paix et peu*, et *je ne sais ;* à ses pieds sont quatre figures enchaî-

nées, représentant *la passion*, *l'opinion*, *la superstition*, et *la vaine science*. L'ouvrage de Charron est écrit avec plus de méthode que les fameux *Essais*; le style en est plus soutenu, plus oratoire, ce qui souvent ne sert qu'à rendre plus sensible l'état d'imperfection de la langue. On n'y trouve point ce naturel et cet abandon, cette causerie piquante et facile, ces expressions créées, pleines de grâces ou d'énergie, et surtout cette variété et cette profondeur d'observations et de vues qui caractérisent Montaigne; mais on y voit une philosophie sage, un doute modeste et raisonné, l'étude de l'homme puisée dans l'homme même, et l'amour le plus pur de la vérité et de la tolérance. Un pareil mérite est bien remarquable pour le temps où écrivait l'auteur, et chez un homme de sa profession. L'ouvrage du disciple fut moins heureux que ne l'avait été celui du maître: Charron fut vivement attaqué; et, par amour de la paix, il consentit à corriger plusieurs passages de son livre. Il en préparait une seconde édition, lorsqu'il mourut subitement à Paris, en 1603. Les clameurs devinrent alors plus violentes; on parvint à soulever la Sorbonne, l'Université et le Parlement: mais enfin le président *Jeannin*, chargé d'examiner l'ouvrage, décida qu'il fallait en permettre la publication, *comme d'un livre d'état*. Montaigne avait permis à son ami, par testament, de porter les armes de sa maison; Charron laissa tous ses biens à la famille de son ami.

CHATAM.

W. Hoare pinx.t

Lamillon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE

CHATHAM.

William Pitt, comte de Chatham, naquit en 1708, à Boconnock dans le Cornouailles. Il était petit-fils de Th. Pitt, gouverneur du fort Saint-Georges, dans l'Inde, qui vendit au régent de France le beau diamant connu sous les noms de *Pitt* et de *Régent*. Issu de ce qu'on nomme en Angleterre une famille nouvelle, et partagé comme cadet dans les biens de son père, une commission de cornette de cavalerie et un revenu d'environ 100 louis semblaient peu propres à le tirer de l'obscurité. L'ambition, qui lorsqu'elle est accompagnée de grands talens et couronnée par de grands succès, fait ce que le monde appelle un grand homme, lui fraya la carrière des honneurs. Forcé par de violens accès de goutte de renoncer dès sa jeunesse aux plaisirs de son âge et à la dissipation de son état, il se livra à l'étude avec plus d'ardeur et de persévérance. Les circonstances lui furent favorables. La nation était alors partagée en deux partis, l'un dévoué, l'autre opposé au ministre Walpole. Les adversaires de celui-ci s'empressèrent de produire sur la scène politique un homme dont les talens précoces, les sentimens élevés, le caractère ferme et l'attachement aux principes de la liberté leur promettaient un puissant auxiliaire. La duchesse de Marlborough devint la protectrice de M. Pitt, le fit élire membre

du parlement, et lui laissa par son testament 10,000 l. st. à condition qu'il n'accepterait pas de place dans l'administration actuelle. Entré fort jeune dans le conseil des représentans de la nation, M. Pitt s'y montra bientôt l'égal des orateurs les plus distingués. A une force irrésistible d'argumentation, il unissait la chaleur des mouvemens, la véhémence des apostrophes, la dignité du geste, la vivacité et la noblesse de l'élocution. Dans cette assemblée, dit Chesterfield, où l'on parle tant du bien public et où l'on s'occupe si constamment de l'intérêt particulier, il choisit dès son début, le rôle de patriote, et le remplit avec une constance et un dévouement que la nation paya par une confiance sans bornes. Walpole avait pendant 12 ans soutenu son crédit par tous les moyens que la corruption peut fournir: en 1742, il se vit enfin forcé de quitter le ministère, et fut créé comte d'Orford. Quatre ans après, M. Pitt fut nommé vice-trésorier d'Irlande, membre du conseil privé et quartier-maître général de l'armée. Il remplit avec zèle cette dernière place, y montra une intégrité inconnue parmi ses prédécesseurs, et la perdit en 1755, pour s'être opposé à des mesures continentales qui n'intéressaient le roi d'Angleterre que comme souverain d'Hanovre. Un an après, l'ascendant de ses talens et le poids de sa popularité le portèrent au ministère. Fox, depuis lord Holland, élève de Walpole, dirigeait alors l'administration. Il était difficile que la bonne intelli-

gence régnât longtemps entre deux hommes également ambitieux et jusques là toujours opposés l'un à l'autre: le caractère de M. Pitt et sa supériorité ne permettaient pas d'ailleurs qu'il se contentât du second rang. Plus souple que son rival, Fox réussit cependant à l'écarter un moment: mais la faiblesse et les fautes répétées du ministère, le début malheureux de la guerre contre la France, l'expédition honteuse de Bing, la perte de Minorque, la défaite de Braddock et la prise d'Oswego, forcèrent bientôt Géorges II de céder au vœu de la nation, et de mettre à la tête de l'administration le seul homme que l'on regardât comme capable de la diriger. Le rappel de M. Pitt changea la face des affaires. En peu de temps la résolution et la vigueur de ses conseils, la sagesse de ses plans, la rapidité de ses mesures assurèrent la supériorité aux Anglais dans les trois parties du monde. Il ne laissa oisif ni un homme ni un vaisseau. La France se vit à son tour réduite à une timide défensive; ses flottes furent poursuivies et battues partout où elles se montrèrent; elle perdit le Canada; une suite d'événemens inouïs prépara à sa rivale l'empire de l'Inde. Des entreprises si bien conduites et couronnées par un succès si éclatant, portèrent jusqu'à l'enthousiasme la confiance que M. Pitt inspirait. On accordait sans réclamation tous les subsides qu'il demandait non-seulement pour soutenir la guerre maritime, mais pour secourir le roi de Prusse sur le continent. L'Angleterre prodiguait ses trésors;

mais au moins elle était fidèle à ses engagemens : elle se persuadait, sur la foi de son ministre, que pour assurer ses conquêtes dans les deux Indes, il lui fallait solder en Allemagne une armée de 75,000 hommes. Tandis que M. Pitt dirigeait à son gré les délibérations du parlement, il était maître absolu dans le conseil où tout pliait sous ses volontés. Le premier lord de l'amirauté lui ayant remontré l'impossibilité de transporter promptement par terre, un convoi d'artillerie à Portsmouth : *vous perdrez votre place*, répondit-il, *ou cela s'exécutera.* La mort de Georges II, qui arriva en octobre 1760, porta la première atteinte au crédit du principal ministre. Georges III, d'un caractère beaucoup moins belliqueux, et d'ailleurs dirigé par les conseils du comte de Bute, se montra disposé à écouter les propositions de paix que la France lui fit faire. Ce fut le moment critique pour M. Pitt : il sentait que l'Angleterre, quoique victorieuse, ne pouvait trouver dans la paix des avantages tellement évidens qu'ils parussent compenser les sacrifices que la guerre lui avait coûtés; l'illusion que son ministère avait produite, et que peut-être il avait lui-même partagée, allait s'évanouir : il fit tous ses efforts pour traverser les négociations, y vit avec surprise intervenir l'Espagne, chercha vainement à l'intimider ou à la séduire, découvrit le traité qui l'unissait secrétement à la France, demanda au conseil de lui déclarer immédiatement la guerre, échoua dans cette proposition et quitta le ministère le 5

octobre 1761. Sa réputation d'intégrité était si solidement établie, son désintéressement si bien connu, son caractère si généralement estimé, qu'il put accepter, en se retirant, une pension de 3000 l. st. sans que cette faveur de la cour diminuât sa popularité. Ce fut en 1766, qu'après avoir reparu un instant dans le ministère, il reçut le titre de comte de Chatham. Le nouveau pair se consacra désormais tout entier à l'éducation de son second fils qui, à peine âgé de 7 ans, lui paraissait déja devoir ajouter un jour à la gloire de son nom. Ses pressentimens ne l'ont pas trompé. Ce fils, élevé sous ses yeux et par ses soins, est le célèbre William Pitt, qui ministre à 23 ans, et ministre presque sans interruption pendant 23 ans, a terminé sa carrière en 1805. On peut remarquer qu'à peu près dans le même temps, lord Holland, autrefois rival de Chatham, cultivait avec une prédilection pareille les talens naissans de son second fils, C. Fox, destiné à figurer avec tant d'éclat dans la chambre des communes, à s'y montrer le plus redoutable adversaire de W. Pitt, à lui disputer constamment la palme de l'éloquence, et enfin à le remplacer à la tête des affaires. Quoique devenu étranger à l'administration, lord Chatham ne le fut cependant jamais à ce qui intéressait la liberté et la gloire de son pays. Dans les occasions importantes, il se montrait encore le plus ardent comme le plus habile défenseur des principes constitutionnels. Lorsque les premiers troubles écla-

tèrent dans les colonies américaines, il réclama pour elles le droit commun à tout anglais de n'être soumis qu'aux taxes qu'il a consenties par ses représentans. A mesure que les dissentions prirent un caractère plus alarmant, il redoubla d'efforts pour en prévenir la funeste issue, et combattit avec vigueur les mesures dictées par l'ignorance et par l'opiniâtreté du ministère. Le célèbre docteur Johnson disait alors que pour mettre fin à ces démêlés, il suffisait de nommer Chatham dictateur pendant 6 mois. Il était destiné à mourir au lit d'honneur. Le 8 avril 1778, lorsque les hostilités éclataient de toutes parts en Amérique, ce vénérable vieillard qui, à 70 ans, joignait encore à la chaleur du zèle, la justesse des vues et l'énergie des conseils, vint à la chambre des pairs demander que l'on rappelât les troupes anglaises des Colonies, qu'on satisfît aux demandes de celles-ci, et qu'on déclarât sur le champ la guerre à la France. Il fut frappé d'apoplexie au milieu de son discours, et mourut trois jours après, à sa terre de Hayes. Sa mort fut regardée comme une perte publique. Le parlement fit enterrer ses restes avec pompe dans l'abbaye de Westminster, paya ses dettes, et vota une annuité de 4000 l. st. pour l'aîné de ses descendans. A l'annuité près, le même honneur et la même récompense ont été depuis décernés à son second fils. Ce n'est pas le moindre trait de l'éloge de tous deux, que d'être morts insolvables, sans avoir jamais été fastueux ou prodigues. F.

CHAUCER.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Houbraken del.t Landon direx.t

CHAUCER.

Chaucer, le plus ancien des poètes anglais, vint dans un temps où la langue de son pays était sans règles et sans lois, où la grossièreté des mœurs influait sur celle des expressions, où l'on débrouillait l'art confus des vieux romanciers. Dans ces temps d'ignorance, de barbarie et de guerres civiles, Chaucer fit des vers qui valaient mieux que ceux de ses contemporains. Il avait de l'imagination et de la gaieté; il chanta l'amour et ses plaisirs dans des contes plaisans et licencieux, et mania, quelquefois avec bonheur, un instrument qui ne rendait encore que des sons imparfaits. Malgré le vieux langage de ce poète, les Anglais lisent encore ses poésies, peut-être autant par vanité que par plaisir; car il est difficile de se plaire à des ouvrages qui manquent totalement de cette fleur de politesse et de ce ton de bonne compagnie dont notre délicatesse nous a fait un premier besoin. Les contes de Chaucer ont été souvent rajeunis; et dans les différentes réimpressions de ce poète, on s'est quelquefois permis de substituer à des phrases inintelligibles des phrases un peu moins surannées. On trouve aussi dans ses vers des mots purement français, que l'usage n'a point conservé dans la langue anglaise, ce qui rend l'intelligence de cet auteur moins difficile pour nous que pour les autres étrangers.

Ce père de la poésie anglaise, né à Londres en 1328, et mort dans la même ville en 1400, contemporain, comme on voit, de Pétrarque et de Bocace, eut de bonne heure le goût des vers; à dix-huit ans il avait déja composé la *Cour d'Amour;* et son talent, très-jeune encore, lui avait déja valu la haine des rimeurs de son temps.

Devenu page et gentilhomme de la chambre du roi, il eut pour protecteur Jean de Gand, duc de Lancastre, fils d'Edouard III, et épousa une fille d'honneur de la duchesse. Il se distingua dans la carrière diplomatique; et, après avoir passé quelques années dans les cours étrangères, il revint à Londres jouir d'une fortune considérable.

Son repos lui fut moins cher que la renommée: il le compromit fortement, en écrivant contre le clergé. Des ennemis puissans le forcèrent de fuir; pour éviter la persécution, il passa quelques années en France, où il composa une grande partie de ses ouvrages. Revenu à Londres, il y fut arrêté; obtint enfin sa liberté, et maria la sœur de sa femme au duc de Lancastre, son protecteur, dont le fils monta sur le trône d'Angleterre. Chaucer passa le reste de ses jours dans l'aisance et la tranquillité, au sein de la campagne, qu'il aimait, et qu'il préféra toute sa vie à la pompe des cours et à la magnificence des palais.

Ses ouvrages sont à la tête de ceux des poètes Anglais, dans la jolie édition en 78 volumes due aux soins et aux talens de M. Bell.

Ph. L. R.

CHANFLEURY.

Lafayllière pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

CHAULIEU.

Guillaume Amfrye de Chaulieu, abbé d'Aumale, prieur de Saint-Georges en l'île d'Oléron, de Poitiers, de Clenel, et Saint-Etienne; seigneur de Fontenay, naquit dans cette terre en 1639. Son père Jacques Paul Amfrye de Chaulieu était maître-des-comptes à Rouen, et conseiller d'état à brevet; il avait été employé par la reine-mère et par le cardinal de Mazarin à l'échange de la principauté de Sedan; et ce fut le succès de cette négociation qui lia MM. de Chaulieu avec la maison de Bouillon. Le génie heureux et facile de Guillaume son fils, qu'une excellente éducation perfectionna, lui ouvrit, presqu'au sortir des classes, l'accès de toutes les sociétés de gens aimables. M. le prince de Conti et M. de Vendôme, charmés des agrémens de son esprit et de la gaieté de son caractère, lui donnèrent à la fois leur estime et leur amitié. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires, et lui firent avoir pour 30,000 liv. de rentes en bénéfices. Le Grand-Prieur allait souvent souper chez lui comme chez un ami. Au Temple, il avait réuni une société charmante de gens de lettres, d'amis spirituels que son bon cœur, son enjouement lui attachaient chaque jour davantage. Ses Poésies respirent la volupté, la grâce et la dé-

licatesse. On l'appelait l'Anacréon du Temple, parce que comme le Poète Grec, il goûta les plaisirs de l'esprit et de l'amour jusqu'au dernier âge. A quatre-vingts ans, quoique aveugle, il aimait mademoiselle de Launai avec tout le feu de la jeunesse.

L'auteur du Temple du Goût l'a très-bien caractérisé : « Le Dieu du Goût, dit-il, l'avertit « de ne se croire que le premier des poètes né- « gligés, et non pas le premier des bons poètes. » En effet, souvent Chaulieu se permet des négligences intolérables. Mais les poésies qui lui ont mérité une réputation, sont pleines de la délicatesse d'Anacréon et de la philosophie d'Horace. A quelques longueurs près, l'esprit et le sentiment étincellent dans toutes ses pièces. A juger d'après certaines maximes qu'il a répandues dans quelques-unes, on croirait volontiers qu'il était ce que nous appelons de nos jours un esprit fort. Il mourut à Paris, dans sa belle maison du Temple, le 27 juin 1720, âgé de 81 ans.

Tout le monde sait par cœur les stances qu'il adressa au séjour de Fontenay, et dans lesquelles on trouve ces vers touchans :

Muses qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir ;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

B. A.

LA CHAUSSÉE.

La Roche pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE MARCIANA

LA CHAUSSÉE.

Dès qu'on parle de la Chaussée, toutes les plaisanteries, bonnes et mauvaises, de Piron contre les *Sermons du révérend Père* reviennent à l'esprit. Quoique la mémoire de tout le monde soit remplie de ces bons mots, ils ne sont pas un jugement; et en y songeant un peu, on trouve que la Chaussée est loin de mériter d'être uniquement en butte au ridicule. Piron n'est pas, en fait de goût, une autorité bien respectable; ses titres à la gloire ne sont pas assez nombreux pour le placer fort au-dessus de la Chaussée; lui-même n'avait pas toujours pensé que la comédie ne devait pas chercher à attendrir et à faire couler des larmes; il avait fait le drame des *Fils ingrats*, et cette fois il avait été inférieur à la Chaussée.

Les drames proprement dits, ceux de l'école de Diderot, sont un genre essentiellement faux; leur vice radical est ce ton emphatique, cette exagération dans les sentimens, dont la fausseté est d'autant plus sensible que les personnages sont revêtus de nos habits et se trouvent dans des situations analogues à celles où nous pouvons nous trouver. Nous savons très-bien que nos habitudes sociales, que la politesse, la crainte du ridicule, nous empêchent de donner à nos passions ces explosions violentes, et à nos vertus ce ton solemnel, jargon convenu des drames; aussi la moindre réflexion nous fait voir que ce genre, traité comme il l'a été jusqu'ici, est tout à fait faux.

C'est une chose singulière à remarquer que les hommes qui ont attaqué notre système dramatique, sous le rapport de la vérité et du naturel, et qui ont voulu se frayer une autre route, ont été constamment affectés plus que tous les autres.

Mais la Chaussée n'est point de cette école, il n'a pas travaillé dans un système, et n'a point formé le grand projet de donner une autre direction à l'art dramatique. La Chaussée a voulu faire des comédies; mais son esprit ne savait pas saisir les ridicules, et en faire une source de comique. Il parvenait mieux à peindre les sentimens que les vices; il s'est trouvé par-là porté tout naturellement à imprimer un cachet particulier et original à ses pièces. Si, quand on est arrivé à un aussi heureux résultat, on avait besoin d'alléguer des autorités, la Chaussée pourrait réclamer celle de Térence, dont les plus belles scènes sont sans contredit des scènes attendrissantes, et les plus beaux vers des vers de sentiment.

La Chaussée n'a point cette facile élégance qui caractérise l'ami des Scipions; sa versification est quelquefois lâche et prosaïque; mais son ton est toujours simple et naturel. Les sentimens de vertu qu'il met dans la bouche de ses personnages ont cette tournure facile qui se remarque chez les honnêtes gens. Il sait fort bien modifier leur expression suivant l'âge et la situation des personnes. On aime à voir la raison froide et le sens droit du président de *la Gouvernante*, la vertu et la délicatesse de *Mélanide*, acerues par le malheur. Mais ce que la Chaussée a le mieux peint,

c'est cette chaleur de la jeunesse appliquée à-la-fois aux vertus et aux passions; cette inpétuosité qui s'indigne contre tout acte injuste et contraire à la vertu, et qui toutefois se révolte contre les devoirs. Les rôles de Sainville dans *la Gouvernante* et de Darviane dans *Mélanide* sont des modèles de ce genre de caractère.

Il n'est resté au théâtre que quatre pièces de la Chaussée; les autres, où il ne s'est pas livré au seul genre qni lui convînt, sont d'un comique froid et forcé. On donne généralement la préférence à *l'Ecole des Mères*. Si dans *la Gouvernante* les sentimens de la mère n'étaient pas un peu exagérés dans le fond, quoique simples dans l'expression, cette comédie serait sans doute fort supérieure aux autres du même auteur. Mais cette vertu chagrine de la Gouvernante qui s'oppose au bonheur de tous par une délicatesse et une fierté outrées, ôte de l'intérêt au rôle qui devrait être le plus touchant de la pièce.

Avant d'être connu comme auteur dramatique, ce poète s'était déja acquis de la célébrité par une *Epitre à Clio*, où il avait combattu les sophismes de la Motte sur la poésie.

Nivelle de la Chaussée naquit à Paris, en 1692. Sa famille était riche, il était neveu d'un fermier-général. Sa vie fut tranquille et dévouée aux lettres, auxquelles il dut son bonheur et sa réputation. Il fut admis à l'académie, en 1736. Il eut peu d'ennemis. Piron eut, dit-on, a se plaindre de l'opposition constante que la Chaussée apporta à sa nomi-

nation à l'academie. Quoique la cause pour laquelle Piron en fut exclu doive paraître juste, la Chaussée, qui avait à se plaindre de Piron, aurait dû avoir la générosité de ne pas la faire valoir. Il mourut en 1754. Après avoir constamment passé pour un aimable et honnête homme. Beaucoup de gens de lettres de son temps ont fait plus de bruit que lui, et mérité moins d'estime.

G

CHESTERFIELD.

C. del.t

London direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

LE COMTE DE CHESTERFIELD.

Philippe Dormer Stanhope, comte de Chesterfield, né en 1695, est célèbre en Angleterre, non-seulement par ses talens comme homme d'état et comme orateur distingué, mais encore par son goût et son instruction comme homme de lettres, et par ses qualités aimables. Il éprouva dès son enfance le desir de plaire et de se distinguer, et ce desir porté à l'extrême fut le mobile de toutes ses actions, et produisit souvent en lui d'heureux effets. Né avec beaucoup de vivacité et même de penchant à la colère, il fut si péniblement affecté de quelque chose de déplacé qui lui était échappé dans sa jeunesse dans un moment d'emportement, qu'il résolut de dompter son caractère, et il y parvint de telle sorte, que depuis cet instant, dans quelque circonstance que ce fût, il ne laissa jamais apercevoir la moindre émotion. Il entra dans la chambre des pairs en 1726, fut membre du ministère l'année suivante, à l'avénement de Georges II, avec le fameux sir Robert Walpole, et envoyé en ambassade en Hollande en 1728. Il y acquit une telle influence, par son esprit et ses manières, que le roi crut de son intérêt de l'y laisser plusieurs années; peut-être aussi Walpole ne fut-il pas fâché de tenir dans l'éloignement un homme dont il pouvait craindre la concurrence. Forcé par l'état de sa santé de revenir dans sa patrie, le comte y brilla dans la

chambre des pairs et dans le conseil par son éloquence et ses talens. Il jouissait en Angleterre d'une grande popularité, et le souvenir de son administration comme gouverneur d'Irlande est encore cher dans ce royaume. Il mourut en 1773, ayant conservé jusque dans sa vieillesse une humeur égale, et même de la gaieté.

On a accusé le comte de Chesterfield d'avoir changé d'opinion dans le parlement selon les circonstances, et d'avoir porté plus d'une atteinte à la constitution de son pays; cependant l'histoire a conservé le souvenir des efforts qu'il fit en 1737 pour maintenir la liberté du théâtre anglais. Ce fut, dit-on encore, Chesterfield qui contribua le plus à rendre le parlement septennal; et cependant l'acte qui porte à sept ans la durée de la session du parlement est de 1716, époque à laquelle le comte était à peine parvenu à sa majorité, et il n'est entré dans la chambre haute que dix ans après, en 1726.

Le comte de Chesterfield a laissé plusieurs ouvrages de morale, de politique et de philosophie. Ils sont estimés en Angleterre, quoique l'on n'y approuve pas tous les principes qu'il y avance. On connaît plus particulièrement en France *ses Lettres à son fils*. Dans ces lettres, adressées réellement à un fils naturel, le seul que le comte ait laissé, on lui reproche avec raison d'insister beaucoup plus sur les avantages de l'amabilité et du talent de plaire que sur la nécessité de la vertu. M.

CHEVERT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Sergent del.t *Landon direx.t*

CHEVERT.

Le plus simple et le plus bel éloge qu'on ait fait de Chevert se trouve dans son épitaphe, placée autrefois sur le portail de l'Eglise Saint-Eustache. Cette épitaphe était ainsi conçue : « Sans aïeux, « sans fortune, sans appui, orphelin dès l'enfance, « il entra au service à l'âge de onze ans; il s'éleva « malgré l'envie, à force de mérite, et chaque grade « qu'il obtint fut le prix d'une action d'éclat. Le « seul titre de maréchal de France a manqué, non « pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le « prendront pour modèle. »

Chevert naquit à Verdun-sur-Meuse, le 21 février 1695, d'une famille obscure et sans fortune. Entré par goût dans la carrière militaire, il eut le bonheur de faire ses premières armes à une époque où le préjugé, qui n'admettait au grade d'officiers que des hommes nés dans une caste privilégiée, n'était pas encore dans toute sa force. Si Chevert eût commencé à servir cinquante ans plus tard, il est à craindre qu'avec son mérite, son amour extrême de ses devoirs, et ses études profondes de la tactique, il n'eût pû sortir des derniers rangs de l'armée, qui sont les plus difficiles à franchir. Il était déja dans les grades qui mettent en vue, lorsqu'éclata la guerre de 1741.

C'est dans cette guerre et dans celle de 1756 que Chevert s'est le plus illustré; la défense de

Prague, en 1742, après la retraite nécessaire de M. de Belle-Isle, la prise d'Asti en 1745, et la journée d'Hastembeck, le couvrirent de gloire. C'est dans cette affaire, qu'au moment d'enlever à l'ennemi un poste important, Chevert se retourne vers le marquis de Brehant, qui l'accompagnait, et lui dit avec cet enthousiasme qu'il mettait dans ses discours: « Jurez-moi foi de chevalier, que vous et « votre régiment vous vous ferez tuer jusqu'au der- « nier, plutôt que de vous rendre ou de reculer. »

Chevert était adoré de ses soldats; avec lui ils croyaient tout possible. Il savait mettre dans ses ordres ce ton d'assurance qui ne permet pas à celui qui les reçoit de douter du succès de ce qu'il doit entreprendre. On se rappellera éternellement de cet ordre singulier donné par ce général à un grenadier de l'armée, dans une occasion où il s'agissait de s'emparer d'une redoute. « Va droit à ce fort sans « t'arrêter, lui dit-il; on te dira Qui va là? tu ne « répondras rien; on te le dira encore, tu avanceras « toujours sans rien répondre; à la troisième fois on « tirera sur toi, on te manquera, tu fondras sur la « garde, et je suis là pour te soutenir ». Le grenadier obéit, et tout arriva comme Chevert l'avait prédit.

Ce héros plébéien, qui de simple soldat s'était élevé au grade de lieutenant-général, mourut à Paris, le 24 janvier 1769.

De L.

CHOISEUIL.

NAPOLI

M. Vanloo pinx.t *Landon direx.t*

CHOISEUIL.

Etienne-François Choiseuil de Stainville naquit en 1719. Des qualités brillantes et de vastes projets, un immense crédit et une extrême ambition, lui firent des ennemis ardens et des admirateurs enthousiastes. L'ambassade de Vienne fut la première fonction éminente qu'il remplit. Quelques censeurs, peut-être plus malins que véridiques, ont prétendu que cette mission avait eu une grande influence sur les destinées de l'Europe, et ils ont insinué que le ministre avait conservé pour la maison d'Autriche un attachement incompatible avec le patriotisme. Il obtint toute la confiance de Louis XV, qu'il captiva par la vivacité de son esprit, et auquel il sut se rendre nécessaire par l'art qu'il avait de l'entretenir d'objets importans, sans fatiguer sa paresse. Il réunit le ministère des affaires étrangères, ceux de la marine et de la guerre. Cet immense fardeau eût fait gémir un homme fortement pénétré du sentiment de ses devoirs ; mais l'ambition nous déguise les bornes de notre capacité. On lui prêta la plus grande part à la paix de 1762, qui ne fut point glorieuse à la France, et rendit l'Angleterre souveraine de tout le continent de l'Amérique septentrionale, depuis la baie d'Udson jusqu'au Mississipi, et lui procura des possessions immenses en Asie et en Afrique. Mais les combinaisons fausses, les trahisons, avaient tellement multiplié nos désastres sur terre et sur

mer, qu'il fallait obtenir, à quelque condition que ce fût, la fin des hostilités. Le pacte de famille fut l'ouvrage de Choiseuil : il engageait les diverses branches de la maison de Bourbon à une défense mutuelle contre l'ennemi commun. Ce pacte était fondé sur les liens du sang, sur l'intérêt, sur le desir bien naturel d'échapper à la domination de la Grande-Bretagne. On lui dut de brillans résultats, tels que l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique, qui fut le premier échec violent que reçut l'orgueil britannique. Cependant cette heureuse conception de Choiseuil fut une des principales causes de son exil : on pensa qu'en liant d'une manière absolue le sort de la France à celui de l'Espagne, il avait voulu multiplier les causes de guerre. Le timide monarque sacrifia son ministre sans le haïr, sans même le croire coupable. Louis XV n'avait ni assez de fermeté pour résister aux murmures, ni assez de génie pour combattre d'injustes préventions.

Ce fut Choiseuil qui accueillit les offres des Génois, ces républicains consentirent à céder la Corse à la France, pour se venger des Corses insurgés contre eux. La position de cette île, l'avantage qu'elle pouvait procurer à notre commerce de la Méditerranée, éblouissaient le ministre, et l'empêchaient de réfléchir sur la stérilité de son territoire, sur la difficulté de la conquête, et sur le caractère indomptable des insulaires.

Choiseuil avait l'esprit fécond en grands projets.

Les troubles de Genève lui firent naître l'idée de bâtir, à deux lieues de cette république, une ville qui pût servir de refuge aux proscrits. Le voisinage du lac Léman, l'agréable position du lieu, la tolérance politique et religieuse, promettaient à ce nouvel établissement le plus brillant avenir; mais la disgrace du fondateur ruina la colonie naissante, et le gouvernement n'eut pas assez de sagesse pour maintenir l'utile création d'un homme qu'il voulait frapper d'une mort politique. Choiseuil avait aussi formé le projet d'établir une colonie française en Egypte, et d'attaquer par ce moyen la puissance anglaise. Comme ministre de la guerre, ses opérations furent violemment attaquées; on l'accusa d'avoir éteint l'émulation parmi les troupes, par des promotions arbitraires et des déplacemens continuels. La désertion faisait des progrès si alarmans, qu'on fut obligé d'établir un cordon de troupes sur les frontières. Mais il faut rendre à Choiseuil la justice de dire qu'il soutint l'indépendance et la majesté des parlemens, et que ce ne fut qu'après sa chute que l'on vit les faibles restes de nos libertés succomber sous la violence et l'oppression. L'abolition du droit d'aubaine fut une des plus belles opérations de son ministère, et une conquête de la philosophie sur le génie fiscal.

Jamais ministre ne jouit de tant de considération dans sa disgrace: d'un côté sa magnificence, des faveurs habilement répandues; de l'autre l'envie d'humilier une méprisable favorite, l'espoir qu'une révo-

lution quelconque rendrait le pouvoir à l'homme qu'on ne pouvait s'accoutumer à voir dans une vie privée, firent de sa maison de Chanteloup un séjour plus brillante que celui de Versailles. Louis XV fut témoin de ce triomphe ; mais également incapable de haine et d'affection, il ne fit qu'en plaisanter. Choiseuil mourut en 1785. Il a laissé des mémoires qui ne sont point exempts d'erreurs ; mais le rôle que leur auteur a joué ne peut que les rendre intéressans.

Ce ministre voyait, dit-on, avec peine, les progrès du parti philosophique. On prétend aussi que lorsque M. Turgot eut présenté son plan d'assemblées provinciales, Choiseuil dit, après l'avoir lu : *Avec ce projet, il n'y a plus que le nom et les fonctions de roi d'inutiles.* Ce mot prouverait la pénétration de son esprit.

L.....e.

CHRISTIERN II.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

N. pinx.t *Landon. direx.t*

CHRISTIERN II.

Christiern II, roi de Danemarck, fils du roi Jean et petit-fils de Christiern I, naquit en 1481 ou 1482. Sous le règne de son père, en 1504, la Norwège s'étant soulevée, et Streen Sture, administrateur de Suède, s'efforçant d'établir la domination suédoise dans ces contrées, Christiern fut choisi pour aller soumettre les rebelles et chasser leurs alliés. Dans cette entreprise il fit voir des talens militaires. Les Suédois furent battus, les Norwégiens soumis ; mais il souilla sa victoire par des cruautés sans nombre, et d'autant plus odieuses qu'elles étaient inutiles. Les Danois, à son retour, ne virent que ses triomphes, et fermèrent les yeux sur ses atrocités. Son père étant mort, Christiern fut proclamé roi l'an 1513. Le nouveau monarque ne parut d'abord occupé que du soin de faire le bonheur de ses sujets. Il protégea l'agriculture, favorisa le commerce, et établit un entrepôt général de toutes les marchandises du royaume dans la ville de Copenhague. Des soins si paternels étaient trop opposés au caractère de Christiern pour qu'il les continuât long-temps. Son ambition et sa férocité naturelle se développèrent bientôt ; il aigrit l'esprit de ses peuples par le supplice qu'il fit souffrir, sur de simples soupçons, à deux des principaux seigneurs de la cour. L'un était Jean Foburg, premier secrétaire d'état, accusé de concussion ; le second, Torbern,

bailli du château de Copenhague, à qui Christiern reprochait d'avoir aimé, et d'avoir ensuite fait mourir Colombule, sa maîtresse. A ces actes d'injustice, Christiern en ajouta beaucoup d'autres, qu'il exerça envers des particuliers. Il persécuta l'évêque d'Odensée, ce qui le rendit odieux au clergé. Tous les Danois gémirent alors sous un joug accablant. Les lois du royaume furent violées, les usages renversés, et le mécontentement de la nation était à son comble, lorsque la guerre de Suède éclata.

Depuis long-temps Christiern méditait la conquête de ce royaume. Au motif de l'ambition qui le dévorait, se joignait celui de regagner, par le succès de cette entreprise, l'estime des Danois. Christiern obtint, pour cette guerre, 4000 hommes de François I ; c'était la première fois que la France se mêlait des querelles du nord. La cour de Rome entra également dans les projets de Christiern, en prenant le parti d'un prélat factieux, de Troll, archevêque d'Upsal, qui avait été déposé par les états de Suède. Le pape excommunia les états, mit la Suède en interdit, et lui imposa une amende considérable. Christiern fut chargé de faire exécuter cette bulle. Ce roi, se disant le ministre des vengeances de la cour de Rome, entra en Suède, à la tête d'une armée formidable. Il remporta plusieurs victoires. Le sénat et le peuple suédois, fatigués de la guerre, le reconnurent bientôt pour leur souverain. Après la cérémonie du couronnement, Christiern invita à souper, dans son

palais, deux évêques, tous les sénateurs, et quatre-vingt-quatorze seigneurs. Les tables étaient servies, on était dans la sécurité, on se livrait à la confiance, lorsque Christiern et l'archevêque d'Upsal, qui étaient sortis un moment, rentrèrent suivis de satellites et de bourreaux. Troll, la bulle du pape à la main, fit massacrer tous les convives. On fendit le ventre au grand-prieur de l'ordre de S.-Jean de Jérusalem, et on lui arracha le cœur. Cette fête de deux tyrans fut terminée par la boucherie qu'on fit de tout le peuple, sans distinction d'âge ni de sexe.

Après cette épouvantable journée Christiern s'empressa de quitter la Suède. Ce fut alors que Gustave Wasa s'échappa de sa prison et reparut dans les montagnes de la Dalécarlie; bientôt, à la tête d'une armée formidable, il battit les lieutenans de Christiern, et délivra la Suède de sa domination.

Ce monstre, qui dès long-temps avait en son pouvoir, à Copenhague, la mère et la sœur de Gustave, fit jeter ces deux princesses dans la mer, après les avoir fait coudre dans un sac.

Christiern savait ainsi se venger, mais il ne savait plus combattre: redoutant une révolte en Danemarck, il n'osait aller en Suède, faire tête à Gustave. Non moins cruel envers ses sujets qu'envers ses ennemis, il fut bientôt aussi exécrable au peuple de Copenhague qu'au peuple de Stockholm.

Les Danois, alors en possession d'élire leurs rois, avaient le droit de punir un tyran. Les premiers qui renoncèrent à la domination de Christiern fu-

rent ceux de Jutland. Son oncle Frédéric profita du juste soulèvement du peuple. La force appuya le droit ; il fut élu roi de Danemarck. Tous les ordres de l'état, réunis à Wibourg, déclarèrent qu'ils renonçaient à leur serment de fidélité envers Christiern. Le premier magistrat de Jutland osa lui porter sa sentence dans Copenhague même. On doit conserver à la postérité le nom de cet homme courageux ; il s'appelait *Mons*. *Mon nom*, disait-il, *devrait être écrit sur la porte de tous les méchans princes*. Le plus furieux des hommes devint alors le plus faible ; il prit la fuite avec sa famille, après avoir pillé le trésor royal. Il chercha un asyle à la cour de l'empereur, son beau-frère. Les crimes de Christiern lui ôtaient tout droit à la compassion, il ne put trouver que des protecteurs politiques, qui d'abord lui fournirent quelques secours, afin de partager ses états avec lui. Mais toutes les tentatives qu'il fit pour les reconquérir furent sans succès. Abandonné par ses soldats, méprisé de ses sujets, déchiré par le souvenir de sa vie, sans asyle, sans appui, il fut neuf ans errant et fugitif : enfin, il se livra lui-même aux généraux Danois, et fut renfermé dans le château de Sunderbourg, l'an 1532, puis transféré à Callembourg, où il mourut, en 1558, après vingt-sept ans de captivité, emportant dans la tombe les surnoms de *cruel*, et de *tyran du nord*.

D. L.

CHRISTINE.

VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Bourdon pinx.t *Landon direx.t*

CHRISTINE.

Christine, née le 18 décembre 1626, était fille de Marie Eléonore de Brandebourg et de Gustave Adolphe que la mort lui enleva dans son enfance: à peine en était-elle sortie qu'elle montra un goût décidé pour les sciences et pour les arts qui, de jour en jour, devinrent sa plus douce occupation. Déclarée majeure à 18 ans, le 18 décembre 1644, elle monta sur le trône, et choisit indistinctement dans toutes les classes les hommes les plus capables de la guider. Elle étudia le caractère et les mœurs de toutes les nations; et, sondant le génie des ministres étrangers, elle sut profiter, selon les circonstances, de leur manière de voir et d'agir.

Les princes les plus puissans sollicitèrent le don de sa main; mais elle voulait rester libre, et répondit à ses états, que le mariage pouvant la rendre mère d'un Néron comme d'un Auguste, elle aimait mieux faire le choix d'un successeur dont les vertus lui garantiraient le bonheur de son peuple: ce choix tomba sur l'Electeur Palatin; mais il ne prit aucune part aux affaires, et elle régna seule, non sous le titre de *Reine*, mais sous celui de *Roi*. Digne de le porter, en peu de temps, elle triompha des Danois et des Impériaux; pacifia l'Allemagne; régla les intérêts de presque toute l'Europe; fut visitée par les

étrangers de tous les rangs ; célébrée par les écrivains de tous les pays, et répandit sur son royaume un éclat qui, plus d'une fois, excita l'envie et l'admiration de ses voisins.

Dans les guerres qu'elle soutint à son avénement, elle fut servie avec autant de zèle que de courage par des étrangers dont elle voulut se faire des partisans ; et elle crut nécessaire, pour les fixer dans sa cour, d'étaler une magnificence, dont la Suède n'avait pas encore vu d'exemple. Le clergé ne gouvernait plus, il se plaignit ; la noblesse était jalouse des nouveaux favoris, elle murmura ; Christine n'en devint que plus libérale envers eux ; et elle dépensa des sommes immenses en tableaux, en curiosités, et surtout en livres, en manuscrits précieux qu'elle feuilletait dans ses loisirs ; tantôt seule, tantôt avec Saumaise ou Descartes qui, appelés auprès d'elle et comblés de ses présens, logèrent dans son palais, ainsi que Naudé, Vossius, Bochart, Heinsius, et Courtin. Ils y restèrent peu de temps, et firent place à un mauvais médecin, espèce de bouffon qui, en chantant et pinçant de la guitare, sut persuader à Christine que les études abstraites nuisaient à sa santé. Elle se repentit de l'avoir écouté ; reprit ses habitudes ; ouvrit sept colléges pour les humanités ; établit à Stockholm une Académie de belles-lettres ; dota richement l'université d'Upsal, et fonda celle d'Abo.

Cependant Christine était fatiguée du trône; depuis longtemps, elle formait le projet d'en descendre; et, malgré les instances de ses sujets, les prières même de son successeur, elle abdiqua solennellement en 1654. Le sénat avait demandé qu'elle vécût en Suède; mais, impatiente de voyager, elle quitta les habits de son sexe, et, renvoyant ses femmes, ne garda que quatre gentilshommes avec lesquels, sous le nom du jeune comte de d'Hona, elle parcourut le Danemarck et l'Allemagne. Ce fut à cette époque qu'elle pensionna Gassendi à qui elle envoya une médaille suspendue à une chaîne d'or.

Arrivée à Bruxelles, Christine y embrassa la religion catholique; se rendit en France, et fit son entrée dans la capitale, à cheval et vêtue en amazone. Elle reçut, au Louvre qu'elle habita, l'hommage des princes et des grands, des savans et des gens de lettres, et alla voir Scarron et Ninon.

Elle marqua son second voyage à Fontainebleau par la sentence qu'elle prononça contre son grand écuyer Monaldeschi qui avait trahi ses intérêts. En vain, le supérieur de la Trinité lui représenta que cet acte de justice offenserait Louis XIV; elle répondit que, quelque part qu'elle fût, elle avait le droit de mort sur un domestique infidèle; et le coupable, après avoir été confessé par son ordre, fut percé de coups dans la galerie des Cerfs.

On ne peut rapporter toutes les particularités de son séjour à Rome où elle fit trois voyages ; de ses démêlés avec Alexandre VII ; de ses liaisons avec les savans et les artistes ; du bien qu'elle fit à quelques gens de lettres ; enfin des connaissances qu'elle acquit dans la chimie et dans la science des antiques.

Elle mourut, dans cette capitale, le 19 avril 1689, et demanda que l'on ne mît que ces quatre mots sur son tombeau : *Vixit Christiana ann. LXII.* « Christine a vécu 62 ans. »

Elle a laissé quelques ouvrages, entre autres sa Vie qu'elle a écrite en français, et dédiée à Dieu.

Christine était d'une taille au dessus de la médiocre ; elle avait le front large, le nez aquilin, les yeux grands et vifs, le regard très-doux, la figure mâle, et la physionomie mobile selon les différentes affections de son ame. Elle ne faisait cas ni des femmes ni des hommes ; préférait l'habillement des derniers ; dormait peu ; chassait beaucoup ; supportait également le froid et le chaud ; ne buvait qne de l'eau, et n'avait d'adresse que pour les exercices du corps.

Née ponr les grandes choses, Christine sacrifia tout à de petites fantaisies ; résista à l'amour par orgueil ; trouva des flatteurs et point d'amis.

F. D.

CICÉRON.

NAPOLI

Landon direx.t

CICÉRON.

Marcus-Tullius Cicero naquit à Arpinum, aujourd'hui Arpino, petite ville de la terre de Labour, dans le royaume de Naples, l'an 648 de la fondation de Rome, et le 116e avant J. C. On a longuement disserté sur son origine, qu'on a voulu rendre illustre; on a parlé de prodiges qui avaient accompagné sa naissance : toutes ces choses sont inutiles ou ridicules. Aux yeux de la postérité, Cicéron est le premier de sa famille et de son nom, et il n'y a de prodigieux dans son histoire que son talent. Amené enfant à Rome pour y étudier, il montra une vivacité d'esprit et une facilité de conception extraordinaires. Ses condisciples, frappés de sa supériorité, lui rendaient hommage, et l'escortaient par honneur dans les rues : leurs parens eux-mêmes voulaient voir cet enfant dont les dispositions étaient si heureuses et les progrès si rapides. Ses premières études achevées il s'appliqua avec un égal succès à l'éloquence, à la philosophie et à la jurisprudence. Un des affranchis de Sylla s'étant fait adjuger à vil prix les biens d'un proscrit nommé Roscius, le fils de celui-ci osa réclamer contre cette acquisition frauduleuse. Sylla, compromis, se vengea en faisant accuser ce fils d'avoir été le meurtrier de son père. Cicéron prit en main sa défense, et le fit absoudre. Ainsi sa première cause fut à-la-fois une preuve de talent et un acte de courage. Il crut cependant de-

voir se soustraire au ressentiment tout puissant de Sylla, et il se rendit à Athènes. Pendant deux ans qu'il y séjourna, il vécut assiduement dans la société des savans, des philosophes et des orateurs: il alla les chercher jusque dans l'Asie. Apollonius Molon, célèbre orateur de Rhodes, qui n'entendait point le latin, le pria un jour de faire devant lui, en grec, une *déclamation* (on appelait de ce nom les harangues que composaient dans des causes imaginaires les jeunes gens qui se destinaient au barreau). Quand Cicéron eut débité son discours, tous les assistans le comblèrent d'éloges: le seul Apollonius restait muet et pensif. Cicéron lui en demanda la cause. *Je te loue*, répondit-il, *et de plus je t'admire; mais je ne puis m'empêcher de gémir sur le sort de la Grèce: le savoir et l'éloquence étaient les deux seuls biens, les deux seules gloires qui nous fussent restées; tu viens de les conquérir sur nous, et d'en enrichir les Romains.* Sylla étant mort, Cicéron revint à Rome, et d'abord il n'y jouit pas d'une grande considération: on ne l'appelait que le *Grec* ou l'*Ecolier;* mais il se mit à plaider, et bientôt il acquit beaucoup de célébrité et de gloire. Il fut élu questeur, et obtint le gouvernement de la Sicile, ce grenier de l'Italie, dans un moment où Rome manquait de blé. Il subvint aux besoins de Rome, mais sans fouler sa province, qu'il administra avec justice et avec bonté. Le temps de sa préture achevé, il retournait à Rome, lorsque rencontrant en route un de ses

amis, il lui demanda ce qu'on disait de lui dans cette ville, qu'il croyait avoir rempli du bruit de son nom. *Où as-tu donc été*, lui dit cet ami, *depuis que nous ne t'avons vu?* Cette réponse rabattit un peu les fumées de son amour-propre. « Toute fois « dit Plutarque, l'estre extrêmement joyeux de se « sentir loué, et l'estre passionné du desir d'hon- « neur lui demeura tousjours tant qu'il vescut jus- « qu'à la fin, et le fit plusieurs fois dévoyer du droit « chemin de la raison. »

A son retour il fut fait édile. Verrès, qui l'avait précédé dans la préture de Sicile, avait désolé cette province par ses déprédations et ses violences. Les Siciliens l'accusèrent; mais il avait acheté ses juges, et engagé, à force de présens, le célèbre Hortensius à plaider pour sa défense. Cicéron résolut de vaincre l'éloquence d'Hortensius et l'or de Verrès: il en vint à bout. Verrès fut condamné par le tribunal même qui s'était vendu à lui. Ce triomphe mit le comble à la renommée de Cicéron, et le porta rapidement aux honneurs. Il fut nommé l'un des préteurs de la ville, et arriva enfin à ce consulat où l'attendait la gloire de sauver Rome. Catilina avait conspiré contre elle; il voulait la mettre à feu et à sang. L'odieux complot allait éclater. Catilina vient au sénat comme pour y compter encore une fois ses victimes. Cicéron, informé de tout, l'attaque et le foudroie. Le conspirateur, troublé, sort précipitamment de Rome. Ses complices, sans chef, sont bientôt saisis, emprisonnés et mis à mort. Lui-

même perd la vie en combattant contre les troupes que le consul avoit envoyées à sa poursuite. Le peuple, reconnaissant, décerna à Cicéron le titre de père de la patrie et de second fondateur de Rome. Son consulat fini, au lieu d'en rendre compte, suivant l'usage, il ne dit que ces mots : *Je jure que j'ai sauvé la République*, et le peuple répéta son serment. Publius Clodius, jeune débauché dont il s'était attiré la haine, étant devenu tribun, lui fit essuyer de telles persécutions, qu'il le força à s'exiler lui-même de cette Rome qu'il avait sauvée. Son ennemi, triomphant, fit décréter son bannissement, et raser ses maisons de la ville et des champs. Son caractère trop faible ne put supporter un tel revers; retiré à Thessalonique, en Macédoine, il s'abandonna sans réserve au chagrin et presque au désespoir.

Après seize mois d'exil, il fut rappelé par les vœux de l'Italie entière. Son retour fut un triomphe. Ses maisons furent rebâties aux dépens de l'état. Il reprit la plus grande influence dans les affaires publiques. Envoyé comme proconsul en Cilicie, il gouverna cette province avec douceur, et la défendit avec habileté contre les Parthes. « Il semble, dit « Voltaire, que Cicéron aurait été tout ce qu'il « aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les « gorges d'Issus, où Alexandre avait vaincu les « Perses. Il est bien vraisemblable que s'il s'était « donné tout entier à la guerre, à cette profession « qui demande un sens droit et une extrême vigi-

« lance, il eût été au rang des plus illustres capi-« taines de son siècle ». Cicéron, au retour de son proconsulat, aurait sans doute obtenu les honneurs du triomphe, si Rome alors n'eût été en proie à des factions qui détournaient les esprits de tous les autres intérêts. Pompée et César se disputaient le pouvoir et la faveur publique : Cicéron flotta long-temps entre ces deux rivaux, qui inspiraient des craintes presque égales aux amis de la patrie. Enfin, il crut voir que le parti de Pompée était celui de la république, et il l'embrassa. Il se rendit au camp de Pompée, et donna des conseils qui furent peu suivis. Après la bataille de Pharsale, où sa santé ne lui avait pas permis de se trouver, il prit le parti de reconnaître le vainqueur et de s'abandonner à sa clémence. César le combla de caresses et de distinctions, et à son tour, il lui prodigua des adulations que la postérité lui a reprochées. Après la mort de César, à laquelle il n'avait pris aucune part, il se montra favorable au jeune Octave, qui avait eu l'art de flatter sa vanité. Une des principales causes de sa conduite en cette circonstance fut sa haine profonde pour Antoine, qui voulait succéder à l'autorité de César, et dont, par conséquent, les intérêts étaient opposés à ceux du fils adoptif de ce grand homme. Il satisfit son animosité d'une manière éclatante, en composant contre Antoine ces fameuses harangues nommées *Philippiques*, par allusion à celles que Démosthènes avait prononcées contre Philippe, roi de Macédoine. Mais Antoine et Oc-

tave, après s'être long-temps combattus, se réunirent, et formèrent avec Lépide cette alliance connue sous le nom de Triumvirat, dont l'une des premières conditions fut le sacrifice de leurs ennemis mutuels. Octave abandonna lâchement Cicéron à la fureur d'Antoine, qui le fit assassiner. Au moment où Cicéron gagnait en litière le bord de la mer, pour se sauver en Macédoine, un tribun nommé Popilius Léna, à qui il avait conservé la vie en le faisant absoudre d'une accusation de parricide, lui fit couper la tête et la main droite. La tête fut portée à Fulvie, femme d'Antoine, qui fit sortir la langue de la bouche, et la perça plusieurs fois d'une aiguille d'or, comme pour la punir d'avoir proféré ces éloquentes invectives qui avaient flétri son époux. La main qui les avait tracées fut attachée, ainsi que la tête, à cette tribune aux harangues, qui avait servi si long-temps de théâtre à la gloire de l'orateur romain. Cicéron avait soixante-trois ans, onze mois et cinq jours lorsqu'il fut égorgé.

Cicéron fut le plus éloquent des Romains. Orateur au barreau et dans le *forum*, il défendit souvent avec succès, toujours avec honneur, les intérêts de la patrie et ceux des particuliers. Il fut le premier écrivain de Rome, qui traita les hautes questions de la morale et de la philosophie, agitées depuis long-temps chez les Grecs. Il sut y répandre toutes les richesses de son esprit et tous les charmes de son style. Cette alliance de la vie inquiète d'un homme d'état, et des paisibles méditations d'un philosophe,

était une des choses qui excitaient le plus l'admiration de Voltaire. « Y a-t-il dans l'Europe, disait-il, « beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats « même un peu employés, qui puissent, je ne dis « pas expliquer les admirables découvertes de New- « ton et les idées de Leibnitz, comme Cicéron « rendit compte des principes de Zénon, de Platon « et d'Epicure; mais répondre à une question pro- « fonde de philosophie? »

Le même auteur a vengé Cicéron, comme poète, du ridicule que lui avait long-temps donné certain vers complètement absurde, cité, ou peut-être même imaginé, par Juvénal. Il a opposé à ce vers, dont un homme simplement de bon sens ne peut pas être l'auteur, un fragment admirable du poëme de Marins, qu'un homme doué d'un vrai génie poétique peut seul avoir composé.

Le caractère de Cicéron n'était peut-être pas aussi beau, aussi élevé que son talent. Il était, sans doute, un des plus honnêtes hommes de la république, et il aimait beaucoup sa patrie; mais il s'aimait encore plus lui-même, et sa vanité n'avait point de bornes. Il se louait sans relâche et sans mesure. Ce même orgueil, qui lui faisait tenir des propos peu convenables, lui fit aussi commettre de graves fautes de conduite. Rempli d'hésitation, et privé de fermeté, il ne savait, ni prendre promptement un parti, ni demeurer fidèle à celui qu'il avait pris. De même qu'il se laissait enivrer par les succès, il se laissait abattre par les revers, et passait rapidement de l'excès

de la confiance à celui du découragement. Dans le malheur, il s'en prenait à tout le monde, et quelquefois à ses amis les plus constans, d'événemens fâcheux, qu'il n'aurait dû attribuer qu'à son imprévoyance ou à ses faux calculs. Son penchant à la raillerie était extrême, et ses plaisanteries, presque toujours contraires à la prudence, l'étaient souvent au bon goût : elles descendaient quelquefois jusqu'à ce genre ridicule et bas que nous avons appelé turlupinade. On pourrait toutefois citer de lui un assez grand nombre de réparties heureuses et de saillies piquantes.

Cicéron eut toutes les vertus de l'homme privé : il fut bon père, bon ami, et sur-tout bon maître. On n'est pas aussi certain qu'il fût bon mari : il répudia Térentia, qu'il paraissait chérir tendrement, pour une autre femme plus jeune et plus riche.

Quelques défauts de caractère, quelques torts de conduite qu'ait eus Cicéron, il n'en est pas moins, par ses grands talens, et par le noble usage qu'il en a fait, un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité. A.

CLAIRAULT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO

Carmontel del.t *Landon direx.t*

CLAIRAUT.

Alexis Clairaut, l'un des plus célèbres géomètres du dix-huitième siècle, était fils d'un habile mathématicien, et naquit à Paris le 7 mai 1713. Son enfance révéla ce qu'il serait un jour. Voltaire a dit de lui-même qu'il bégayait des vers au sortir du berceau. Clairault bégayait des solutions de problèmes. A onze ans, il entendait parfaitement les *Elémens d'Euclide;* enfin, depuis Pascal, il fut l'enfant le plus essentiellement géomètre qui eût encore paru. A l'âge de seize ans, un ouvrage sur les Courbes à double courbure lui valut un certificat honorable de l'Académie des Sciences, qui, deux ans après, lui ouvrit ses portes, en lui obtenant une dispense d'âge, que son talent lui fit accorder sans peine. Alors, la question de la figure de la terre agitait tous les esprits. Clairaut ne pouvait rester neutre ; retiré au mont Valérien, il médita long-temps avec Maupertuis sur cette importante question, qui engagea enfin l'Académie à faire voyager sous le pole plusieurs de ses membres. Clairaut fut du voyage, et rendit les plus grands services à ses confrères. A son retour, il osa calculer la figure du globe, c'est-à-dire quelle forme lui doit imprimer son mouvement de rotation, et l'équilibre qui retient la lune entre le soleil et la terre, suivant le système newtonien. Il publia aussi une théorie claire et méthodique de l'aberration des étoiles et

des planètes. Buffon démêla une erreur dans la théorie de la figure de la terre et de la lune, que Clairaut publia en 1743 : il l'attaqua. Clairaut ne lui répondit qu'en l'avouant, en la rectifiant, et en rendant son ouvrage digne du prix que lui décerna l'Académie de Pétersbourg, en 1751. La théorie des comètes fixa son attention, et son travail à ce sujet changea les conjectures de Newton et de Halley en une démonstration complète. Clairaut préparait des calculs sur les lunettes achromatiques, lorsqu'une indigestion se joignant à un rhume violent, termina ses jours le 17 mai 1765, à l'âge de cinquante-deux ans. Il mourut dans les bras de son père, qui avait déja vu périr dix-neuf enfans.

Clairaut ne fut pas seulement le premier géomètre de son siècle; il fut un homme aimable, doux, d'un commerce facile, chéri de tous ceux qui le connaissaient, et recherché par ceux qui en entendaient parler. Il n'aimait que la vérité et la vertu, et il fut sans ennemis comme sans rivaux. Clairaut avait composé pour l'illustre marquise du Châtelet, à laquelle il donnait des leçons dans sa retraite du mont Valérien, les *Élémens de Géométrie*, qu'il publia en 1741, ouvrage où l'auteur se fraie une route nouvelle, et qui réunit la clarté à la précision. Il composa également des *Élémens d'Algèbre*, qui ont le même mérite que l'ouvrage précédent. Clairaut travailla à la rédaction du *Journal des Savans*, où l'on trouve son éloge. Ph. L. R.

Mlle CLAIRON.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Cochin fils del.t Landon direx.t

CLAIRON.

C. H. Leyris Delatude, connue sous le nom de Clairon, née en 1722, d'une pauvre ouvrière, vint au monde avant terme, dans un état de faiblesse qui fit craindre pour sa vie. Peu disposée à la profession de sa mère, elle se plaint dans ses Mémoires d'en avoir éprouvé de mauvais traitemens, qui la déterminèrent à embrasser la carrière du théâtre. Elle débuta sur un théâtre de la foire, passa ensuite sur celui de Rouen, puis à ceux de Gand et de Dunkerque, d'où elle fut appelée à l'Académie royale de musique. Elle y resta quelques mois, mais se sentant plus de dispositions pour la déclamation, elle débuta avec le plus grand succès sur le Théâtre-Français, dans le rôle de *Phèdre*, et se plaça bientôt au premier rang dans les rôles de *Reine*. Une intrigue et son refus de jouer avec son camarade Dubois, malgré les instances réitérées du parterre, la firent envoyer au Fort-l'Evêque. Il fallait, pour en sortir, demander pardon au public; cette humiliation révolta son orgueil et lui fit solliciter son congé *apostolique*, qui ne pouvant lui être refusé, lui fut accordé sans délai. Elle avait alors quarante-deux ans, et en comptait vingt-deux de triomphes mérités. L'excommunication lancée contre les comédiens ne contribua pas peu à l'empêcher de rentrer dans la carrière. Elle attachait beaucoup d'importance à ce qu'on la levât : ses ca-

marades rirent de ses scrupules, mais elle n'en persista pas moins dans sa résolution. Dix-huit mille livres de rentes, l'attachement de plusieurs femmes de qualité, un amant riche et aimable, pouvaient sans doute la consoler de ses disgraces; mais elle perdit presque à-la-fois son amant et sa fortune. Le margrave d'Anspach l'emmena alors dans ses états, d'où elle fut ensuite renvoyée. Revenue à Paris, elle vécut dans l'obscurité, et y mourut le 31 janvier 1803, âgée de quatre-vingt-un ans.

Mademoiselle Clairou poussait jusqu'au ridicule la haute opinion qu'elle avait de son talent, et ne parlait à ses amis et à ses gens que du ton d'une princesse de théâtre. On lui doit toutefois d'utiles réformes. C'est elle qui, la première, fit observer exactement le costume suivant les personnages et les siècles : c'est encore elle qui débarrassa la scène d'une foule de spectateurs incommodes qui la remplissaient auparavant.

Mademoiselle Clairon a publié en 1798, des Mémoires dans lesquels on trouve quelques préceptes utiles sur l'art dramatique, un grand fonds d'amour-propre, et un radotage de revenans, auxquels une espiéglerie de ses camarades l'avait sans doute fait croire.

DE L.

C. del.t London dirext

CLARKE.

« Ce n'est guères de leur vivant que les grands « hommes qui ont levé, pour ainsi dire, un coin « du voile qui nous cachait la vérité, ont changé « la face des sciences. Newton seul a eu l'avantage « singulier de voir sa philosophie généralement « reçue en Angleterre de son vivant, et d'avoir « ses compatriotes pour ses partisans et pour ses « admirateurs.» *Dalembert, Discours préliminaire de l'Encyclopédie.*

Le docteur Samuel Clarke, philosophe et théologien anglais, né en 1675, à Norwick, a été peut-être celui à qui Newton fut plus particulièrement redevable de cet avantage. *Les principes mathématiques de la Philosophie naturelle* avaient paru en 1687. Clarke, en finissant ses études « dans l'âge « où tout était nouveau pour lui, et où il n'avait « d'autre intérêt que de bien choisir, » adopta avec enthousiasme les principes de Newton. Il fut un des premiers qui les soutinrent dans les écoles; et, lorsque Leibnitz, depuis longtemps jaloux de la gloire du Géomètre anglais, et lui disputant ses découvertes, l'accusait d'avoir fait de Dieu un être matériel, Newton, ennemi de toute dispute, laissa Clarke, pour le moins son égal en métaphysique, entrer pour lui dans la lice et réfuter les inculpations du Philosophe saxon.

Plus Clarke pénétrait dans les secrets de la nature, plus il était convaincu des vérités de la religion. « Jamais, » dit Voltaire dont ici le témoignage n'est point suspect, « jamais ce philosophe « ne prononçait le nom de Dieu qu'avec un recueil- « lement et un respect très-remarquables. *Je lui « avouai l'impression que cela faisait sur moi*, « et il me dit que c'était de Newton qu'il avait « pris cette coutume, *laquelle doit être en effet « celle de tous les hommes.* »

On accuse Clarke, naturellement doux et modéré, d'avoir réfuté avec aigreur le livre de *Collins sur la liberté de penser*. En admettant cette inculpation, il faut dire que ce ne fut point en théologien qu'il s'éleva contre ce livre, ce fut en homme sage, pénétrant, et qui prévoyait les suites funestes de l'athéisme, prêché publiquement par un magistrat généralement estimé et recommandable par la douceur de ses mœurs.

Clarke avait des sentimens singuliers sur quelques dogmes de la foi; entre autres, il croyait à la supériorité du père sur le fils dans le mystère de la Trinité. On prétend que cette doctrine, qu'il professait et qu'il soutint dans plusieurs écrits, empêcha la reine Anne de le nommer à l'archevêché de Cantorbéry; mais ce philososophe était extrêmement désintéressé, et, après la mort de Newton, il refusa la place lucrative d'intendant des monnayes. Sa mort arriva en 1729.

M.

CLAUDE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Landon direx.

CLAUDE.

Caligula venait de tomber sous le poignard des vengeurs de Rome : le sénat s'assemblait pour établir une forme de gouvernement ; dans le temps qu'il délibérait, quelques soldats entrèrent dans le palais pour piller ; ils trouvèrent dans un lieu obscur un homme tremblant de frayeur ; ils l'abordent, le saluent empereur, l'élèvent sur leurs épaules, et le présentent aux légions.

Cet homme était Claude, oncle de l'empereur assassiné, inconnu jusqu'alors, et sans talens militaires. Il était né à Lyon le 1er août de l'an 744 de Rome, et sa jeunesse s'était écoulée au milieu des femmes et des affranchis, qui avaient entretenu en lui ce caractère timide, indécis, qu'il tenait de la nature. Son esprit lent et son peu de capacité l'avaient éloigné des affaires : l'étude des lettres occupait tous ses momens. Doux, clément, aimant la justice, il monta sur le trône avec le desir de faire le bien et de détruire les abus ; heureux s'il eût commencé par éloigner les flatteurs qui devaient le corrompre, et cette foule d'esclaves qui allaient régner sous son nom !

Les meurtriers de Caligula éprouvèrent tout le ressentiment du nouvel empereur. Il n'eut pas assez de grandeur d'ame pour oublier de punir des hommes qui n'avaient frappé qu'un tyran. Leur mort fut ordonnée, et le sénat n'osa protéger

ceux dont il avait célébré le courage et la vertu.

Les armes romaines brillaient alors d'un nouvel éclat en Afrique et en Germanie. Les Maures repassaient l'Atlas devant les légions de Suetonius Paulinus, et les Marses rendaient la seule aigle romaine qui leur fût restée depuis la défaite de Varus.

Claude, à Rome, s'occupait du bien public, et protégeait la majesté royale outragée. Il entretenait l'abondance dans sa capitale; il faisait creuser le port d'Ostie; il augmentait l'enceinte de Rome en y enfermant le Mont-Aventin; il proscrivait la religion des druides, et le sacrifice abominable des victimes humaines, et replaçait sur son trône Mithridate, roi d'Arménie. Après avoir embelli la ville impériale, il voulut savoir ce qu'elle contenait d'habitans. Il ordonna qu'on en fît le dénombrement, et qu'on y joignît les citoyens répandus dans tout l'empire. Leur nombre s'éleva à six millions neuf cent-soixante-quatre mille.

Ce fut à-peu-près à cette époque, que Claude résolut de passer en Angleterre, et de mériter les honneurs du triomphe que le sénat voulait lui décerner pour les exploits de ses lieutenans. Plautius et Vespasien avaient réduit la Grande-Bretagne. Claude assista à la prise de quelques villes. Les légions complaisantes le saluèrent *Imperator*, et le sénat, plus complaisant encore, lui érigea des arcs de triomphes. Des jeux anniversaires furent institués à cette occasion, et la fameuse Messaline par-

tagea des honneurs qui étaient la honte du sénat et du peuple romain.

Jusque-là, Claude avait assez bien soutenu sa dignité ; on ne pouvait lui reprocher que la faiblesse de son caractère : elle le conduisit aux plus grands crimes. Livré à l'impudique Messaline, et à des affranchis aussi dépravés qu'elle, on le vit par degrés leur abandonner le gouvernement, et se plonger dans tous les excès qui dégradent le cœur et qui abrutissent l'homme. Silanus, Valérius, trente sénateurs, et plus de trois cents chevaliers, furent mis à mort. Les trésors de l'Etat passèrent entre les mains de ses lâches courtisans Pallas et Narcisse, et la vie des citoyens fut à leur disposition.

Tombé dans l'imbécillité, Claude en vint au point d'être absolument étranger à ce qui se passait dans son propre palais. On sait qu'il signa le contrat de mariage de Messaline, sa femme, avec Silius, croyant détourner, par cette formalité, des malheurs dont on le menaçait. On sait encore que lorsque Messaline périt par ordre de Narcisse, il reçut la nouvelle de sa mort comme une chose indifférente, et qu'on le vit quelques jours après demander pourquoi elle ne paraissait point à table.

La mère de Néron, Agrippine, dont l'ambition égalait l'orgueil, s'efforça de captiver le cœur de Claude, dont elle était nièce ; elle y réussit. Claude changea de maître, et Rome, après avoir été l'esclave d'une impudique, se vit asservie à cette femme

impérieuse. Agrippine décida de toutes les affaires ; mais celle qui l'occupa le plus, fut l'élévation de son fils. Par ses intrigues, son adresse et son ascendant sur son époux, celui-ci désigna Néron pour son successeur, de préférence à Britannicus son propre fils. Claude eut cependant des remords d'une telle injustice, et il paraissait prêt à la réparer, et à punir Agrippine, lorsque la digne mère de Néron le prévint, et le fit empoisonner, l'an 54 de J. C.

Dans les premières années de son règne, Claude fut un prince sans caractère, mais dans les dernières, ce fut un imbécille, qui ne connut ni sa force ni sa faiblesse, ni ses droits ni son devoir. Sa femme voulait-elle se venger du mépris d'un amant, elle le trouvait toujours prêt à lui obéir. Ses esclaves, avides du bien d'un particulier, lui conseillaient-ils de le faire périr, il prononçait l'arrêt de mort. Camille, gouverneur de Dalmatie, se fit proclamer empereur, et écrivit à Claude une lettre pleine de menaces s'il ne se démettait de l'empire. Claude allait s'en démettre, si on ne l'en eût empêché. Il acheva de perdre les anciens ordres en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice. Les guerres de Marius et de Sylla ne se faisaient, dit Montesquieu, que pour savoir qui aurait ce droit, des sénateurs ou des chevaliers. Une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns et aux autres ; étrange succès d'un despotisme qui avait mis en combustion tout l'univers. PH. L. R.

CLÉMENT XII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE DI NAPOLI

G. pinx.t *London direx.t*

Digitized by Google

CLÉMENT XIII.

Une piété douce et pure, une ame noble et bienfaisante, une bonté inaltérable, ont mérité à Clément XIII, Charles Rezzonico, l'amour de ses sujets pendant sa vie et leurs regrets après sa mort. Il naquit à Venise en 1693, d'une famille originaire de Côme, dans le Milanez, fit d'excellentes études, et acquit des connaissances étendues. Dès son jeune âge, il se rendit recommandable aux yeux de tous les gens de bien, par un caractère de vertu qu'il ne démentit en aucun instant de sa vie.

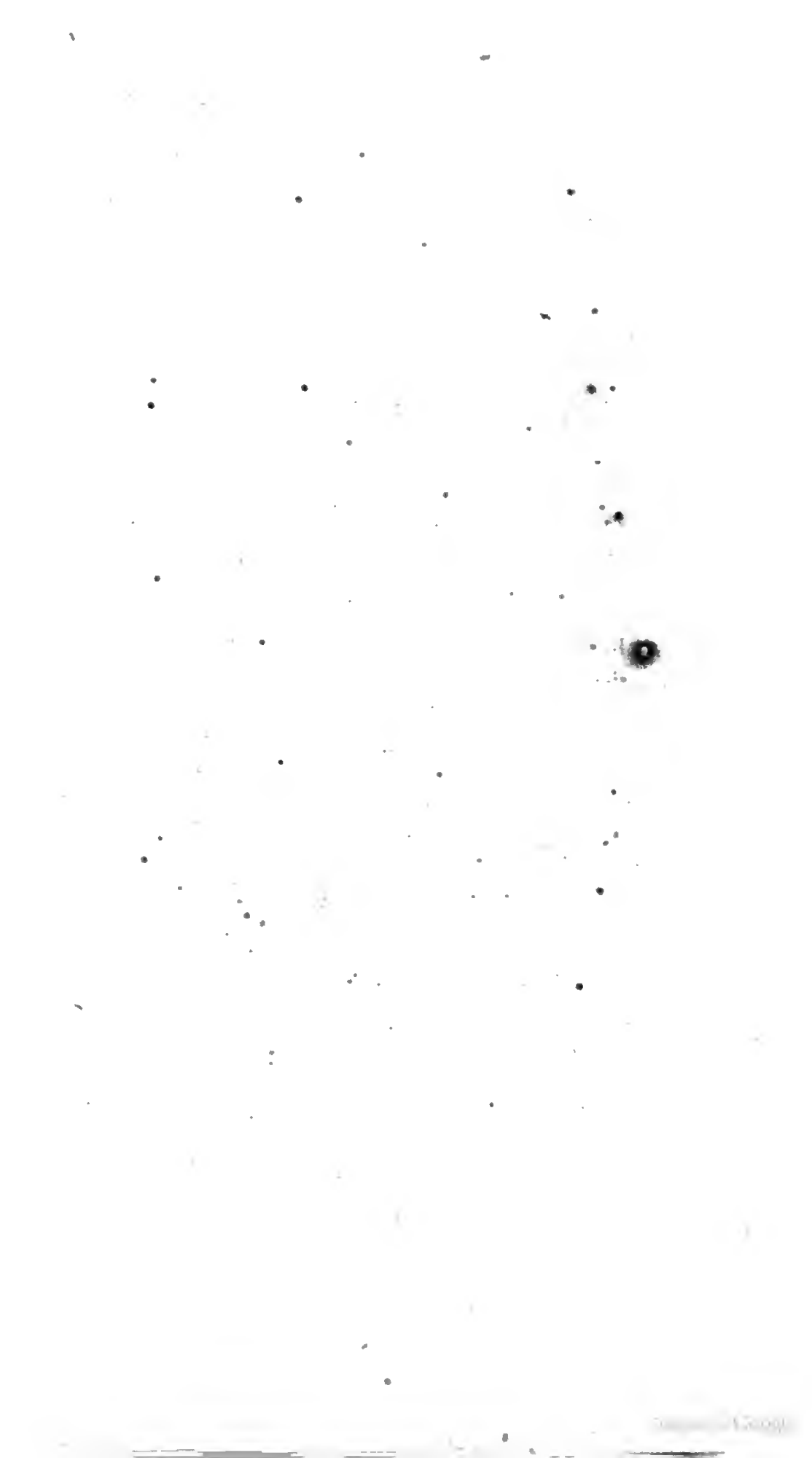
Il fut d'abord nommé protonotaire apostolique puis gouverneur des villes de Riéti et de Fano, et enfin auditeur de rote pour la nation vénitienne. Il fut décoré de la pourpre en 1737, par Clément XII, qui apprécia ses connaissances et ses vertus. En 1743, il fut élevé sur le siége de Padoue. La piété tendre et la charité généreuse qui signalèrent son épiscopat le firent appeler au trône pontifical, après la mort de Benoît XIV; il fut élu le 6 juillet 1758.

Clément XIII fit nettoyer et reconstruire, en 1761, le port de Civita-Vecchia, qui, depuis longtemps était négligé et commençait à se combler. Il mérita par là la reconnaissance de ses sujets; mais sa bienfaisance et son zèle éclatèrent sur-tout lors de la disette qui affligea Rome en 1764. On le vit alors donner l'essor à toute sa générosité, tendre

une main secourable à l'infortune, et lui prodiguer des secours publics et secrets. Son pontificat sera long-temps célèbre par l'expulsion des jésuites du Portugal, de la France, de l'Espagne et du royaume de Naples. Les efforts qu'il fit pour les soutenir furent inutiles. L'infant duc de Parme, don Ferdinaud de Bourbon, ayant suivi l'exemple de tous les princes de sa maison, en chassant les jésuites, fit aussi dans ses états plusieurs réglemens contre les abus qui s'étaient glissés dans les monastères. Clémeut XIII assembla une congrégation de cardinaux, et signa dans Sainte-Marie-Majeure, le 20 janvier 1768, un bref pontifical dans lequel il excommunia tous ceux qui avaieut eu part aux édits du duc. Le parlement de Paris condamna le bref d'excommunication, et le conseil du roi ordonna de se saisir d'Avignon et de tout le Comtat Venaissin: le roi de Naples de son côté s'empara de la ville de Bénévent et de celle de Ponte-Corvo. Clément XIII mourut subitement quelque temps après, en 1769; quelques-uns attribuèrent sa mort au chagrin qu'il ressentit des dernières affaires, et à la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles élevés dans l'église.

On reproche au pape Clément XIII trop de facilité à céder à ce que lui inspiraient ses ministres, et trop peu de discernement dans le choix qu'il en faisait.

Ar.



CLÉMENT XIV

Godin del.t

London dinav.t

CLÉMENT XIV.

Jean Vincent Antoine Ganganelli était fils d'un médecin, et naquit, le 31 octobre 1705, à Saint-Archangelo, bourg voisin de Rimini. A dix-huit ans, il entra chez les frères Mineurs où son application aux sciences ne l'empêcha pas de parvenir à toucher des orgues avec assez de talent pour faire dire à l'un de ses confrères que les facultés de son ame étaient dans une telle harmonie que nécessairement il devait être bon musicien.

Ganganelli étudia la philosophie et la théologie à Pésaro, à Récanati, à Fano et à Rome; prononça ses vœux, devint professeur, se fit aimer de ses disciples, et distinguer par Benoît XIV qui le nomma consulteur du saint-office, s'entretint souvent avec lui, et ne cessa d'admirer son érudition, sa modestie et sa gaieté. Tel fut, à peu près, le jugement qu'en porta un Paysan qui, par hasard, fit quelques lieues avec lui sur la route d'Assise, et qui, trompé par son extérieur négligé, lui dit bonnement: « C'est dommage « que vous ne soyez qu'un frère convers, car il « me paraît que si vous aviez étudié, vous pour- « riez bien être comme Sixte V. J'ai son por- « trait chez nous, et je trouve que vous avez sa « mine rusée. »

Clément XIII le fit cardinal, et cette dignité ne changea ni ses habitudes, ni son opinion sur l'accord qui devait régner entre le sceptre et l'église. Il était persuadé que la cour de Rome ne pouvait soutenir sa grandeur qu'en restant unie avec les souverains dont, selon lui, les bras sont plus longs que les frontières, et le pouvoir plus élevé que les Alpes. Si de pareils sentimens lui gagnaient le suffrage des princes, ils étaient loin de lui concilier ceux du Sacré Collége; mais son mérite l'emporta, et le 9 mai 1769 il fut élevé au trône pontifical.

Sa nomination fut, en partie, l'ouvrage du cardinal de Bernis dont l'éloquence entraîna le conclave; et Ganganelli dit qu'il n'était pas étonné que ce cardinal eût desiré faire un pape d'un moine, parce que les poètes aiment les métamorphoses.

A l'époque où Clément XIV fut élu, le Portugal était brouillé avec le Saint-Siége; le duc de Parme, les rois de France, de Naples et d'Espagne avaient à se plaindre de Clément XIII; les Vénitiens voulaient réformer les communautés religieuses; la Pologne murmurait; Rome était agitée; et, en peu de temps, sans pusillanimité comme sans bassesse, Ganganelli rétablit la paix au dehors et au dedans; mais il hésita sur la suppression des Jésuites; il prétendait

qu'il ne pouvait détruire un ordre célèbre, sans avoir des raisons assez fortes pour se justifier aux yeux de Dieu et de la postérité.

Les Anglais le considéraient au point que, de son vivant, ils placèrent son buste parmi ceux des grands hommes; et l'un des plus riches milords des trois royaumes aimait tellement sa personne et son esprit, que si un pape avait pu se marier, disait-il, il lui aurait offert sa fille unique.

Il accueillait indistinctement les hérétiques ou les catholiques, les servait avec le même zèle; et, dans la crainte que les affaires n'éprouvassent des retards préjudiciables, soit aux intérêts du Saint-Empire, soit à ceux des particuliers, souvent il passait des nuits entières à travailler. En vain ses amis l'engageaient à ménager sa santé, leurs prières étaient inutiles. « La règle, leur « disait-il, est la boussole des religieux, mais « le besoin des peuples est l'horloge des souve- « rains; à quelque heure que nos sujets ayent « recours à nous, il faut que nous soyons à « eux. »

Aussi simple dans ses manières que sobre dans ses goûts, Clément XIV vivait au sein de la grandeur comme il avait vécu au fond de son cloître; et, quand le chef de sa cuisine le suppliait de mieux faire valoir ses talens, il lui répondait que

ni S. Pierre, ni S. François ne lui avaient appris à dîner plus splendidement.

Juste et désintéressé, il ne chercha point à remplir son trésor de l'argent des Romains; un jour pourtant, il eut envie de mettre un nouvel impôt sur les marchandises qui venaient de l'étranger; et, comme on lui représenta que ce droit indisposerait les Anglais et les Hollandais, il répliqua en souriant: « Bon, bon, ils n'oseront « montrer leur mécontentement; car, s'ils me « fâchent, je supprimerai le carême. »

Ami et protecteur des lettres et des arts, il forma un Muséum dans lequel il rassembla de précieux restes de l'antiquité; et, d'après la liste qu'il s'était fait donner des meilleurs écrivains de ses états, il devait récompenser ceux dont les ouvrages avaient pour objet l'amour de la religion, ou celui de la patrie. Il trouvait honteux qu'il n'y eût de recherches établies que pour les malfaiteurs, et qu'on ne s'informât ni de la demeure, ni de la fortune des hommes de mérite.

Vers la fin de juillet 1774, des dartres rentrées lui firent éprouver les douleurs les plus aiguës, ses os semblèrent s'amollir, sa voix s'éteignit, et, le 22 septembre de la même année, Rome eut à regretter l'un des plus dignes pontifes qui ait occupé la chaire de S. Pierre.

D. F.

CLÉOPÂTRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

Landon direx.t

CLÉOPATRE.

Egalement célèbre par ses charmes et par ses crimes, Cléopâtre fut à la fois la gloire et la honte de son sexe. Fille de Ptolomée-Aulète, roi d'Egypte, elle succéda à son père l'an 51 avant J. C. Son frère, Ptolomée-Denis, lui était associé à l'empire, et cette princesse ambitieuse employa l'ascendant que lui donnait son âge, plus avancé que celui de son frère, pour le tenir dans sa dépendance. Les ministres s'en effrayèrent, le peuple se souleva, Cléopâtre fut obligée de fuir en Syrie, et levait une armée pour défendre ses droits au trône, quand César se déclara arbitre de ce différend. Certaine du pouvoir de ses charmes, la Reine arrive en secret à Alexandrie, pénètre dans l'appartement de César, et, dans son juge irrité, ne trouve plus qu'un amant soumis. En vain le peuple soutient-il le parti de Ptolomée, César partout vainqueur oblige ce prince à partager avec sa sœur-la couronne d'Egypte. Cléopâtre avait donné un fils au Maître des Romains; assurée de sa protection, elle se défait par le poison de son jeune frère, et reste seule sur le trône de ses ancêtres. Après la mort de César, elle hésita longtemps à se décider entre les divers partis qui agitaient Rome. La bataille de Phillippes, en laissant l'autorité entre les mains d'Antoine, termina son irrésolution. Citée au

tribunal de ce voluptueux Romain, pour répondre à quelques accusations, elle parut à Tarse sur une galère dont la poupe était d'or et les rames d'argent, parée des attributs de Vénus, entourée de jeunes filles et d'enfans qui représentaient les Grâces et les Amours. Antoine, séduit comme César, porte encore le délire plus loin; oubliant ses liens, il épouse publiquement Cléopâtre, qu'il fait proclamer reine d'Egypte, de Chypre, de Lybie et de la Célé-Syrie. Elle s'unit à lui pour combattre Octave; mais, effrayée du bruit des armes dans la bataille d'Actium, elle prend la fuite, et abandonne son amant. Antoine, vaincu, cessa de lui plaire; elle implora la clémence d'Octave, ne rougit point de trahir, pour lui, son époux malheureux, et joignit sa flotte à celle du vainqueur. Pendant que cette négociation se tramait, elle accablait encore de feintes caresses l'ancien objet de son amour; mais, au moment de voir éclater sa perfidie, elle craignit la vengeance d'Antoine, et, s'étant enfermée dans le tombeau des rois, ses ancêtres, elle lui fit dire qu'elle s'était tuée. Le faible Romain se donna la mort, ne voulant point lui survivre. Cléopâtre demanda alors à voir Octave, et se flattait peut-être d'un nouveau triomphe; mais il sut éviter ses regards dangereux, et la condamna à l'exil. Plutôt que d'obéir à cet ordre, elle se fit mordre par un aspic dont la piqûre lui donna la mort, l'an 30 avant J. C.

M.

CLISSON.

NAPOLI

Hallé del.t *Landon direx.t*

CLISSON.

Olivier, sire de Clisson, d'une des premières familles de Bretagne, naquit en 1336. Il était fils d'Olivier III, à qui Philippe de Valois fit trancher la tête, sur le soupçon assez léger d'une intelligence avec Montfort qui disputait alors le duché de Bretagne à Charles de Blois. La veuve d'Olivier imita la célèbre Jeanne de Montfort: elle arma trois vaisseaux, courut les mers et infesta les côtes de Normandie, vengeant la mort de son mari sur tous les Français qu'elle rencontrait. Clisson fit ses premières armes sous cette héroïne, et ne profita que trop bien de ses leçons, car s'il fut un des plus braves guerriers de son siècle, il fut aussi le plus implacable et le plus sanguinaire. En 1363, il contribua, par sa bravoure, au gain de la bataille d'Aurai qui assura à Montfort la possession de la Bretagne, et y perdit un œil. Bientôt après il se brouilla avec le duc. Quoique élevé parmi les Anglais, il n'avait pu vaincre cette antipathie nationale assez ordinaire aux Bretons. Montfort ayant donné au fameux Jean Chandon le château de Gavre, *au Diable*, lui dit Clisson, *si jamais Anglais sera mon voisin;* et sur le champ il alla mettre le feu au château, et n'y laissa pas pierre sur pierre. Charles V profita de cette mésintelligence pour attirer le Breton sous ses drapeaux; il se l'attacha

par des bienfaits, et le célèbre Dugnesclin fournit un lien de plus pour le retenir au service de France, en le faisant *son frère d'armes*. Clisson fut fidèle à ses nouveaux engagemens. Uni au connétable, il triompha partout des Anglais, et contribua à les chasser des provinces de France. Mais, au milieu de ses exploits, il commit souvent des cruautés indignes d'un guerrier, et qui lui valurent le surnom de *Boucher :* à la prise de Benon dont la garnison s'était rendue à discrétion, on le vit se placer à la porte du château, et massacrer les prisonniers à mesure qu'ils sortaient. Après la mort de Dugues-clin, Clisson qui avait reçu ses derniers soupirs, refusa d'abord l'épée de connétable, ainsi que Couci et Sancerre : il l'accepta peu de temps après, et prouva qu'il était digne de succéder au héros dont la France entière portait le deuil. Il rétablit l'ordre dans l'armée, ranima son courage, et en 1383 gagna contre les Flamands la célèbre bataille de Rosebeque. L'année suivante, il marcha au devant des Anglais et les dissipa. Clisson voulait qu'on allât sur le champ les attaquer dans leur île. Charles VI, dirigé par ses conseils, assembla près de 900 bâtimens de transport dans le port de l'Ecluse ; mais le duc de Berri, oncle du roi, séduit par Richard II, fit échouer l'expédition. Clisson ne se découragea pas : il fit faire à Tréguier de nouveaux armemens, et s'y rendit pour les hâter par sa présence. La plus insigne trahison empêcha de nouveau l'exécution

de ce grand dessein. Le duc de Bretagne, ennemi du connétable, l'attire aux états, le fait arrêter, jeter dans un cachot, et ordonne à Bavalan, son capitaine des gardes, de le noyer. Bavalan compte heureusement sur les remords de son maître; il n'exécute pas ses ordres, et Clisson en est quitte pour une forte rançon: mais l'expédition était manquée. Charles VI, las enfin d'être gouverné par deux hommes qui sacrifiaient la France à leurs intérêts, les ducs de Bourgogne et de Berri, prit lui-même les rênes de l'état: il choisit de nouveaux ministres, et mit Clisson à la tête du conseil. Le connétable, après avoir rétabli l'ordre dans les différentes branches de l'administration, songea à exécuter son ancien projet. Le moment était favorable: livrés à des troubles civils, les Anglais ne pouvaient se défendre. Clisson n'attendait pour les attaquer que l'expiration de la trêve qui leur avait été accordée, lorsque revenant à son hôtel, aujourd'hui l'hôtel de Soubise, le 14 juin 1392, il fut assailli par Pierre de Craon, seigneur Breton, et par une vingtaine de scélérats qui le laissèrent baigné dans son sang: il n'était que blessé et il guérit. Charles VI jura de venger son connétable, et marcha contre le duc de Bretagne qui refusait de livrer Craon. Ce fut en traversant la forêt du Mans qu'il eut le premier accès de cette fatale démence qui, à l'espoir d'un règne glorieux et fortuné, fit succéder 30 années de troubles intérieurs, de guerres et de malheurs. Dès lors tout

changea de face. Les ministres furent chassés par les ducs de Bourgogne et de Berri qui s'emparèrent de nouveau du gouvernement : Clisson, qu'ils haïssaient, fut condamné à une amende de 100,000 marcs d'argent ; dépouillé de sa charge et banni. Il se retira dans ses terres, y fit quelque temps la guerre contre le duc de Bretagne, se réconcilia enfin avec lui, et devint après sa mort le plus ferme appui de sa famille. Ses services furent encore mal récompensés, et il mourut en 1407, dans son château de Jonclin, attaqué par le jeune duc qu'il venait de faire couronner.

Clisson joignait à la valeur d'un soldat, les vues d'un grand capitaine et d'un homme d'état, et le dévouement d'un bon français. Il eut presque tous les talens de Duguesclin, mais il n'eut pas à beaucoup près toutes ses vertus, son noble désintéressement, sa modestie, sa prudence et surtout son humanité. Franc, loyal, mais fier, emporté et souvent cruel, il laissait voir, jusques dans ses plus belles actions, quelque chose de farouche et de brutal qui en ternissait l'éclat. Sa fille, mariée au comte de Blois, héritier des droits de la maison de Penthièvre, osa lui proposer de faire mourir les fils du duc de Bretagne que celui-ci lui avait confiés : pour toute réponse, Clisson indigné saisit une hallebarde, s'élança sur elle et voulut la tuer.

F.

CLOVIS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Boisot del.t *London direx.t*

CLOVIS.

Deux peuples barbares, les Visigoths et les Bourguignons, avaient déja enlevé à l'empire romain une partie des Gaules, lorsque les Francs, autres barbares divisés en différentes tribus, lui enlevèrent le reste, et fondèrent le royaume de France sous Clovis. On ne connaît guères que de nom les prédécesseurs de ce prince, Pharamond, Clodion, Mérovée et Childéric. Ils avaient un établissement fixe en deçà du Rhin; ils possédaient Cambray avec le pays voisin jusqu'à la Somme. Clovis paraît même avoir occupé des charges dans l'empire romain, et s'être servi avec avantage de l'autorité qu'elles lui donnaient pour préparer les esprits à la conquête qu'il méditait. Il avait 19 ans lorsqu'en 486 il attaqua et battit près de Soissons le général romain Siagrius. Une seule victoire changea la face des Gaules: Clovis se rendit maître de tout le pays jusqu'à la Seine. Aussi bon politique que brave général, il sentit bien qu'il ne pourrait soumettre complètement des chrétiens et leur faire aimer ses loix, sans adopter leur religion. Il avait épousé en 493 Clotilde, fille d'un roi des Bourguignons: en 496, après avoir battu à Tolbiac les Allemands qui voulaient, comme tant d'autres, pénétrer dans les Gaules, il reçut le baptême: tous les Francs l'imitèrent. L'année suivante les Armoriques, aujourd'hui les Bretons, se donnèrent à lui.

Il était alors le seul prince chrétien qui ne professât pas l'arianisme. En 507 il passa la Loire, attaqua et battit à Vouglé, près Poitiers, Alaric roi des Visigoths, le tua de sa main, et soumit tout le pays depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. Clovis se vit alors maître de la plus grande partie des Gaules. Anastase, empereur d'Orient, redoutant sa valeur et admirant ses succès, lui envoya le titre et les ornemens de consul, de Patrice et d'Auguste. Paris devint la capitale de son royaume. Il y mourut en 1511, à 45 ans. Clovis est le fondateur d'une grande monarchie. Dans sa courte carrière, il sut accomplir de vastes desseins avec une habileté bien plus remarquable encore que le courage dans un chef de barbares. Mais il souilla sa gloire par tout ce que l'ambition peut inspirer de cruauté à un caractère naturellement féroce. Pour assurer sa puissance, il forma le dessein d'exterminer toute sa maison, et il y réussit. Il crut ensuite expier ses forfaits, en bâtissant des églises et en fondant des couvens. Ses quatre fils, entre lesquels il partagea ses états, et leurs descendans n'imitèrent que trop ce déplorable exemple. Depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, notre histoire n'est qu'un tissu de crimes, de massacres, de dévastations et de fondations de monastères qui font à la fois horreur et pitié. L'usage de partager les états entretint une conspiration continuelle dans le sein même de la famille régnante. La loi séparait sans cesse la monarchie; la crainte, l'ambition et la cruauté voulaient la réunir. F.

COCHIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Igonnet del.[e] *Landon direx.*[t]

COCHIN.

Né à Paris, en 1687, Henri Cochin consacra tous ses momens à l'étude de la jurisprudence, prit ponr modèles les orateurs anciens et modernes, grecs et latins, italiens et français, fut reçu avocat en 1706, et parut à peine au parlement qu'il y balança la réputation du fameux Le Normant que l'on nommait l'*aigle du barreau.*

Cochin attachait ses auditeurs, au point qu'un jour une dame de qualité ne put sortir de la Grand'Chambre, sans lui témoigner hautement le plaisir qu'elle avait eu à l'entendre. « Si nous « étions au temps du Paganisme, lui dit-elle, je « vous adorerais comme le Dieu de l'Eloquence. « — Non; Madame, lui répondit Cochin, nous « sommes dans la vérité du christianisme, et, dans « cette sainte religion, l'homme n'a rien dont il « puisse s'approprier la gloire. »

Ce trait suffit pour donner une idée des mœurs et de la modestie de Cochin. Noble et naturel, énergique et précis, il s'animait par degrés, et c'était de l'inspiration du moment que naissaient les idées fortes, les images brillantes qu'il prodiguait dans ses plaidoyers qu'ordinairement il ne prononçait que sur de simples extraits. On n'a conservé que ceux qu'il avait publiés lui-même, en forme de Mémoires. M. Bernard les a

recueillis; et, dans la préface qu'il a mise à la tête du premier volume, il fait connaître ce grand homme, comme orateur et comme écrivain, comme chrétien et comme citoyen.

Dans un article du Mercure d'avril 1782, M. de La Cretelle avoue que Cochin retient et attache son lecteur, qu'il possède, à un haut degré, une des qualités les plus précieuses de l'art d'écrire, la rapidité; qu'il presse ses idées; qu'il serre sa phrase; qu'il avance toujours, et que sa logique étant très-bonne, on le suit sans embarras comme sans fatigue; mais qu'en le lisant, on cherche les causes de sa gloire; et que, pour l'expliquer, on est forcé de croire que le Cochin de l'audience était un autre homme que celui qu'on retrouve dans ses écrits.

Je ne sais si le Critique est parfaitement d'accord avec lui-même, mais il me semble qu'il donne à l'orateur beaucoup plus de mérite qu'il ne lui en ôte, et que ses remarques prouvent, tout au plus, que Cochin parlait mieux encore qu'il n'écrivait; aussi a-t-on dit qu'il était au barreau ce que Bourdaloue était dans la chaire.

Froid et taciturne dans la société, il accordait difficilement son amitié, ou son estime. Il mourut à Paris, en 1747, à l'âge de 60 ans. Ce que l'on a rassemblé de ses ouvrages forme 6 volumes in-4.°.

F. D.

COEHORN.

Schenck del.t *London direx.t*

Digitized by Google

COHORN.

Cohorn, rival et contemporain de Vauban, naquit en 1632 : il apporta en naissant les plus heureuses dispositions pour l'art de la guerre, et sur-tout pour la science difficile des fortifications. Instruit par l'étude approfondie des ouvrages d'Errard de Marolois, de Pagan et de Deville, il surpassa ses maîtres ; il s'appliqua sur-tout à étudier le terrain de son pays, et l'on s'aperçoit facilement que son système de fortification est analogue au sol des Provinces-Unies, dont la nature marécageuse demande un genre de défense particulier. Elevé successivement aux grades de général d'artillerie, de lieutenant-général d'infanterie et de directeur-général des fortifications de Hollande, il construisit la plupart des places fortes de cette république, et en défendit plusieurs des plus importantes : enfin sa vie entière fut consacrée au service de sa patrie.

En 1692, on vit Cohorn à Namur défendre lui-même le fort qui portait son nom, contre le célèbre Vauban. L'attaque et la défense de cette place sont regardées par les militaires comme des chefs-d'œuvre qui immortalisent également ces deux grands hommes. La dangereuse blessure que Cohorn reçut à ce siége hâta la reddition de cette place, qui, sans cet accident, aurait tenu plus long-temps. Si ce brave général, aussi vaillant qu'il était expérimenté, se fit une brillante réputation par la défense

de Namur, il parvint à l'augmenter encore en 1703 par l'attaque de Bonn, place qu'il sut réduire en peu de jours, autant par son bouillant courage que par son profond savoir.

Cet habile ingénieur mourut à la Haye en 1704. Parmi toutes les places qu'il a fortifiées, Berg-op-Zoom passait pour son chef-d'œuvre dans l'esprit des Hollandais: ils regardaient même cette ville comme imprenable, lorsque le maréchal de Loëwendal la força de capituler, en 1747. Cohorn a laissé un traité, écrit en flamand, sur l'art de fortifier les places suivant une nouvelle méthode. Cet important ouvrage jouit encore aujourd'hui d'une réputation justement méritée.

N. P.

JACQUES COEUR

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE LUTTOUQUE NAT. M 1

Grignon del.

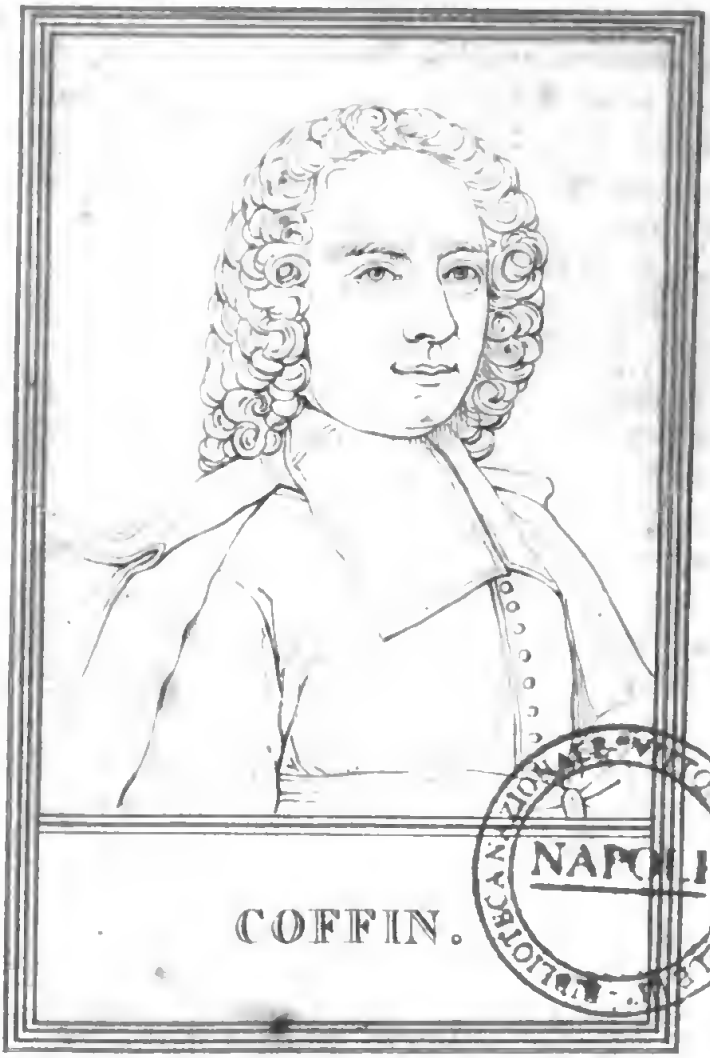
Landon direx.

JACQUES CŒUR.

Les guerriers fameux qui ont illustré le règne de Charles VII n'ont peut-être pas rendu à ce monarque des services plus importans que ceux qu'il reçut d'un simple commerçant. Jacques Cœur, fils d'un marchand de Bourges, rétablit les finances de l'état, tandis que la Pucelle et Dunois replaçaient la couronne sur la tête du roi. Argentier de Charles VII, il lui prêta 200,000 écus d'or, dont le commerce immense qu'il faisait avec le Levant et les Sarrasins en Afrique, lui permettait facilement de disposer. Ses vaisseaux couvraient toutes les mers, ses facteurs étaient répandus dans toutes les parties du monde, et la fortune considérable qu'il avait faite par ses talens et son industrie, ne détruisit jamais la réputation d'intégrité qu'il s'était acquise. Cependant la calomnie n'épargna point Jacques Cœur. Des courtisans, jaloux de ses richesses et qui lui devaient des sommes considérables, osèrent l'accuser de la mort d'Agnès Sorel. Mais l'absurdité de cette imputation l'ayant bientôt fait abandonner, il lui supposèrent d'autres crimes, et Charles eut la faiblesse de livrer à ses ennemis un homme qui lui avait été si utile. A peine fut il arrêté que ses biens promis d'avance à ses juges leur furent donnés; ce qui prouve l'injustice de la sentence portée contre lui. Il fut condamné à faire

amende-honorable et à payer 100,000 écus, quoiqu'on ne l'accusât que d'avoir vendu des armes au Soudan d'Egypte, et d'avoir rendu un esclave chrétien à un turc qui le réclamait. Ses commis lui donnèrent, dans sa disgrace, les plus grandes preuves de dévouement. Un d'eux, nommé Jean de Village, trouva moyen de l'enlever du couvent des Cordeliers de Beaucaire, où il avait été transféré de Poitiers, et lui rendit ainsi sa liberté. Jacques Cœur en profita pour se sauver à Rome, où il fut reçu avec distinction par le pape Calixte III, qui lui donna même, peu de temps après, le commandement de la flotte qu'il envoyait contre les Infidèles. Mais, en arrivant à l'île de Chio, il tomba malade, et mourut en 1455. Ce qu'on a raconté de la nouvelle fortune qu'il fit dans l'île de Chypre, de son second mariage, des enfans qu'il en eut, ne paraît qu'une fable, démentie par les dates mêmes.

M.



COFFIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Hyac Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

COFFIN.

Charles Coffin naquit à Buzancy, le 4 octobre 1676. Ayant achevé à Paris ses études commencées en province, il se consacra aux pénibles fonctions de l'éducation publique, et se montra d'autant plus digne de faire apprécier aux élèves les beautés des grands modèles de l'antiquité, que lui-même les imitait avec succès, et célébrait alternativement, dans la langue de Virgile et dans celle de Ciceron, les événemens publics qui intéressaient les affections ou la gloire de la nation. Il fut nommé, en 1713, principal du collège de Beauvais, où il avait étudié et ensuite professé. Il remplaçait en cette qualité le bon et vertueux Rollin, auquel il devait, quelques années après, succéder dans des fonctions plus glorieuses encore, celles de recteur de l'université de Paris, qui lui furent conférées en 1718. Son rectorat fut signalé par l'établissement de l'enseignement gratuit; cet acte de munificence royale était dû en grande partie à ses sollicitations et à ses démarches. Il mourut en 1749, âgé de 73 ans. Janséniste comme Rollin, il fut la première victime des nouvelles persécutions suscitées contre ce parti par l'archevêque de Paris Christophe de Beaumont. Ayant appelé en mourant le curé de Saint-Etienne-du-Mout, sa paroisse, ce prêtre, l'un des plus terribles instrumens du zèle fanatique de l'archevêque, exigea de Coffin, la rétractation de ce qu'il appelait ses

erreurs. Ne l'ayant point obtenue, il lui refusa les sacremens et ensuite la sépulture. Un neveu de Coffin, conseiller au Châtelet, obtint, non sans beaucoup de peine, que les restes de son vertueux oncle fussent reçus à l'église; mais lui-même, six mois après, fut exposé au ressentiment des constitutionnaires. Etant tombé dangereusement malade, il réclama les secours de l'église, et ils lui furent aussi refusés. Cette scène révoltante empoisonna et même accéléra sa fin.

Coffin est l'auteur des hymnes qui furent substituées à celles de Santeuil, dans *le Bréviaire de Paris*. Moins élevé, moins énergique que ce poète célèbre, il a plus de douceur, d'onction et de touchante simplicité. L'abondance, la grace et la facilité caractérisent en général ses compositions latines, en vers et en prose, dont le recueil a été publié en 1775, en deux volumes in-12. On distingue parmi les morceaux de poésie une *Ode sur le Vin de Champagne*, et parmi les ouvrages oratoires l'*Eloge du duc de Bourgogne*.

A.

610604